Gold.XXX.111-45
(5

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

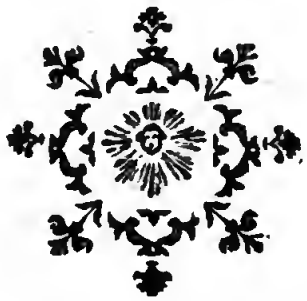
ÉVÉQUE

DE CLERMONT;

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PETIT CARÊME.



A PARIS,

Chez Les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PREFACE.

LEs Sermons du P. Maſſillon ont été prêchés vingt ans de ſuite, à Paris ou à la Cour, avec un ſuccès toujours égal. C'eſt le préjugé le moins équivoque & le plus déciſif, en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois la vogue ; & tant qu'il ne ſera pas effacé par un talent ſupérieur, on le verra s'attirer, & ſe conſerver même pour un temps, l'eſtime & les applaudiſſements du Public. Mais, réunir en ſa faveur & fixer conſtamment les ſuffrages d'une multitude libre & indépendante, toujours prête à ſe retirer dès qu'on ceſſe de l'attacher & de lui plaire, c'eſt ce qui n'eſt donné qu'aux génies du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Boſſuets, aux Bourdaloues, & à ceux qui leur reſſemblent, d'exercer un empire perpétuel ſur les eſprits & ſur les cœurs.

Nous pouvons donc nous diſpenſer de faire ici l'éloge des Sermons du P. Maſſillon. Qu'ajouterions-nous à l'approbation conſtante & unanime de toute la France ? D'ailleurs le Public s'appercevra bientôt que les Sermons que nous lui préſentons, ſont dans le vrai goût de la Chaire ; c'eſt

au cœur que parle le P. Maſſillon; c'eſt le cœur qu'il affecte & qu'il intéreſſe: or quiconque à le ſecret d'aller au cœur, ſoit qu'on l'écoute, ſoit qu'on le liſe, eſt ſûr de plaire, & de plaire toujours.

Ce pathétique qui fait la principale force de l'éloquence & le caractere propre de notre Orateur, manquoit preſqu'entiérement à la Chaire, lorſque le miniſtere de la parole lui fut confié. On en avoit heureuſement banni tous ces traits entaſſés d'une érudition déplacée, aſſemblage bizarre du ſacré & du profane, propre à impoſer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme ſenſé. Mais le commun des Prédicateurs ignoroit l'art d'intéreſſer par le ſentiment, quoique delà dépende tout le ſuccès du diſcours; & combien d'autres défauts n'avoit-on pas encore à leur reprocher? Auſſi, lorſque le P. Maſſillon arriva de la Province, le R. P. de la Tour, Général de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il penſoit des Prédicateurs les plus ſuivis: *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'eſprit & des talents; mais ſi je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole, il prêcha, & s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le ſoupçonne pas néanmoins d'avoir confondu le P. Bourdaloue avec

les autres Orateurs de ſon temps. Pouvoit-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il eſt vrai de dire, comme Quintilien le diſoit de Cicéron, *Qu'il faut juger du progrès que l'on a fait dans l'éloquence, par le goût que l'on trouve à la lecture de ſes Ouvrages.* Trop connoiſſeur pour s'y méprendre, à peine eut-il entendu le P. Bourdaloue, qu'il l'admira ; & s'il ne le prit pas en tout pour ſon modele, c'eſt que ſon talent le portoit vers un autre genre d'éloquence. Or il étoit fortement perſuadé que pour réuſſir en quelque genre que ce ſoit, l'on doit étudier ſon talent, & le ſuivre ; en un mot, travailler de génie ; que s'attacher ſervilement à copier la maniere d'un autre, quelque parfait qu'il ſoit, à moins que ſa maniere ne ſe trouve aſſortie aux diſpoſitions que la nature a miſes en nous, c'eſt s'expoſer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu, & ce tour original qui fait le mérite des bons ouvrages.

Pour la plupart des autres Prédicateurs, outre ce défaut d'onction & de ſentiment que le P. Maſſillon trouvoit à redire dans leurs Sermons, il reprochoit à pluſieurs d'entrer dans un trop grand détail ſur les conditions, & ſur les mœurs extérieures, moyen infaillible pour en-

nuyer les trois quarts de ſon auditoire, toujours compoſé de perſonnes qui different toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous inſtruiſez le Magiſtrat ſur les devoirs de ſa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tout ce qui n'exerce point les fonctions de la Magiſtrature? Et tous ceux qui ne ſont point engagés dans le commerce, ſeront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'attaquent que les fraudes & l'avarice des Négociants? Non ſans doute: l'intérêt que nous avons à ce que l'on dit, peut ſeul nous y rendre attentifs. Cela étant, toutes les vérités que le Prédicateur annonce, & que nous ne pouvons pas nous appliquer perſonnellement, ne nous intéreſſant point, ce n'eſt plus qu'avec ennui & avec dégoût que nous les écoutons; & nous ſoupirons après la fin d'un diſcours qui ne s'adreſſe point à nous.

Le Prédicateur doit donc être ſobre & réſervé dans la peinture des mœurs extérieures & des conditions, s'il deſire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout ſon Auditoire? Qu'il attaque les paſſions, qui ſont les mêmes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers leſquels elles ſe portent. En

peignant d'après nature les mouvements, les ruſes, la ſoupleſſe des paſſions, rien de ce que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin le P. Maſſillon n'approuvoit pas que l'on s'arrêtât ſi long-temps à établir des vérités que perſonne n'ignore ; des maximes générales, dont tout le monde convient : il vouloit que l'on s'appliquât principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour propre trop ingénieux ne manque jamais de ſuggérer pour ſecouer le joug de la loi ; & qu'après les avoir découverts, l'on en fît ſentir avec force toute l'illuſion.

Il ſe fit donc une maniere de compoſer, qu'il ne dut qu'à lui-même ; & ſans autre guide que ſon propre génie, & ce talent original qu'il avoit reçu de la nature, il ſut ſe garantir des défauts qu'il avoit cru remarquer dans les autres. Chez lui, rien d'inutile & de ſuperflu. Dès la premiere phraſe, ſuppoſant les principes, ou les établiſſant en deux mots, il cherche les raiſons ſur leſquelles chacun en particulier, ſans conteſter l'exiſtence de la loi, ni la néceſſité de lui obéir, ſe met dans le cas de la diſpenſe : il cherche ces raiſons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces paſſions

dont les intérêts nous ſont malheureuſement plus chers que notre ſalut ; paſſions auxquelles nous voudrions bien ne pas renoncer, ſans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'eſt là qu'il découvre la ſource intariſſable de tous ces frivoles prétextes ; & de ces tempéraments que l'homme imagine pour allier Dieu & le monde, J. C. & Bélial. Nous ſommes tentés d'accorder à nos paſſions tout ce qu'elles deſirent; mais nous voudrions en même-temps nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoiſonner nos plaiſirs : car pour peu qu'il reſte de ſentiment de Religion dans une ame, le remords eſt inſéparable du vice; & pour calmer les alarmes d'une conſcience qui n'eſt pas encore endurcie, il faut lui perſuader qu'elle n'eſt pas coupable. Que faiſons-nous donc ? Nous avons recours à mille ſubtilités, à des ſubterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui laiſſant ſubſiſter le précepte en lui-même, anéantiſſent totalement pour chacun de nous en particulier l'obligation de l'accomplir. Ainſi la conſcience eſt raſſurée contre les terreurs de la loi ; elle apprend à ne plus redouter ſes menaces. Que craindroit-elle en effet ? La loi ne punit que les prévaricateurs ; or, où la loi ceſſe

d'obliger, il n'y a point de prévarication.

Que fait le P. Maſſillon ? Afin de diſſiper ces ténebres, qui pour être volontaires n'en ſont pas moins épaiſſes, il vous met votre propre cœur ſous les yeux, ſelon l'expreſſion du Prophete; il vous force de vous y voir tel que vous êtes, & tout autre que vous ne croyez être, c'eſt-à-dire, le jouet déplorable de mille paſſions qui obſcurciſſent les lumieres de votre eſprit, & corrompent la droiture de votre cœur ; il vous force de reconnoître que ce n'eſt pas de ce fonds de lumiere & de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumieres de l'Evangile, que vous tirez les raiſons par leſquelles vous prétendez être diſpenſé de la loi ; que le langage que vous tenez eſt le langage des paſſions, & qu'elles ſeules vous inſpirent. Ceſſez donc d'être vicieux, & vous ceſſerez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raiſons déciſives. Et c'eſt ici ſur-tout que triomphe l'éloquence du P. Maſſillon. Lorſqu'après avoir démaſqué les ruſes & les artifices de l'amour propre, il en montre dans tout leur jour la miſere & la fauſſeté ; avec quelle force & quelle véhémence ne les combat-il pas !

C'eſt un torrent impétueux qui renverſe

tout ce qu'il rencontre; c'eſt, pour ainſi dire, un déluge de raiſons toutes convaincantes, toutes intéreſſantes qui, à l'appui les unes des autres, viennent coup ſur coup confondre & accabler le pécheur. Cependant le pécheur accablé & confondu, n'ayant rien à repliquer, voit avec étonnement que le Prédicateur, loin d'être épuiſé, a mille traits encore dont il pourroit le percer. Et ce qui forme le caractere diſtinctif de l'éloquence du Pere Maſſillon, c'eſt que tous ces traits portent droit au cœur : c'eſt de ce côte-là qu'il dirige toujours ſes coups; ce qui eſt ſimplement raiſon & preuve dans les autres, prend dans ſa bouche la teinture du ſentiment; non ſeulement il convainc, mais il touche, il remue, il attendrit; il ne ſe contente pas de vous prouver que le parti de la vertu eſt le plus raiſonnable & le plus digne de l'homme; dans ſes diſcours la vertu vous paroît ſouverainement aimable; vous n'y trouvez que des douceurs & des conſolations; vous voudriez déja être en poſſeſſion d'un bien ſans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne ſe borne pas à faire ſentir l'injuſtice & la déraiſon du vice, il le fait trouver difforme, haïſſable; vous ne pouvez plus vous ſouffrir ſous l'empire de ce cruel ty-

ran ; vous ne l'enviſagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité : entrant dans une ſainte indignation contre vous-même, vous vous trouvez ſi aveugle, ſi injuſte, ſi malheureux, que vous ne voyez d'autre reſſource que de vous jeter entre les bras de la vertu.

Des Sermons compoſés dans ce goût ne pouvoient manquer d'être écoutés avec une extrême attention. Chacun ſe reconnoît dans ces tableaux vifs & naturels, où le Prédicateur peint le cœur humain, & montre les reſſorts qui le font mouvoir : chacun s'imagine que c'eſt à lui que le diſcours s'adreſſe ; que l'Orateur n'en veut qu'à lui : de-là l'effet prodigieux de ſes inſtructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtoit point à faire l'éloge ou la critique du Sermon ; l'Auditeur ſe retiroit dans un morne ſilence, l'air penſif, les yeux baiſſés, le recueillement ſur le viſage, emportant l'aiguillon que l'Orateur chrétien lui avoit laiſſé dans le cœur. C.s ſuffrages muets valent bien les plus grands applaudiſſements : ceux-ci flattent le Miniſtre, & lui prouvent qu'il a ſu plaire ; ceux-là le conſolent & l'aſſurent qu'il a touché. Auſſi, lorſque le P. Maſſillon eut prêché ſon premier Avent à Verſailles, Louis XIV lui dit ces paroles

remarquables : *Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle ; j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* Eloge parfait, qui honore également le goût & la piété du Monarque, & le talent du Prédicateur.

Le ſtyle du P. Maſſillon, quoique noble & digne de la majeſté de la Chaire, n'en eſt pas moins ſimple & à la portée du peuple. La vivacité de ſon imagination ne prête à ſes expreſſions, que ce qu'il faut d'agrément pour ſatisfaire l'homme d'eſprit, ſans que la multitude ſoit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui reſſent l'affectation dans le ſtyle, il l'étoit encore plus de ces penſées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuſer l'eſprit & le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le P. Maſſillon n'offre par-tout que des idées grandes & ſublimes qui élevent l'ame, qui montrent la Religion ſous ce caractere de nobleſſe & de majeſté qui lui eſt propre, & qu'elle ſemble perdre quelquefois, parce qu'on l'a confiée à des mains, qui loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

On croira ſans doute que des diſcours

ſi éloquents, dans leſquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paroît rien que de naturel, étoient le fruit d'un travail long & pénible, & que cette belle & noble ſimplicité, qui ſe refuſe ſouvent aux efforts même des plus grands hommes, n'eſt pas venue ſe préſenter à lui, ſans qu'il l'ait long-temps recherchée : point du tout. Ces Sermons ont été compoſés avec une facilité qui tient du prodige ; pas un ſeul qui ait coûté plus de dix à douze jours. Combien de gens, même du métier, trouveroient que ce temps ſuffiroit à peine pour en former & pour en bien digérer le plan ! En 1704, il parut pour la ſeconde fois à la Cour. Louis XIV, après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux ſon extrême ſatisfaction, ajouta : *Et je veux, mon Pere, vous entendre déſormais tous les deux ans.* Sur le champ le P. Maſſillon forma le deſſein de ne revenir à Verſailles qu'avec des Sermons nouveaux. Il eſt fâcheux qu'un tel projet n'ait point eu de ſuite. A n'en juger que par cette abondance, cette richeſſe, cette variété qui regne dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, on ſent qu'il étoit parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718, déja nommé à l'Evêché de Clermont, il fut chargé de prêcher le Ca-

rême devant le Roi, qui entroit alors dans cet âge où la raiſon commence à ſe développer. Il crut qu'en cette occaſion il devoit prêcher pour le Prince lui-même, & pour l'inſtruire des devoirs de la Royauté. Mais pour cela il falloit des Sermons tout différents de ceux qu'il avoit prêchés juſqu'alors, leſquels, & pour le fonds des choſes & pour la maniere, ne pouvoient convenir à un jeune Prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainſi dire, un nouveau genre d'éloquence; le ſtyle, l'inſtruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune Monarque. Dans le ſtyle, il y répandit plus de vivacité, plus d'agréments, plus de fleurs, & même quelque choſe d'académique. Les inſtructions, dépouillées de la ſéchereſſe du raiſonnement, furent des maximes ſur les devoirs des Princes, exprimées en peu de mots, mais préſentées de maniere à faire une vive impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur. Ce ſtyle & cette façon d'inſtruire étoit quelque choſe de tout nouveau pour le P. Maſſillon; cependant ſix ſemaines ſuffirent pour compoſer ces dix ſermons ſi admirés, ſi vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un Prince chéri de Dieu & des hommes, & qui furent ſouvent interrompus, ou par les ap-

plaudiſſements, ou par les larmes de ſon auguſte auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie ſi eſſentielle à l'Orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il ſe fit admirer. Le goût du temps n'étoit pas le ſien. Il ne pouvoit ſouffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec ſoi la conviction, l'on prît un certain air emprunté, & un ton de Déclamateur, qui faiſant regarder les Miniſtres de Jeſus Chriſt comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un perſonnage, ôte preſque toute la force & toute croyance à leurs diſcours. Il falloit donc s'attendre que l'Auditeur, gâté par ce goût de déclamation preſque généralement répandu, ſe révolteroit d'abord contre la maniere de dire du Pere Maſſillon, dans laquelle aucune des regles qu'on s'étoit faites, ne paroiſſoit obſervée. Mais comme il faiſoit néanmoins une impreſſion extraordinaire ſur les eſprits, on ſe rendit bientôt à l'expérience: on ne s'embarraſſa plus de ces prétendues regles que l'Orateur paroiſſoit négliger; & le Public s'élevant au deſſus des préjugés, conclut avec raiſon qu'il falloit ſans doute que ſa maniere de dire fût bonne, & qu'elle fût même la meilleure, puiſque nul autre Pré-

dicateur ne faiſoit, à beaucoup près, une impreſſion auſſi vive.

Au reſte, il ſeroit fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu, ce que c'étoit que ſon action. Elle lui étoit tellement propre, qu'on peut aſſurer que comme il n'eut point de modele à ſuivre, il n'a point formé d'éleve qui l'ait imité.

On le voyoit arriver dans la chaire comme un homme qui vient de méditer profondément un Sujet. Dès qu'il paroît, ſon air recueilli & penétré annonce déja la grandeur & l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, & l'auditoire eſt ſaiſi. Il parle enfin, mais ce n'eſt pas comme un Orateur qui vient débiter avec art un diſcours dont il a chargé ſa mémoire. Tout coule de ſource. Il parle de l'abondance du cœur, ne pouvant contenir au dedans de lui les vérités dont il eſt plein. Un feu intérieur le dévore; il faut qu'il lui ouvre une iſſue, & qu'il le laiſſe éclater au dehors. Auſſi rien en lui qui ne ſoit animé; tout parle, tout perſuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'ame la conviction & le ſentiment; & cela n'étoit point du tout un effet de l'art dans le P. Maſſillon; c'étoit un talent naturel qui

ui faiſoit exprimer & dire les choſes avec orce & vivacité, parce qu'il les ſen-oit de même.

Il faiſoit donc proprement conſiſter out le mérite de l'action, à paroître bien énétré lui-même des vérités dont il vou-oit convaincre ſes Auditeurs. Jamais per-onne n'a porté ce talent plus loin que le . Maſſillon : c'eſt le témoignage que le ublic en a rendu, & l'éloge qu'en ont ait toutes les perſonnes de goût. Seroit-l permis de rapporter à ce ſujet un trait emarquable par ſa ſingularité, & qui ous échappe? L'Acteur le plus par-ait qu'ait eu le Théatre François voulut entendre : il fut frappé du vrai qu'il rouva dans ſa maniere de prononcer, & lit à un autre Acteur qui l'avoit accom-agné: *Mon ami, voilà un Orateur, & nous, ous ne ſommes que des Comédiens.*

Il n'eſt pas beſoin d'avertir le Public ue c'eſt ici la premiere édition des Ser-nons du P. Maſſillon. Il eſt vrai qu'on im-rima ſous ſon nom, il y a près de quaran-e ans, quatre ou cinq petits volumes ; nais plus de la moitié des Sermons que enferme ce Recueil, ſont de différents rédicateurs, dont quelques-uns même nt revendiqué publiquement ce qui eur appartenoit, entr'autres, feu M.

Poncet de la Riviere, Evêque d'Angers. L'Editeur du P. Bretonneau vient d'en réclamer trois, qu'il a, dit-il, trouvés dans le Manuſcrit de ce Prédicateur, & que nous ne trouvons point en effet dans celui du P. Maſſillon. Pour les autres, dont les Auteurs ne nous ſont point connus, en attendant que quelqu'un veuille les adopter, ils ne jouiront pas ſans doute plus long-temps de la réputation que leur donnoit une origine ſuppoſée.

A l'égard d'une vingtaine de Sermons que l'on pourroit appeller avec un peu plus de fondement, *Sermons du P Maſſillon*, qu'on prenne la peine de les confronter avec l'Original que nous donnons aujourd'hui, la différence eſt palpable; ſi l'on y trouve quelques traits de reſſemblance, c'eſt celle qui peut ſe trouver entre un ſquelette & un corps vivant plein de ſuc & d'embonpoint; entre un original de Michel-Ange, & la copie de ce même tableau faite par quelque apprentif ſans talent.

On trouve dans ces pieces informes des lambeaux du P. Maſſillon, & même dans quelques-unes d'aſſez longs morceaux de ſes véritables Sermons. Mais quelle comparaiſon entre un mauvais aſſortiment de lambeaux couſus enſemble

par un copiſte, qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'eſt pas un homme du métier, & un Diſcours tel qu'il ſort des mains d'un ſi grand maître!

D'ailleurs, notre Edition contient près de cent Sermons, dont pluſieurs même n'ont jamais été prononcés. On y trouve un Avent, & un Carême complet, ſans compter le Petit Carême qu'il compoſa pour le Roi en 1718. Nous donnons auſſi pluſieurs Oraiſons funebres, pluſieurs Diſcours & Panégyriques qui n'ont jamais vu le jour, les Conférences Eccléſiaſtiques qu'il fit dans le Séminaire S. Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ſes Curés pendant ſon Epiſcopat; les Diſcours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il aſſembloit tous les ans: nous donnons enfin un Ouvrage auquel il a conſacré pendant quelques années toutes les heures de loiſir que lui laiſſoient les fonctions Epiſcopales. Ce ſont des Paraphraſes ſur une partie des Pſeaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes pieces, c'eſt qu'elles ſont toutes frappées au coin de l'Auteur. Le même goût regne par-tout. Toujours même élévation & même nobleſſe, ſoit dans le ſtyle, ſoit dans les penſées; toujours ce pathétique qui enleve, toujours

ces peintures du cœur humain ſi vraies & ſi intéreſſantes La Cour ſe ſouvient encore des applaudiſſements qu'elle donna au Petit Carême. Les Conférences Eccléſiaſtiques commencerent à lui faire ſa réputation : ſes Sermons la porterent à ce haut degré dans lequel elle s'eſt ſoutenue juſqu'à la fin:ſes Oraiſons Synodales ont plus d'une fois attendri ſes Curés juſques aux larmes : & nous ne craignons point d'aſſurer que le Public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avoit commencé ſur les Pſeaumes : il n'eſt peut-être point d'Ouvrage où ſoient mieux développés les mouvements d'un cœur qui gémit ſur ſes égarements paſſés, & qui déſabuſé du monde & des faux biens, reconnoît enfin, que n'ayant été créé que pour Dieu, il ne peut trouver qu'en Dieu ſa conſolation & ſon bonheur.

Voici donc un Recueil exact & fidele des Ouvrages du P. Maſſillon, tels qu'il avoit pris la peine de les revoir, de les corriger & de les copier une ſeconde fois de ſa propre main. Que nous reſte-t-il à deſirer, ſinon que le cœur s'ouvre aux ſaintes vérités ſi dignement établies dans ces Diſcours, & qu'ils operent ſur ceux qui les liront, les mêmes effets de grace & de converſion qu'ont ſouvent reſſenti ceux qui les entendoient ?

AVERTISSEMENT.

LEs Sermons que nous mettons ici à la tête de tous les autres, ſont néanmoins les derniers qu'ait compoſés le P. Maſſillon. Mais nous avons cru devoir leur accorder ce rang d'honneur, tant à cauſe de l'approbation authentique dont notre auguſte Monarque (*) a bien voulu les honorer, que pour ſatisfaire à la curioſité du public, qui paroît les attendre avec un empreſſement plus marqué. Ceux-ci d'ailleurs ont cet avantage, que non ſeulement ils ont été prêchés devant le Roi, comme la plupart des autres l'avoient été devant Louis XIV, mais ils ont été prêchés uniquement pour le Roi, & pour ſa Cour.

Nous pourrions ajouter à cela l'importance des matieres qui ſont traitées dans ces Sermons. Ils forment pour les Princes & pour les Grands, comme un corps de Morale, où les devoirs de leur état ſont expoſés dans un détail également noble & intéreſſant.

A la ſuite de ces Sermons, nous avons mis un Diſcours *Sur les Vices & les Vertus des Grands.* La reſſemblance du ſujet

(*) Ces Sermons ont été préſentés manuſcrits au Roi.

AVERTISSEMENT

nous y eût déterminés, quand nous n'y aurions pas été obligés, pour rapprocher un peu ce Volume de la groſſeur de ceux qui le ſuivent. Les mêmes raiſons ont fait placer à la fin le Diſcours *Sur la Bénédiction des Drapeaux du Régiment de Catinat.*

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Sermons prêchés par M. Maſſillon, Evêque de Clermont, en préſence du Roi pendant ſa Minorité.* Les applaudiſſements que la Cour leur a donnés, lorſqu'elle les a entendu prononcer, répondent de ceux qu'ils recevront du Public. Le célebre Orateur y expoſe à l'auguſte Monarque, les devoirs d'un Roi chrétien, dans toute leur étendue ; la Doctrine ſainte, dans toute ſa pureté ; les vœux de la France, & les tendres ſentiments des Peuples pour ſa Perſonne ſacrée, dans toute leur force. Enfin, M. Maſſillon paroît exercer avec une égale dignité dans ces éloquents Diſcours, le glorieux miniſtere d'un Prédicateur accompli de l'Evangile, & d'un fidele interprete de la Nation. Quoi de plus capable de leur concilier des ſuffrages univerſels ! A Paris ce 19 Septembre 1744. MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

TABLE DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

POUR la Fête de la Purification de la Sainte Vierge, *Des exemples des Grands.* page 1

Pour le I. Dimanche de Carême, *Sur les Tentations des Grands*, 21

Pour le II. Dimanche de Carême, *Sur le reſpect que les Grands doivent à la Religion*, 47

Pour le III. Dimanche de Carême, *Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu*, 75

Pour le IV. Dimanche de Carême, *Sur l'humanité des Grands envers le Peuple*, 97

Pour le jour de l'Incarnation, *Sur les caracteres de la grandeur de Jeſus-Chriſt*, 120

Pour le Dimanche de la Paſſion, *Sur la fauſſeté de la Gloire Humaine*, 143

Pour le Dimanche des Rameaux, *Sur les écueils de la piété des Grands*, 164

Pour le Vendredi Saint, *Sur les obſtacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands*, 193

Pour le jour de Pâques, *Sur le Triomphe*

de la Religion. 218
Sermon sur les vices & les vertus des Grands, 242
Discours prononcé à une Bénédiction des Drapeaux du Régiment de Catinat, 285

AVIS DE L'AUTEUR.

CES Sermons ne sont que des Entretiens particuliers, faits pour l'instruction du Roi avant sa Majorité, & pour les personnes de la Cour qui composoient seules l'auditoire de la Chapelle du Château des Tuileries, quand ces Discours y furent prononcés.

SERMON

SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA

PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Des Exemples des Grands.

Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum in Iſraël.

Celui que vous voyez eſt établi pour la ruine & pour la réſurrection de pluſieurs en Iſraël. Luc. 2. 34.

SIRE,

CELLE eſt la deſtinée des Rois & des Princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le ſalut du reſte es hommes; & quand le Ciel les donne u monde, on peut dire que ce ſont es bienfaits ou des châtiments publics

que ſa miſéricorde ou ſa juſtice prépare aux peuples.

Oui, SIRE, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, & où porté dans le Temple ſaint, le Pontife vous marqua ſur les Autels du ſigne ſacré de la FOI, il fut vrai de dire de vous : Cet Enfant auguſte vient de naître pour la perte comme pour le ſalut de pluſieurs.

Jeſus-Chriſt lui-même, prenant poſſeſſion aujourd'hui dans le Temple de ſa nouvelle Royauté, n'eſt pas exempt de cette loi. Il eſt vrai que ſes exemples, ſes miracles, & ſa doctrine, qui vont aſſurer le ſalut à tant de brebis d'Iſraël, ne deviendront une occaſion de chûte & de ſcandale pour le reſte des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcuſables ; & qu'ainſi le même Evangile qui ſera le ſalut & la rédemption des uns, ſera la ruine & la condamnation des autres.

Heureux les Princes & les Grands, ſi leur ſainteté toute ſeule étoit, pour les hommes corrompus, une occaſion de cenſure & de ſcandale ; & ſi leurs exemples, comme ceux de Jeſus-Chriſt, ne devenoient l'écueil & la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcuſable, en devenant l'appui & le modele de la vertu.

Ainſi, mes Freres, vous que la Providence a élevés au deſſus des autres hommes; & vous ſur-tout, SIRE, vous que la main de Dieu, protectrice de cette Monarchie, a comme retiré du milieu des ruines & des débris de la Maiſon Royale, pour vous placer ſur nos têtes; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuſe dans le ſein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguſte Race & où vous étiez ſur le point de vous éteindre vous-même : oui SIRE, je le répete, voilà les deſtinées que le Ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le ſalut de pluſieurs : *Poſitus in ruinam & in reſurrectionem multorum in Iſraël.*

Les exemples des Princes & des Grands roulent ſur cette alternative inévitable : ils ne ſauroient ni ſe perdre ni ſe ſauver tout ſeuls. Vérité capitale, qui va faire le ſujet de ce Diſcours.

SIRE,

I. PARTIE. COmme le premier penchant des peuples eſt d'imiter les Rois, le premier devoir des Rois, eſt de donner de ſaints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls; leurs vices ou leurs

vertus ſont obſcures comme leur deſtinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'eſt également à l'inſu du public ; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne ; ou du moins leur exemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu, mais il ne ſauroit impoſer & autoriſer le vice.

Les Princes & les Grands, au contraire, ne ſemblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en ſpectacle, les propoſe pour modeles ; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on ſuppoſe que ceux qui méritent nos hommages, ne ſont pas indignes de notre imitation ; la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie ſe reproduit, pour ainſi dire, dans le public ; & ſi leurs vices trouvent des cenſeurs, c'eſt d'ordinaire parmi ceux même qui les imitent.

Auſſi la même grandeur qui favoriſe les paſſions, les contraint & les gêne ; & comme dit un Ancien, * plus l'élévation ſemble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienſéances.

Mais d'où viennent ces ſuites inévi-

* Ita in maximâ fortunâ minima licentia eſt. *Saluſt.*

tables que les exemples des Grands ont toujours parmi les peuples ? le voici : du côté des peuples, c'eſt la vanité & l'envie de plaire ; du côté des Grands, c'eſt l'étendue & la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes Freres, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte & aux vices & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juſte ; il perce de mille traits l'homme diſſolu ; les paſſions & les œuvres ſaintes fourniſſent la même matiere à ſes dériſions & à ſes cenſures ; & par une bizarrerie, que ſes caprices ſeuls peuvent juſtifier, il a trouvé le ſecret de rendre en même-temps, & le vice mépriſable, & la vertu ridicule. Or, les exemples de diſſolution dans les Grands, en autoriſant le vice, en ennobliſſent la honte & l'ignominie, & lui ôtent ce qu'il a de mépriſable aux yeux du public : leurs paſſions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, & la vanité ſeule peut leur former des imitateurs.

Notre nation ſur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuſe ; ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ſes Maîtres, & plus reſpectueuſe envers les Grands, ſe fait une

gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur perſonne : on eſt flatté d'une reſſemblance, qui nous rapprochant de leur conduite, ſemble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modeles ; & ſouvent l'oſtentation toute ſeule nous jette dans des excès auxquels l'inclination ſe refuſe. La ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la Cour ; le Citoyen obſcur, en imitant la licence des Grands, croit mettre à ſes paſſions le ſceau de la grandeur & de la nobleſſe ; & le déſordre dont le goût lui-même ſe laſſe bientôt, la vanité toute ſeule le perpétue.

Mais, SIRE, d'un autre côté tout reprend ſa place dans un Etat où les Grands, & le Prince ſur-tout, adorent le Seigneur. La piété eſt en honneur, dès qu'elle a de grands exemples pour elle. Les Juſtes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette ſur la vertu, & qui eſt l'écueil de tant d'ames foibles. On craint Dieu ſans craindre les hommes. La vertu n'eſt plus étrangere à la Cour ; le déſordre lui-même n'y va plus la tête levée ; il eſt réduit à ſe cacher, ou à ſe couvrir des apparences de la ſageſſe. La licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique ; & ſi le vice n'y perd rien, le ſcandale du moins di-

minue. En un mot, les devoirs de la Religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienſéance que le monde lui-même nous impoſe : le culte peut encore être mépriſé en ſecret par l'impie ; mais il eſt vengé du moins par la majeſté & la décence publique : le Temple ſaint peut encore voir aux pieds de ſes autels des pécheurs & des incrédules, mais il n'y voit plus de profanateurs. Le zele de votre auguſte Biſaïeul avoit par des loix ſéveres puni ſouvent, & toujours flétri de ſon indignation & de ſa diſgrace, ce ſcandale dans ſon royaume : il peut ſe trouver encore des hommes corrompus qui refuſent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oſeroient lui refuſer leurs hommages : en un mot, il peut être encore aiſé de ſe perdre, mais du moins il n'eſt pas honteux de ſe ſauver.

Or, quand l'exemple des Grands ne ſerviroit qu'à autoriſer la vertu ; qu'à la rendre reſpectable ſur la terre ; qu'à lui ôter ce ridicule impie & inſenſé que le monde lui donne ; qu'à mettre les Juſtes à couvert de la tentation des dériſions & des cenſures ; qu'à établir, qu'il n'eſt pas honteux à l'homme de ſervir le Dieu qui l'a fait naître & qui le conſerve ; que le culte qu'on lui rend eſt le devoir le plus glorieux & le plus honorable à la créature, & que

le titre de ſerviteur du Très-Haut, eſt mille fois plus grand & plus réel que tous les titres vains & pompeux qui entourent le diadême des Souverains : quand l'exemple des Grands n'auroit cet avantage, quel honneur pour la Religion, & quelle abondance de bénédictions pour un Empire !

Sire, heureux le peuple qui trouve ſes modeles dans ſes maîtres ; qui peut imiter ceux qu'il eſt obligé de reſpecter ; qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs loix, & qui n'eſt pas contraint de détourner ſes regards de ceux à qui il doit des hommages !

Mais quand les exemples des Grands ne trouveroient pas dans la vanité ſeule des peuples, une imitation toujours ſûre, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs graces.

Le jeune Roi Roboam oublie les conſeils d'un Pere le plus ſage des Rois; une jeuneſſe inconſidérée eſt bientôt appellée aux premieres places, & partage ſes faveurs en imitant ſes déſordres.

Les Grands veulent être applaudis ; & comme l'imitation eſt de tous les applaudiſſements le plus flatteur & le moins équivoque, on eſt ſûr de leur plaire, dès qu'on s'étudie à leur reſſembler ; ils

ſont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, & ils cherchent avec complaiſance dans tout ce qui les environne, de quoi ſe raſſurer contre eux-mêmes.

Ainſi l'ambition, dont les voies ſont toujours longues & pénibles, eſt charmée de ſe frayer un chemin plus court & plus agréable : le plaiſir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artiſan & le miniſtre ; les paſſions déja ſi favoriſées par nos penchants, trouvent encore dans l'eſpoir de la récompenſe un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs ſe réuniſſent contre la vertu. Et s'il eſt ſi mal-aiſé de ſe défendre du vice qui plaît, qu'il eſt difficile de ne pas s'y livrer, lorſque de plus il nous honore !

Tel eſt, SIRE, le malheur des Grands que des paſſions injuſtes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur ſoumet ; ils répandent leurs mœurs, en diſtribuant leurs graces ; tout ce qui dépend d'eux, veut vivre comme eux. SIRE, n'eſtimez dans les hommes que l'amour du devoir, & vos bienfaits ne tomberont que ſur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne ſauriez vous juſtifier à vous-même ; les imitateurs des paſſions des Grands inſultent à leurs vices en

les imitant. Quel malheur, quand le Souverain, peu content de ſe livrer au déſordre, ſemble le conſacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en ſont ou les imitateurs ou les honteux miniſtres ! quel opprobre pour un Empire ! quelle indécence pour la majeſté du Gouvernement ! quel découragement pour une nation, & pour les ſujets habiles & vertueux, à qui le vice enleve les graces deſtinées à leurs talents & à leurs ſervices ! quel décri & quel aviliſſement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangeres ! Et de-là quel déluge de maux dans le peuple ! les places occupées par des hommes corrompus ; les paſſions toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs & de la gloire ; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix, méritée par les excès qui les violent ; les mœurs corrompues dans leur ſource ; les aſtres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent ; les bienſéances même publiques, dont le vice eſt toujours jaloux, renvoyées comme des uſages ſurannés, à l'antique gravité de nos peres ; le déſordre débarraſſé de la gêne même des ménagements ; la modération dans le vice, devenu preſque auſſi ridicule que la vertu.

Mais, SIRE, ſi la juſtice & la piété dans les Grands prennent la place des paſſions & de la licence, quelle ſource de bénédictions pour les peuples ! C'eſt la vertu qui diſtribue les graces; c'eſt elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme ſage qui les mérite & qui les fuit, & fuyent l'homme vendu à l'iniquité, qui court après : les fonctions publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui ſe dévouent au bien public : le crédit & l'intrigue ne menent à rien ; le mérite & les ſervices n'ont beſoin que d'eux-mêmes ; le goût même du Souverain ne décide pas de ſes largeſſes ; rien ne lui paroît digne de récompenſe dans ſes ſujets que les talents utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le ſuivent de près ; il n'y a de mécontents dans l'Etat, que les hommes oiſeux & inutiles. La pareſſe & la médiocrité murmurent toutes ſeules contre la ſageſſe & l'équité des choix ; les talents ſe développent par les récompenſes qui les attendent ; chacun cherche à ſe rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition ſe réduit à ſe rendre digne des places auxquelles on aſpire. En un mot, les peuples ſont ſoulagés, les foibles ſoutenus, les vicieux laiſſés dans la boue, les Juſtes honorés, Dieu béni

dans les Grands qui tiennent ici-bas ſa place : & ſi l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le maſque tombe tôt ou tard, & que l'hypocriſie ſe trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'eſt du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ſes apparences.

Voilà du côté des peuples, les ſuites que la vanité & l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des Grands : de leur côté, c'eſt l'étendue & la perpétuité qui en font comme le ſignal ou du déſordre ou de la vertu parmi les hommes.

II. PARTIE. JE dis l'étendue, une étendue d'autorité. Que de miniſtres de leurs paſſions, n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation & dans leur deſtinée !

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur ſouffle la déſolation & la guerre ; & alors, SIRE, que de peuples ſacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de ſang répandu qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques, dont ils ſont les ſeuls auteurs ! que de voix plaintives s'élevent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naiſſent d'un ſeul crime !

Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du ſang de tant d'innocents ! & leur repentir tout ſeul peut-il déſarmer la colere du Ciel, tandis qu'il laiſſe encore après lui tant de troubles & de malheurs ſur la terre ?

SIRE, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puiſſe affliger un Empire : cherchez à déſarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, & non pour le malheur de vos voiſins. L'Empire ſur lequel le Ciel vous a établi, eſt aſſez vaſte ; ſoyez plus jaloux d'en ſoulager les miſeres, que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres paſſées, qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre regne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne meſurez pas ſur votre puiſſance la juſtice de vos entrepriſes ; & n'oubliez jamais que dans les guerres les plus juſtes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat, que les plus ſanglantes défaites.

Mais ſi l'amour du plaiſir l'emporte dans les Souverains ſur la gloire, hélas ! tout ſert à leurs paſſions ; tout s'empreſſe pour en être les miniſtres ; tout

en facilite le ſuccès ; tout en réveille les deſirs ; tout prête des armes à la volupté. Des ſujets indignes la favoriſent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneurs ; des Auteurs profanes la chantent & l'embelliſſent ; les arts s'épuiſent pour en diverſifier les plaiſirs, tous les talents deſtinés par l'Auteur de la nature à ſervir à l'ordre & à la décoration de la ſociété, ne ſervent plus qu'à celle du vice ; tout devient les miniſtres, & par-là les complices de leurs paſſions injuſtes. SIRE, qu'on eſt à plaindre dans la grandeur ! Les paſſions, qui s'uſent par le temps, s'y perpétuent par les reſſources ; les dégoûts, toujours inſéparables du déſordre, y ſont réveillés par la diverſité des plaiſirs ; le tumulte ſeul, & l'agitation qui environne le Trône, en bannit les réflexions, & ne laiſſe jamais un inſtant le Souverain avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les Prophetes du Seigneur ſe taiſent & s'affoibliſſent en l'approchant : tout lui met ſans ceſſe ſous l'œil ſa gloire ; tout lui parle de ſa puiſſance, & perſonne n'oſe lui montrer, même de loin, ſes foibleſſes.

A l'étendue de l'autorité, ajoutez encore une étendue d'éclat : ce n'eſt pas à leur nation ſeule que ſe borne l'impreſſion & l'effet contagieux de leurs

exemples. Les grands ſont en ſpectacle à tout l'univers ; leurs actions paſſent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'eſt privé dans leur vie ; tout appartient au public : l'Etranger dans les Cours les plus éloignées, a les yeux ſur eux comme le citoyen : ils vont ſe faire des imitateurs juſques dans les lieux où leur puiſſance leur forme des ennemis : le monde entier ſe ſent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils ſont, ſi je l'oſe dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples ſe paſſent des événements qui prennent leur ſource dans leurs exemples ; ils ſont chargés devant Dieu de la juſtice ou des iniquités des nations ; & leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire.

La France ſur-tout, qui depuis long-temps fixe tous les regards de l'Europe, eſt encore plus en ſpectacle qu'aucune autre nation. Les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter enſuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des Souverains s'éloigner des plaiſirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, ſubſtituer à la langue & aux manieres de leur nation la politeſſe de

la nôtre ; & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, ſe former ſur la ſageſſe & la modération, ou ſur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit. SIRE, montrez-leur un Souverain qu'ils puiſſent imiter : que vos vertus & la ſageſſe de votre Gouvernement les frappent encore plus que votre puiſſance ; qu'ils ſoient encore plus ſurpris de la juſtice de votre regne, que de la magnificence de votre Cour. Ne leur montrez pas vos richeſſes, comme ce Roi de Juda aux Etrangers venus de Babylone ; montrez-leur votre amour pour vos Sujets, & leur amour pour vous, qui eſt le véritable tréſor des Souverains. Soyez le modele des bons Rois ; & en faiſant l'admiration des Etrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux hommes de leur ſiecle, que les Princes & les Grands ſont redevables ; leurs exemples ont un caractere de perpétuité qui intéreſſe tous les ſiecles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur perſonne : le jour de la manifeſtation tout ſeul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais en attendant, leurs œuvres ſont enſevelies, & repoſent ſous l'obſcurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les Princes & les Grands, SIRE, ſont de tous les ſiecles ; leur vie, liée avec les événements publics, paſſe avec eux d'âge en âge ; leurs paſſions, ou conſervées dans des monuments publics, ou immortaliſées dans nos hiſtoires, ou chantées par une poéſie laſcive, iront encore préparer des pieges à la derniere poſtérité : le monde eſt encore plein d'écrits pernicieux qui ont tranſmis juſqu'à nous les déſordres des Cours précédentes. Les diſſolutions des Grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, & l'hiſtoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur ſiecle.

Que d'engagements heureux, SIRE, leur état ſeul ne forme-t-il pas aux Grands & aux Rois pour la piété & pour la juſtice ? S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puiſſants motifs n'y trouvent-ils pas auſſi pour la vertu ? Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui ſeront écrites en caracteres ineffaçables dans le livre de la poſtérité ! Quelle gloire mieux placée, que de ne point ſe livrer à des vices & à des paſſions dont le ſouvenir ſouillera l'hiſtoire de tous les temps, & les hommes de tous les ſiecles ? Quelle émulation plus louable

que de laiſſer des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la Monarchie, & les monuments publics de la juſtice & de la vertu ! Enfin, quoi de plus que d'être né pour le bonheur même des ſiecles à venir ; de compter que nos exemples ſeuls formeront une ſucceſſion de vertu & de crainte du Seigneur parmi les hommes, & que de nos cendres même il en renaîtra d'âge en âge, des Princes qui nous ſeront ſemblables ?

Telle eſt, SIRE, la deſtinée des bons Rois ; & tel fut votre auguſte Biſaïeul, ce grand Roi que nous vous propoſerons toujours pour modele. Hélas ! il le ſera de tous les Rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments, où cet héroïque Vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ſes bras, vous baignant de ſes larmes paternelles, & offrant au Dieu de ſes Peres, ce reſte précieux de ſa race Royale, quitta la vie avec joie, puiſque ſes yeux voyoient l'Enfant miraculeux que Dieu réſervoit encore pour être le ſalut de la Nation, & la gloire d'Iſraël.

SIRE, ne perdez jamais de vue ce grand ſpectacle : ce Pere des Rois mourant, & voyant revivre en vous ſeul l'eſpérance de toute ſa poſtérité éteinte ; recommandant votre enfance à la ten-

dre & reſpectable Dépoſitaire (*a*) de votre premiere éducation, laquelle, en formant vos premieres inclinations, &, pour ainſi dire, vos premieres paroles, fut ſur le point de recueillir vos derniers ſoupirs ; confiant le ſacré dépôt de votre Perſonne au pieux Prince (*b*), qui vous inſpire des ſentiments dignes de votre Sang ; à l'illuſtre Maréchal, (*c*) qui a reçu comme une vertu héréditaire, la ſcience d'élever les Rois ; & qui, devenu un des premiers Sujets de l'État, vous apprendra à devenir le plus grand Roi de votre ſiecle ; au Prélat fidele (*d*), qui, après avoir gouverné ſagement l'Égliſe, lui formera en vous ſon plus zélé Protecteur ; enfin, à toute la Nation, dont vous êtes en même temps, & le précieux Pupille, & le Pere.

Puiſſiez-vous, SIRE, n'effacer jamais de votre ſouvenir les maximes de ſageſſe que ce grand Prince vous laiſſa dans ces derniers moments, comme un héritage plus précieux que ſa couronne.

Il vous exhorta à ſoulager vos peuples : ſoyez en le Pere, & vous en ſerez doublement le Maître.

Il vous inſpira l'horreur de la guerre,

(*a*) *Mme. la Ducheſſe de Vantadour.*
(*b*) *Le Duc du Maine.*
(*c*) *Le Maréchal de Villeroy.*
(*d*) *L'ancien Evêque de Fréjus.*

& vous exhorta de ne pas ſuivre là-deſſus ſon exemple : ſoyez un Prince pacifique ; les conquêtes les plus glorieuſes ſont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur ; marchez devant lui dans l'innocence ; vous ne régnerez heureuſement, qu'autant que vous régnerez ſaintement.

SIRE, que les dernieres paroles de ce grand Roi, de ce Patriarche de votre Famille Royale, ſoient comme celles du Patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à ſa race ; & puiſſent ſes dernieres inſtructions devenir la prophétie de votre Regne. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE.

DE CARÊME,

Sur les tentations des Grands.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Matth. 4. 1.

SIRE,

LES signes éclatants qui avoient accompagné la naissance & les commencements de la vie de Jesus-Christ, ne permettoient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premieres lueurs de ſa grandeur future, plus il ſe hâte de lui dreſſer des pieges. Sa deſcendance des Rois de Juda ; ſon droit à la Couronne de ſes Ancêtres ; les Prophéties qui annonçoient que dans les derniers temps Dieu ſuſciteroit de la race de David, le Prince de la paix & le Libérateur de ſon peuple ; tout ce qui annonce la grandeur de Jeſus-Chriſt, arme la malice du Tentateur contre ſon innocence.

Les Grands, SIRE, ſont les premiers objets de ſa fureur. Plus expoſés que les autres hommes à ſes ſéductions & à ſes pieges, il commence de bonne heure à leur en préparer ; & comme leur chûte lui répond de celle de tous ceux preſque qui dépendent d'eux, il raſſemble tous ſes traits pour les perdre.

Changez ces pierres en pain (*a*), dit-il à Jeſus-Chriſt : il l'attaque d'abord par le plaiſir, & c'eſt le premier piege qu'il dreſſe à leur innocence.

Puiſque vous êtes fils de Dieu, ajoute-t-il, *il enverra ſes Anges pour vous garder* (*b*) : il continue par l'adulation ; & c'eſt un trait encore plus dangereux, dont il empoiſonne leur ame.

Enfin, *je vous donnerai les Royaumes du monde, & toute leur gloire* (*c*), il finit par

(*a*) *Matth.* 4. 3. (*b*) *Ibid.* ℣. 6. (*c*) *Ibid.* ℣. 9.

l'ambition ; & c'eſt la derniere & la plus ſûre reſſource qu'il emploie, pour triompher de leur foibleſſe.

Ainſi, le plaiſir commence à leur corrompre le cœur ; l'adulation l'affermit dans l'égarement, & lui ferme toutes les voies de la vérité ; l'ambition conſomme l'aveuglement, & acheve de creuſer le précipice. Expoſons ces vérités importantes, après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

SIRE,

I. PARTIE. LE premier écueil de notre innocence, c'eſt le plaiſir. Les autres paſſions plus tardives ne ſe développent & ne mûriſſent, pour ainſi dire, qu'avec la raiſon : celle-ci la prévient ; & nous nous trouvons corrompus, avant preſque d'avoir pu connoître ce que nous ſommes. Ce penchant infortuné, qui ſouille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours ſa ſource dans les premieres mœurs : c'eſt le premier trait empoiſonné qui bleſſe l'ame ; c'eſt lui qui efface ſa premiere beauté ; & c'eſt de lui que coulent enſuite tous ſes autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans les autres

hommes, cette paſſion déplorable n'exerce jamais qu'à demi ſon empire : les obſtacles la traverſent ; la crainte des diſcours publics la retient ; l'amour de la fortune la partage.

Dans les Princes & dans les Grands, ou elle ne trouve point d'obſtacles, ou les obſtacles eux-mêmes facilement écartés, l'enflamment & l'irritent. Hélas ! quels obſtacles a jamais trouvé là-deſſus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? Les occaſions préviennent preſque leurs deſirs ; leurs regards, ſi j'oſe parler ainſi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent : l'indécence du ſiecle, & l'aviliſſement des Cours, honore même d'éloges publics les attraits qui réuſſiſſent à les ſéduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuſe ; un bonheur ſi honteux eſt regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration ; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, SIRE, les Princes, dès qu'ils ſe livrent au vice, ne connoiſſent plus d'autre frein que leur volonté ; & leurs paſſions ne trouvent pas plus de réſiſtance que leurs ordres.

David veut jouir de ſon crime ; l'élite de ſon armée eſt bientôt ſacrifiée, & par-là périt le ſeul témoin incommode

à

à ſon incontinence. Rien ne coûte, & rien ne s'oppoſe aux paſſions des Grands : ainſi la facilité des paſſions en devient un nouvel attrait : devant eux toutes les voies du crime s'applaniſſent, & tout ce qui plaît eſt bientôt poſſible.

La crainte du Public eſt un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que ſoient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute ſa honte : il reſte encore une ſorte de pudeur publique qui nous force à le cacher ; & le monde lui-même, qui ſemble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une eſpece de flétriſſure & d'opprobre : il favoriſe les paſſions ; & il impoſe pourtant des bienſéances qui les gênent : il fait des leçons publiques du vice & de la volupté ; & il exige pourtant le ſecret, & une ſorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les Princes & les Grands ont ſecoué ce joug ; ils ne font pas aſſez de cas des hommes pour redouter leurs cenſures. Les hommages publics qu'on leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un Public qui les craint, & qui les reſpecte ; &, à la honte du ſiecle, ils ſe flattent avec raiſon, qu'on a pour leurs paſſions les mêmes égards

que pour leur perſonne. La diſtance qu'il y a d'eux au peuple, le leur montre dans un point de vue ſi éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas : ils mépriſent des traits partis de ſi loin, & qui ne ſauroient venir juſqu'à eux ; & preſque toujours, devenus les ſeuls objets de la cenſure publique, ils ſont les ſeuls qui l'ignorent.

Ainſi, plus on eſt grand, SIRE, plus on eſt redevable au Public. L'élévation qui bleſſe déja l'orgueil de ceux qui nous ſont ſoumis, les rend des cenſeurs plus ſéveres & plus éclairés de nos vices : il ſemble qu'ils veulent regagner par les cenſures ce qu'ils perdent par la ſoumiſſion ; ils ſe vengent de la ſervitude par la liberté des diſcours. Non, SIRE, les Grands ſe croient tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands ; ils vivent comme s'ils n'avoient point de ſpectateurs, & cependant ils ſont tout ſeuls comme le ſpectacle éternel du reſte de la terre.

Enfin, l'ambition & l'amour de la fortune dans les autres hommes, partage l'amour du plaiſir. Les ſoins qu'elle exige, ſont autant de moments dérobés à la volupté ; le deſir de parvenir ſuſpend du moins des paſſions, qui de tout temps en ont été l'obſtacle : on ne ſauroit allier les mouvements ſages &

meſurés de l'ambition, avec le loiſir, l'oiſiveté, & preſque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation ; & juſques ici les plaiſirs ont arrêté bien des eſpérances de fortune, & l'ont rarement avancée.

Mais les Princes & les Grands, qui n'ont plus rien à deſirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien auſſi qui gêne leurs plaiſirs. La naiſſance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainſi dire d'eux-mêmes : leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; le plaiſir devient l'unique ſoin qui les occupe ; ils ſe repoſent de leur élévation ſur leurs titres ; tout le reſte eſt pour les paſſions.

Auſſi les enfants des hommes illuſtres ſont d'ordinaire les ſucceſſeurs du rang & des honneurs de leurs peres, & ne le ſont pas de leur gloire & de leurs vertus. L'élévation dont la naiſſance les met en poſſeſſion, les empêche toute ſeule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes ; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le ſang & les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur molleſſe & de

leur oiſiveté : la nature a tout fait pour eux ; elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite : & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre. Les exemples là-deſſus ſont de toutes les nations & de tous les ſiecles.

Salomon avoit porté la gloire de ſon nom juſqu'aux extrêmités de la terre : l'éclat & la magnificence de ſon regne avoit ſurpaſſé celle de tous les Rois d'Orient : un fils inſenſé devient le jouet de ſes propres ſujets, & voit dix Tribus ſe choiſir un nouveau maître. Les enfants de la gloire & de la magnificence ſont rarement les enfants de la ſageſſe & de la vertu ; & il eſt preſque plus rare de ſoutenir la gloire & les honneurs auxquels on ſuccede, que de les acquérir ſoi-même.

II. PARTIE. LE plaiſir eſt donc le premier écueil des Grands, & c'eſt par-là que le tentateur commence à les ſéduire : il continue par l'adulation. Le plaiſir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation acheve de le fermer à la vertu : les attraits qui environnent le Trône ſouffient de toutes parts la volupté ; l'adulation la juſtifie : le déſordre laiſſe tou-

jours au fond de l'ame le ver dévorant ; mais le flatteur traite les remords de foibleſſe, enhardit la timidité du crime, & lui ôte la ſeule reſſource, qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre & de la raiſon.

Sire, quel fléau pour les Grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des pieges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les Princes & les Puiſſants ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité ! Les fléaux des guerres & des ſtérilités ſont des fléaux paſſagers, & des temps plus heureux ramenent bientôt la paix & l'abondance : les peuples en ſont affligés ; mais la ſageſſe du Gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'eſt une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppreſſion des peuples déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges plus onéreuſes ; les gémiſſements les plus touchants que forme la miſere publique, paſſent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus juſtes, & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable, & l'impoſſibilité d'o-

béir n'a plus d'autre nom que la rébellion & la mauvaiſe volonté qui refuſe. (*a*) Que le Seigneur, diſoit autrefois un ſaint Roi, confonde ces langues trompeuſes & ces levres fauſſes, qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriſer les profuſions immenſes des Rois, leur groſſiſſent ſans ceſſe l'opulence de leurs peuples. Vous ſuccédez à une Monarchie floriſſante, il eſt vrai, mais que les pertes paſſées ont accablée. Le zele de vos Sujets eſt inépuiſable; mais ne meſurez pas là-deſſus les droits que vous avez ſur eux; leurs forces ne répondront de long-temps à leur zele: les néceſſités de l'Etat les ont épuiſés; laiſſez-les reſpirer de leur accablement; vous augmenterez vos reſſources en augmentant leur tendreſſe. Ecoutez les conſeils des Sages & des Vieillards auxquels votre enfance eſt confiée, & qui préſiderent aux conſeils de votre auguſte Biſaïeul; & ſouvenez-vous de ce jeune Roi de Juda, dont je vous ai déja cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeuneſſe inconſidérée, à la ſageſſe & à la maturité de ceux aux conſeils deſquels Sa-

(*a*) *Pſ.* 11. 4.

lomon ſon pere étoit redevable de la gloire & de la proſpérité de ſon regne, & qui lui conſeilloient d'affermir les commencements du ſien par le ſoulagement de ſes peuples, vit un nouveau royaume ſe former des débris de celui de Juda ; & pour avoir voulu exiger de ſes ſujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour & leur fidélité, qui lui étoit dûe. Les conſeils agréables ſont rarement des conſeils utiles ; & ce qui flatte les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets.

Oui, SIRE, par l'adulation les vices des Grands ſe fortifient ; leurs vertus même ſe corrompent. Leurs vices ſe fortifient : & quelle reſſource peut-il reſter à des paſſions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puiſque ceux même qu'on cenſure trouvent encore au dedans de nous, non ſeulement des penchants, mais des raiſons même qui les défendent ? Nous nous faiſons à nous-mêmes l'apologie de nos vices, l'illuſion peut-elle ſe diſſiper, lorſque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus même ſe corrompent : c'eſt l'expérience de tous les ſiecles, diſoit Aſſuérus ; les ſuggeſtions flatteuſes

des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs Princes, & les plus anciennes hiſtoires nous en fourniſſent des exemples : (*a*) *Et ex veteribus probatur hiſtoriis, . . . quomodò malis quorumdam ſuggeſtionibus, regum ſtudia depraventur.* C'étoit un Roi infidele qui faiſoit cet aveu public à ſes ſujets : les conſeils ſpécieux & iniques d'un flatteur alloient ſouiller toute la gloire de ſon Empire : la fidélité du ſeul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber ſur les innocents. Un ſeul ſujet fidele décide ſouvent de la félicité d'un regne & de la gloire du Souverain ; & il ne faut auſſi qu'un ſeul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, & l'orgueil eſt toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avoit données ; il change en ſource de vice des penchants qui étoient en eux des eſpérances de vertu. Le courage dégénere en préſomption ; la majeſté qu'inſpire la naiſſance, qui ſied ſi bien au Souverain, n'eſt plus qu'une vaine fierté, qui l'avilit & le dégrade : l'amour de la

(*a*) *Eſth.* 16. 7.

gloire, qui coule en eux avec le ſang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité inſenſée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds; qui cherche à combattre, ſeulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre; & qui, loin de domter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés: l'humanité ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſeres publiques; les devoirs même de la Religion, dont ils ſont les premiers Protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſements puériles de l'enfance. Non, SIRE, les Princes naiſſent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur ſang: la naiſſance nous les donne tels qu'ils devroient être, l'adulation toute ſeule les fait tels qu'ils ſont.

Gâtés par les louanges, on n'oſeroit plus leur parler le langage de la vérité: eux ſeuls ignorent dans leur Etat ce qu'eux ſeuls devroient connoître: ils

envoient des Miniſtres pour être informés de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés; & perſonne n'oſeroit leur apprendre ce qui ſe paſſe dans leur Royaume propre; les diſcours flatteurs aſſiegent leur Trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laiſſent plus d'accès à la vérité. Ainſi le Souverain eſt ſeul étranger au milieu de ſes peuples; il croit manier les reſſorts les plus ſecrets de l'Empire, & il en ignore les événements les plus publics: on lui cache ſes pertes; on lui groſſit ſes avantages; on lui diminue les miſeres publiques: on le joue à force de le reſpecter: il ne voit plus rien tel qu'il eſt; tout lui paroît tel qu'il le ſouhaite.

Telles ſont les triſtes ſuites de l'adulation. Cependant, SIRE, c'eſt-là le vice le plus commun des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes. A peine le jeune Roi Joas eut-il perdu le fidele Pontife Joïada, ce ſage Tuteur de ſon enfance, & le ſeul homme par qui la vérité alloit encore juſqu'au pied de ſon Trône; que ſéduit par les flatteries des courtiſans, dit l'Ecriture, il ſe livra à leurs mauvais conſeils, & à ſes propres foibleſſes: *Delinitus obſequiis eorum, acquievit eis.* (*a*)

C'eſt l'adulation qui fait d'un bon

(*a*) 2 *Paral.* 24. 17.

Prince, un Prince né pour le malheur de ſon peuple : c'eſt elle qui fait du ſceptre un joug accablant ; & qui, à force de louer les foibleſſes des Rois, rend leurs vertus même mépriſables.

Oui, SIRE, quiconque flatte ſes maîtres, les trahit : la perfidie, qui les trompe, eſt auſſi criminelle que celle qui les détrône. La vérité eſt le premier hommage qu'on leur doit ; il n'y a pas loin de la mauvaiſe foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui ſeule honore l'homme, & qui eſt la baſe de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être deſtinée à l'adulation : la ſûreté publique doit ſuppléer aux loix, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des ſupplices : car il eſt auſſi criminel d'attenter à la bonne foi des Princes, qu'à leur perſonne ſacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité ; puiſque l'ennemi qui veut nous perdre, eſt encore moins à craindre, que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuſe eſt dans la bouche de ceux qui, par la ſainteté de leur caractere, ſont établis les Miniſtres de la vérité. Allez, dit le

Seigneur, à l'eſprit de menſonge : entrez dans la bouche des Prophetes du Roi Achab ; vous réuſſirez ; vous le tromperez, & ſa ſéduction eſt inévitable : *Decipies, & prævalebis.* (*a*) Hélas! ſi l'adulation a tant de charmes, lors même que les vices & les diſſolutions du flatteur en affoibliſſent l'autorité, & la rendent ſuſpecte, quelle ſéduction ne forme-t-elle point lorſqu'elle eſt conſacrée par les apparences même de la vertu ? Quel aviliſſement pour nous, ſi nous faiſons du miniſtere même de la vérité un miniſtere d'adulation & de menſonge ; ſi dans ſes Chaires même deſtinées à inſtruire & à corriger les Grands, nous leur donnons de fauſſes louanges, qui achevent de les ſéduire ; ſi le ſeul canal par où la vérité peut encore aller juſqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuſe, qui leur aide à ſe méconnoître ; ſi nous empruntons le langage flatteur & rampant des Cours, en venant leur annoncer la parole généreuſe & ſublime du Seigneur ; & ſi, loin d'être ici les Maîtres & les Docteurs des Rois, nous ne ſommes que les vils eſclaves de la vanité & de la fortune ! Mais quel malheur pour les Grands, de trouver d'indignes Apologiſtes de leurs vices, parmi ceux qui en auroient

(*a*) *Reg.* 22. 22.

dû être les Cenſeurs; d'entendre autour de leur Trône les Miniſtres & les Interpretes de la Religion, parler comme le Courtiſan, & trouver des adulateurs, où ils auroient dû trouver des Ambroiſes !

O vous, SIRE, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle ſeule les rend aimables. Fermez l'oreille aux diſcours qui vous flattent: le flatteur hait votre perſonne; il n'aime que vos faveurs. Ecoutez les louanges, qui nous prêtent de fauſſes vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables. Souvenez-vous que l'amour des peuples eſt l'éloge le moins ſuſpect du Souverain. Les bons & les mauvais Princes ont été également loués pendant leur vie: il ſemble même que les baſſes flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers. La haine publique ſe cache d'ordinaire ſous l'adulation: SIRE, rendez-vous digne d'être loué, & vous mépriſerez les louanges.

III. PARTIE. L'Adulation ferme donc le cœur à la vérité; mais l'ambition eſt bientôt le triſte fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, & acheve de creuſer le précipice: c'eſt le dernier piege

que le démon tend aujourd'hui à Jeſus-Chriſt : *Je vous donnerai les Royaumes du monde & toute leur gloire.*

Oui, SIRE, c'eſt l'adulation qui mene toujours les Grands à la gloire inſenſée & mal entendue de l'ambition : & ce deſir inſenſé de gloire où ne mene-t-il point un cœur qui s'y livre ?

Cette paſſion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle poſſede ; elle l'avilit enſuite, & le dégrade ; enfin elle le conduit à une fauſſe gloire, par des moyens injuſtes, qui lui font perdre la gloire véritable. Tels ſont les caracteres honteux de l'ambition ; de ce vice dont le monde honore ſes héros & dont ils s'honorent ſi fort eux-mêmes.

Ce n'eſt pas que je prétende autoriſer dans les Grands, non plus que dans le reſte des hommes, une vie molle & obſcure, des ſentiments bas & timides ; & ſous prétexte de blâmer l'ambition, conſacrer l'oiſiveté & l'indolence.

Je ſais qu'il y a une noble émulation qui mene à la gloire par le devoir : la naiſſance nous l'inſpire, & la Religion l'autoriſe : c'eſt elle qui donne aux Empires des Citoyens illuſtres, des miniſtres ſages & laborieux, de vaillants Généraux, des Auteurs célebres, des Princes dignes des louanges de la poſtérité. La piété véritable n'eſt pas une

profeſſion de puſillaminité & de pareſſe: la Religion n'abat & n'amollit point le cœur; elle l'ennoblit & l'éleve; elle ſeule ſait former de grands hommes: on eſt toujours petit, quand on n'eſt grand que par vanité. Ainſi, la molleſſe & l'oiſiveté bleſſent également les regles de la piété, & les devoirs de la vie civile; & le citoyen inutile n'eſt pas moins proſcrit par l'Évangile que par la ſociété.

Mais l'ambition, ce deſir inſatiable de s'élever au deſſus, & ſur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur, & ne le laiſſe jamais tranquille; cette paſſion, qui eſt le grand reſſort des intrigues, & de toutes les agitations des Cours; qui forme les révolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux ſpectacles: cette paſſion, qui oſe tout, & à laquelle rien ne coûte, eſt un vice encore plus pernicieux aux Empires, que la pareſſe même.

Déja il rend malheureux celui qui en eſt poſſédé: l'ambitieux ne jouit de rien; ni de ſa gloire, il la trouve obſcure; ni de ſes places, il veut monter plus haut; ni de ſa proſpérité, il ſeche & dépérit au milieu de ſon abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils ſont empoiſonnés par ceux qu'il eſt obligé de rendre lui-même; ni de ſa faveur, elle devient amere, dès qu'il faut la par-

rager avec ſes concurrents ; ni de ſon repos, il eſt malheureux à meſure qu'il eſt obligé d'être plus tranquille : c'eſt un Aman, l'objet ſouvent des deſirs & de l'envie publique, & qu'un ſeul honneur refuſé à ſon exceſſive autorité, rend inſupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais de plus, elle l'avilit & le dégrade. Que de baſſeſſes pour parvenir ? Il faut paroître, non pas tel qu'on eſt, mais tel qu'on nous ſouhaite. Baſſeſſe d'adulation ; on encenſe, & on adore l'idole qu'on mépriſe : baſſeſſe de lâcheté ; il faut ſavoir eſſuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir preſque comme des graces : baſſeſſe de diſſimulation ; point de ſentiments à ſoi, & ne penſer que d'après les autres : baſſeſſe de déréglement ; devenir les complices, & peut-être les miniſtres des paſſions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leur déſordres, pour participer plus ſûrement à leurs graces : enfin, baſſeſſe même d'hypocriſie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, & faire ſervir à l'ambition la Religion même qui la condamne. Ce n'eſt point là une peinture imaginée, ce ſont les mœurs des Cours, & l'hiſtoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous diſe après celà, que c'eſt le vice des grandes ames : c'eſt le caractere d'un cœur lâche & rampant ; c'eſt le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout ſeul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractere de honte, qui nous déshonore ; elle ne promet les Royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me* (*a*). On reproche toujours vos baſſeſſes à votre élévation ; vos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſements qui les ont méritées ; & les titres de vos honneurs & de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'eſprit de l'ambitieux, le ſuccès couvre la honte des moyens. Il veut parvenir ; & tout ce qui le mene là, eſt la ſeule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de roman & de théatre, & croit que l'élévation des ſentiments pouvoit faire autrefois les héros de la gloire ; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

(*a*) *Matth.* 4. 9.

Auſſi l'injuſtice de cette paſſion en eſt un dernier trait encore plus odieux que ſes inquiétudes & ſa honte. Oui, mes Freres, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favoriſe. Le crime qui l'éleve, eſt pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidele; l'amitié n'eſt plus rien pour lui dès qu'elle intéreſſe ſa fortune : mauvais citoyen; la vérité ne lui paroît eſtimable qu'autant qu'elle lui eſt utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cede toujours à ſon intérêt propre : il éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place; il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & les lumieres d'un autre.

Telle eſt l'ambition dans la plupart des hommes; inquiete, honteuſe, injuſte. Mais, SIRE, ſi ce poiſon gagne & infecte le cœur du Prince; ſi le Souverain, oubliant qu'il eſt le Protecteur de la tranquillité publique, préfere ſa propre gloire à l'amour & au ſalut de ſes peuples; s'il aime mieux conquérir des Provinces, que de régner ſur les cœurs; s'il lui paroît plus glorieux d'être le deſtructeur de ſes voiſins, que

le pere de ſon peuple ; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets eſt le ſeul chant de joie qui accompagne ſes victoires ; s'il fait ſervir à lui ſeul une puiſſance qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes, & que, comme ce Roi de Babylone, il ne veuille élever la ſtatue impie, l'idole de ſa grandeur, que ſur les larmes & les débris des peuples & des nations : grand Dieu ! quel fléau pour la terre, quel préſent faites-vous aux hommes dans votre colere, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, SIRE, ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dreſſera des monuments ſuperbes, pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois floriſſantes ; mais la déſolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs ſous leſquels des citoyens paiſibles ont été enſevelis ; mais tant de calamités qui ſubſiſteront après lui, ſeront des monuments lugubres, qui immortaliſeront ſa vanité & ſa folie. Il aura paſſé comme un torrent pour ravager la terre,

& non comme un fleuve majeſtueux pour y porter la joie & l'abondance : ſon nom ſera écrit dans les annales de la poſtérité parmi les conquérants ; mais il ne le ſera pas parmi les bons Rois, & l'on ne rappellera l'hiſtoire de ſon regne, que pour rappeller le ſouvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainſi ſon orgueil (*a*), dit l'eſprit de Dieu, ſera monté juſqu'au ciel ; ſa tête aura touché dans les nuées, ſes ſuccès auront égalé ſes deſirs ; & tout cet amas de gloire ne ſera pas plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laiſſera après elle que l'infection & l'opprobre.

Grand Dieu ! vous qui êtes le Protecteur de l'enfance des Rois, & ſur-tout des Rois pupilles, éloignez tout ces pieges de l'Enfant précieux que vous nous avez laiſſé dans votre miſéricorde. Il peut vous dire, comme autrefois un Roi ſelon votre cœur : *Mon pere & ma mere m'ont abandonné* (*b*). A peine avois-je les yeux ouverts à la lumiere, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde qui m'avoit porté dans ſon ſein, & dont les traits aimables & majeſtueux ſont encore peints ſur mon viſage, & au Prince pieux de qui je tiens

(*a*) Si aſcenderit uſque ad cœlum ſuperbia ejus, & caput ejus nubes tetigerit : quaſi ſterquilinium in fine perdetur. *Job.* 20. 6. 7. (*b*) *Pſ.* 6. 10.

la vie, & dont les ſentiments religieux ſeront toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus & mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur ! qui êtes le Pere des Rois, & le Dieu de mes peres ; vous m'avez pris ſous votre protection, & mis à couvert ſous l'ombre de vos aîles & de votre bonté paternelle : *Dominus autem aſſumpſit me* (*a*).

Grand Dieu ! gardez donc ſon innocence comme un tréſor encore plus eſtimable que ſa Couronne ; faites-la croître avec ſon âge ; prenez ſon cœur entre vos mains, & que le feu impur de la volupté ne profane jamais un ſanctuaire que vous vous êtes réſervé depuis tant de ſiecles : *Cuſtodi innocentiam* (*b*).

Voyez ces ſemences de droiture & de vérité, que vous avez jetées dans ſon ame ; cet eſprit de juſtice & d'équité, qui ſe développe de jour en jour, & qui paroît être né avec lui ; cette averſion naiſſante pour les artifices & les fauſſes louanges du flatteur ; & ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces préſages heureux de notre félicité future : *Et vide æquitatem* (*c*).

Qu'il regne pour notre bonheur, & il régnera pour ſa gloire. Que ſon unique ambition ſoit de rendre ſes Sujets heureux ; que ſon titre le plus chéri ſoit celui de Roi bienfaiſant & pacifique ;

(*a*) *Pſ.* 26. 10. (*b*) *Pſ.* 36. 37. (*c*) *Ibid.*

il ne ſera grand qu'autant qu'il ſera cher à ſon peuple. Qu'il ſoit le modele de tous les bons Rois ; & que ce Prince pacifique puiſſe laiſſer encore après lui des Princes qui lui reſſemblent : *Quoniam ſunt reliquiæ homini pacifico.* (*a*) Recevez ces vœux, ô mon Dieu ! & qu'ils ſoient pour nous les gages de la tranquillité de la vie préſente, & l'eſpérance de la future.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE CARÊME,

Sur le reſpect que les Grands doivent à la Religion.

Et ecce apparuerunt illis Moyſes & Elias cum Jeſu loquentes.

En même temps ils virent paroître Moïſe & Elie, qui s'entretenoient avec Jeſus.

SIRE,

CE ſont les deux plus grands hommes qui euſſent encore paru ſur la terre, qui viennent aujourd'hui ſur la montagne ſainte, rendre hommage à la gloire & à la grandeur de Jeſus-Chriſt.

Moïſe, ce Dieu de Pharaon, ce Légiſlateur des peuples, ce vainqueur des Rois, ce Maître de la nature, & plus grand encore par le titre de ſerviteur fidele de la Maiſon du Seigneur.

Elie, cet homme miraculeux; la terreur des Princes impies; qui pouvoit faire deſcendre le feu du Ciel, ou s'y élever lui-même ſur un char de gloire & de lumiere; & plus célebre encore par le zele ſaint qui le dévoroit, que par toutes les merveilles qui accompagnerent ſa vie.

Cependant l'un & l'autre n'avoient été grands, que parce qu'ils avoient été les images de Jeſus-Chriſt. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avoient figuré, & rendre à ce divin Original la puiſſance & la gloire qui appartiennent à lui ſeul, & dont ils n'avoient été eux-mêmes que comme les précurſeurs & les dépoſitaires.

Telle eſt, SIRE, la deſtinée des Princes & des Grands de la terre. Ils ne ſont grands, que parce qu'ils ſont les images de la gloire du Seigneur, & les dépoſitaires de ſa puiſſance. Ils doivent donc ſoutenir les intérêts de Dieu, dont ils repréſentent la Majeſté; & reſpecter la Religion, qui ſeule les rend eux-mêmes reſpectables.

Je dis reſpecter: elle exige d'eux un reſpect

reſpect de fidélité, figuré par Moyſe, qui leur en faſſe obſerver les maximes; & un reſpect de zele, repréſenté dans Elie, qui les rende protecteurs de ſa doctrine & de ſa vérité.

Fideles dans l'obſervance de ſes maximes; zélés dans la défenſe de ſa doctrine & de ſa vérité. *Ave, Maria.*

SIRE,

I. PARTIE. ETre né Grand, & vivre en Chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la Religion. Ce ſeroit dégrader l'Evangile, & adopter les anciens blaſphêmes de ſes ennemis, de le regarder comme la Religion du peuple, & une ſecte de gens obſcurs.

Il eſt vrai que les Céſars, & les Puiſſants ſelon le ſiecle, ne crurent pas d'abord en Jeſus-Chriſt. Mais ce n'eſt pas que ſa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvoit que leurs vices: il falloit même montrer au monde que la puiſſance de Dieu n'avoit pas beſoin de celle des hommes; que le crédit & l'autorité du ſiecle étoit inutile à une doctrine deſcendue du Ciel; qu'elle ſe ſuffiſoit à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puiſſances du

ſiecle, en ſa déclarant contre elle, & en le perſécutant, devoient l'affermir; & que ſi elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractere qui les rendit enſuite ſes diſciples.

La loi de l'Evangile eſt donc la loi de tous les états. Plus même la naiſſance nous éleve au deſſus des autres hommes, plus la Religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu; je dis des motifs de reconnoiſſance & de juſtice.

Oui, mes Freres, ce n'eſt pas le hazard qui vous a fait naître Grands & Puiſſants. Dieu, dès le commencement des ſiecles, vous avoit deſtiné cette gloire temporelle, marqué du ſceau de ſa grandeur, & ſéparé de la foule, par l'éclat des titres & des diſtinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainſi préférés au reſte des hommes, & à tant d'infortunés ſur-tout, qui ne ſe nourriſſent que d'un pain de larmes & d'amertumes? Ne ſont-ils pas comme vous l'ouvrage de ſes mains, & rachetés du même prix? N'êtes-vous pas ſortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? Le ſang dont vous êtes iſſus, quoique plus illuſtre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même ſource empoi-

ſonnée, qui a infecté tout le genre humain ? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux ; mais en avez-vous reçu une ame d'une autre eſpece, & deſtinée à un autre royaume éternel, que celle des hommes les plus vulgaires ? Qu'avez-vous au deſſus d'eux devant celui qui ne connoît des titres & de diſtinction dans ſes créatures, que les dons de ſa grace ? Cependant Dieu, leur pere comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la miſere & à l'affliction ; & il ne réſerve pour vous que la joie, le repos, l'éclat & l'opulence : ils naiſſent pour ſouffrir, pour porter le poids du jour & de la chaleur ; pour fournir de leurs peines & de leurs ſueurs à vos plaiſirs & à vos profuſions ; pour traîner, ſi j'oſe parler ainſi, comme de vils animaux le char de votre grandeur & de votre indolence. Cette diſtance énorme que Dieu laiſſe entr'eux & vous, a-t-elle jamais été ſeulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoiſſance ? Vous vous êtes trouvés en naiſſant en poſſeſſion de tous ces avantages ; & ſans remonter au ſouverain diſpenſateur des choſes humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dûs, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas ! vous exigez de vos créatures une reconnoiſſance ſi vive, ſi mar-

quée, ſi ſoutenue, un aſſujettiſſement ſi déclaré de ceux qui vous ſont redevables de quelques faveurs; ils ne ſauroient ſans crime oublier un inſtant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent ſur eux un droit qui vous les aſſujettit pour toujours: meſurez là-deſſus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos peres & de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des eſclaves, & les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats & des rebelles?

Ainſi, mes Freres, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais hélas! cette loi de reconnoiſſance, que tout ce qui vous environne vous annonce, & qui devroit être, pour ainſi dire, écrite ſur les portes & ſur les murs de vos palais, ſur vos terres & ſur vos titres, ſur l'éclat de vos dignités & de vos vêtements, n'eſt point même écrite dans votre cœur. Dieu reprendra ſes propres dons, mes Freres, puiſque loin de lui en rendre la gloire qui lui eſt due, vous les tournez contre lui-même: ils ne paſſeront point à votre poſtérité; il tranſportera cette gloire à une race plus fidelle: vos deſcendants expieront peut-être dans la peine & dans la calamité le crime de votre ingratitude; & les débris de votre élévation ſeront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira juſqu'à la fin

l'uſage injuſte que vous en avez fait.

Que dis-je? Il multipliera peut-être ſes dons ; il vous accablera de nouveaux bienfaits ; il vous élevera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favoriſera dans ſa colere ; ſes bienfaits ſeront des châtiments ; votre proſpérité conſommera votre aveuglement & votre orgueil ; ce nouvel éclat ne ſera qu'un nouvel attrait pour vos paſſions ; & l'accroiſſement de votre fortune verra croître dans le même degré vos diſſolutions, votre irréligion, & votre impénitence.

C'eſt donc une erreur, mes Freres, de regarder la naiſſance & le rang comme un privilege qui diminue & adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu, & les regles ſéveres de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné ; ſes bienfaits deviendront la meſure de vos devoirs ; & comme il vous a diſtingué des autres hommes par des largeſſes plus abondantes, il demande que vous vous en diſtinguiez auſſi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnoiſſance qui vous y engage, plus tout allume les paſſions dans votre état, plus vous avez beſoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux Grands de grandes vertus ; la proſpérité eſt comme une perſécution continuelle contre la foi ; & ſi vous n'avez

pas toute la force & le courage des ſaints, vous aurez bientôt plus de vices & de foibleſſes que le reſte des hommes.

Mais d'ailleurs, ſur quoi prétendez-vous que Dieu doit ſe relâcher en votre faveur, & exiger moins de vous que du commun des Fideles ? Avez-vous moins de plaiſirs à expier ? Votre innocence eſt-elle le titre qui vous donne droit à ſon indulgence ? Vous êtes-vous moins livrés aux deſirs de la chair, pour vous croire plus diſpenſés des violences qui la mortifient & la puniſſent ? Votre élévation a multiplié vos crimes ; & elle adouciroit votre pénitence ? Vos excès vous diſtinguent encore plus du peuple que votre rang, & vous prétendriez trouver là-deſſus dans la Religion des exceptions qui vous fuſſent favorables ?

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes Freres ? Quel Dieu de chair & de ſang nous formons-nous ? Quoi ! dans ce jour terrible où Dieu ſeul ſera grand ; où le Roi & l'eſclave ſeront confondus ; où les œuvres ſeules ſeront peſées, Dieu n'exerceroit que des jugements favorables envers ces hommes que nous appellons *Grands* ? ces hommes qu'il avoit comblés de biens, qui avoient été les heureux de la terre, qui s'étoient fait ici-bas une injuſte félicité ; & qui oubliant preſque tous l'auteur de

leur proſpérité, n'avoient vécu que pour eux-mêmes ? & il s'armeroit alors de toute ſa ſévérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé ? & il réſerveroit toute la rigueur de ſes jugements pour des infortunés qui n'avoient paſſé que des jours de deuil, & des nuits laborieuſes ſur la terre ; & qui ſouvent l'avoient béni dans leur affliction, & invoqué dans leur délaiſſement & leur amertume ? Vous êtes juſte, Seigneur, & vos jugements ſeront équitables.

Mais, SIRE, quand ces motifs de juſtice & de reconnoiſſance n'engageroient pas les Grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes.

N'eſt-ce pas en effet la ſageſſe & la crainte de Dieu toute ſeule, qui peut rendre les Princes & les Grands plus aimables aux peuples ? C'eſt par elle, diſoit autrefois un jeune Roi, que je deviendrai illuſtre parmi les nations ; que les vieillards reſpecteront ma jeuneſſe ; que les Princes qui ſont autour de mon trône baiſſeront par reſpect les yeux devant moi ; que les Rois voiſins, quelque redoutables qu'ils ſoient, me craindront ; que je ſerai aimé dans la paix & redouté dans la guerre : *Per hanc timebunt me Reges horrendi : in multitudine*

videbor bonus, & in bello fortis (*a*). C'eſt par elle que mon regne ſera agréable à votre peuple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai juſtement, & que je ſerai digne du trône de mes peres : *Per hanc diſponam populum tuum juſtè, & ero dignus ſedium patris mei* (*b*).

Non, SIRE, ce ne ſera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre Empire, ni la magnificence de votre Cour, qui vous rendront cher à vos peuples ; ce ſeront les vertus qui font les bons Rois, la juſtice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand Roi par votre naiſſance ; mais vous ne pouvez être un Roi cher à vos peuples que par vos vertus : les paſſions qui nous éloignent de Dieu, nous rendent toujours injuſtes & odieux aux hommes ; les peuples ſouffrent toujours des vices du Souverain : tout ce qui outre l'autorité, l'affoiblit & la dégrade ; les Princes dominés par les paſſions ſont toujours des maîtres incommodes & bizarres ; le Gouvernement n'a plus de regle, quand le Maître lui-même n'en a point : ce n'eſt plus la ſageſſe, & l'intérêt public, qui préſident aux Conſeils, c'eſt l'intérêt des paſſions ; le caprice & le goût forment les déciſions, que devoit dicter l'amour de l'ordre : & le plaiſir devient

(*a*) *Sap.* 8. 13. 15. (*b*) *Sap.* 9. 12.

le grand reſſort de toute la prudence de l'Empire. Oui, SIRE, la ſageſſe & la piété du Souverain toute ſeule peut faire le bonheur des Sujets ; & le Roi qui craint Dieu, eſt toujours cher à ſon peuple.

Mais ſi la crainte de Dieu rend dans les Princes & les Grands l'autorité aimable, c'eſt elle encore, SIRE, qui la rend glorieuſe. Tous les biens & tous les ſuccès, diſoit encore un ſage Roi, me ſont venus avec elle ; & c'eſt par elle, que l'honneur & la gloire m'ont toujours accompagné : *Et innumerabilis honeſtas per manum illius.* Dieu ne prend pas ſous ſa protection ceux qui ne vivent pas ſous ſes ordres.

Je ſais que l'impie proſpere quelquefois, qu'il paroît élevé comme le cedre du Liban, & qu'il ſemble inſulter le Ciel par une gloire orgueilleuſe, qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez, ſon élévation va lui creuſer elle-même ſon précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de deſſus la terre. La fin de l'impie eſt preſque toujours ſans honneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil & d'injuſtice s'écroule : la honte & les malheurs vont ſuccéder ici-bas à la gloire de ſes ſuccès : on le verra peut-être traîner

(a) *Sap.* 7. 21.

une vieilleſſe triſte & déshonorée : il finira par l'ignominie ; Dieu aura ſon tour, & la gloire de l'homme injuſte ne deſcendra pas avec lui dans le tombeau.

Repaſſez ſur les ſiecles qui nous ont précédé, comme diſoit autrefois un Prince Juif à ſes enfants : *Cogitate generationes ſingulas* (*a*) ; & vous verrez que le Seigneur a toujours ſoufflé ſur les races orgueilleuſes, & en a fait ſécher la racine ; que la proſpérité des impies n'a jamais paſſé à leurs deſcendants ; que les Trônes eux-mêmes, & les Succeſſions Royales ont manqué ſous des Princes fainéants & efféminés ; & que l'hiſtoire des crimes & des excès des Grands, eſt en même temps l'hiſtoire de leurs malheurs & de leur décadence.

Mais enfin, SIRE, en quoi les Princes & les Grands ſont moins excuſables, lorſqu'ils abandonnent Dieu, c'eſt que d'ordinaire ils naiſſent avec des inclinations plus nobles & plus heureuſes pour la vertu, que le peuple.

J'étois encore enfant, diſoit le Roi Salomon, mais je me trouvois déja les lumieres d'un âge avancé, & je ſentois que je devois à ma naiſſance une ame bonne & des ſentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *Puer autem eram ingenioſus, & ſortitus ſum animam bonam* (*b*) ;

(*a*) *I. Macch.* 2. 61. (*b*) *Sap.* 8. 1.

Le ſang, l'éducation, l'hiſtoire des ancêtres, jette dans le cœur des Grands & des Princes, des ſemences, & comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naiſſant à un naturel brute & inculte, ne trouve en lui pour les devoirs ſublimes de la foi, que la peſanteur & la baſſeſſe d'une nature laiſſée à elle-même : les bienſéances inſéparables du rang, & qui ſont comme la premiere école de la vertu, ne gênent pas ſes paſſions : l'éducation fortifie le vice de la naiſſance ; les objets vils qui l'environnent, lui abattent le cœur & les ſentiments : il ne ſent rien au deſſus de ce qu'il eſt ; né dans les ſens & dans la boue, il s'éleve difficilement au deſſus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Evangile une nobleſſe & une élévation, où les cœurs vils & rampants ne ſauroient atteindre : la Religion, qui fait les grandes ames, ne paroît faite que pour elles ; & il faut être grand, ou le devenir, pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grace ſupplée à la nature ; que la chair & le ſang ne donnent aucun droit au Royaume de Dieu ; que les premiers Héros de la Foi ſortirent d'entre le peuple ; que les vaſes de boue entre les mains de l'Ouvrier ſouverain, deviennent bientôt des vaſes de gloire & de magnificence ; & que tout

Chrétien eſt né grand, parce qu'il eſt né pour le ciel.

Mais une haute naiſſance nous prépare, pour ainſi dire, aux ſentiments nobles & héroïques qu'exige la Foi : un ſang plus pur s'éleve plus aiſément ; il en doit moins coûter de vaincre les paſſions à ceux qui ſont nés pour remporter des victoires : le menſonge & la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne ſauroit nuire, & qui n'a rien à craindre ni à eſpérer des hommes : l'eſpérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au deſſus de la leur, & qui tiennent en leurs mains la fortune & la deſtinée publique : le reſpect humain n'intimide & n'arrête pas la vertu des Grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, & dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude : la baſſeſſe de la débauche & de la diſſolution trouve moins d'accès dans une ame que la naiſſance deſtine à de grandes choſes : la regle & les devoirs ſont moins étrangers à ceux qui ſont établis pour maintenir l'ordre & la regle parmi les peuples : s'ils ſont entourés de plus de pieges, ils trouvent en eux plus de freins & plus de reſſources : la nature toute ſeule a environné leur ame d'une garde d'honneur & de gloire :

enfin, les premiers penchants dans les Grands ſont pour la vertu ; & ils dégénerent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la Religion un reſpect de fidélité qui leur en faſſe obſerver les maximes ; mais ils lui doivent encore un reſpect de zele qui les rende défenſeurs de ſa doctrine & de ſa vérité.

II. PARTIE. LA Religion eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ſur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle ; tout doit ſervir à l'agrandiſſement de ce Royaume de Jeſus-Chriſt. Les vertus & les vices, les Grands & le peuple, les bons & les mauvais ſuccès ; l'abondance, ou les calamités publiques ; l'élévation, ou la décadence des Empires, tout enfin, dans l'ordre des conſeils éternels, doit coopérer à la formation & à l'accroiſſement de cette ſainte Jéruſalem. Les Tyrans l'ont purifiée par les perſécutions ; les Fideles la perpétuent par la charité ; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermiſſent par les ſcandales : les Juſtes ſont les témoins de ſa foi ; les Paſteurs, les dépoſitaires de ſa doctrine ; les Princes & les Puiſſants, les protecteurs de ſa vérité.

Ce n'eſt pas aſſez pour eux d'obéir

à ſes loix ; c'eſt le devoir de tout Fidele. La majeſtê de ſon culte, la ſainteté de ſes maximes, le dépôt de ſa vérité doivent trouver une sûre protection dans leur autorité & dans leur zele.

Je dis la majeſté de ſon culte. Rien, SIRE, n'honore plus la Religion, que de voir les Grands & les Princes confondus aux pieds des Autels avec le reſte des Fideles, dans les devoirs communs & extérieurs de la Foi. C'eſt à eux à oppoſer leurs hommages publics & reſpectueux dans le Temple ſaint, aux irrévérences & aux profanations publiques ; & à venir montrer à la multitude combien il eſt indécent à des ſujets de paroître ſans pudeur & ſans contrainte aux pieds du Sanctuaire, devant lequel les Princes & les Rois eux-mêmes s'anéantiſſent : ils doivent cet exemple aux peuples, & ce reſpect à la majeſté du culte ſaint. Hélas ! ils regardent comme une bienſéance de leur rang, d'autoriſer par leur préſence les plaiſirs publics, & ils croiroient ſouvent ſe dégrader en paroiſſant à la tête des cantiques de joie, & des ſolemnités ſaintes de la Religion ! Ils ſe font un intérêt d'Etat de donner du crédit par leur exemple aux amuſements du théatre & aux vains ſpectacles du ſiecle : l'Egliſe eſt-elle donc moins intéreſſée que leurs

exemples en donnent aux ſpectacles ſacrés & religieux de la Foi ?

Les plaiſirs publics n'ont pas beſoin de protection. Hélas ! la corruption des hommes leur répond aſſez de la perpétuité de leur crédit & de leur durée : & s'ils ſont néceſſaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler; de tous les beſoins publics c'eſt celui qui court moins de riſque.

Mais les devoirs de la Religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les ſoutiennent : le culte acheve de s'avilir, dès que les Princes & les Grands le négligent. Dieu ne paroît plus ſi grand, ſi j'oſe parler ainſi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ſes adorateurs : ſa parole n'eſt plus écoutée, ou perd tous les jours de ſon autorité, dès qu'elle n'eſt plus deſtinée qu'à être le pain des pauvres & des petits. Les devoirs publics de la piété ſont abandonnés; tout tombe & languit, ſi la Religion du Prince & des Grands ne le ſoutient & ne le ranime. C'eſt ici où l'intérêt du culte ſe trouve mêlé avec celui de l'Etat; où il importe au Souverain de maintenir & les dehors auguſtes de la Religion, & l'unité de ſa doctrine, qui ſoutiennent eux-mêmes le Trône ; & d'accoutumer ſes ſujets à rendre à Dieu & à l'Egliſe le reſpect & la ſoumiſ-

ſion qui leur ſont dus, de peur qu'ils ne les lui refuſent enſuite à lui-même. Les troubles de l'Egliſe ne ſont jamais loin de ceux de l'Etat: on ne reſpecte guere le joug des Puiſſances, quand on eſt parvenu à ſecouer le joug de la foi; & l'héréſie a beau ſe laver de cet opprobre, elle a par-tout allumé le feu de la ſédition; elle eſt née dans la révolte: en ébranlant les fondements de la Foi, elle a ébranlé les trônes & les Empires; & par-tout en formant des ſectateurs, elle a formé des rebelles. Elle a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en main les armes d'une juſte défenſe; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſécutions que la patience & la fermeté: ſa foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les Tyrans: ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis, qu'elle multiplia ſes Diſciples; le ſang de ſes Martyrs tout ſeul fut la ſemence de ſes Fideles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés: ils prouverent, non en combattant, mais en mourant pour la Foi, la vérité de leur miſſion: on devoit les traîner devant les Rois pour y être

jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables ; ils reſpectoient le ſceptre dans des mains même profanes & idolâtres ; & ils auroient cru déshonorer & détruire l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir, à des reſſources humaines.

Les Princes affermiſſent donc leur autorité en affermiſſant l'autorité de la Religion. Auſſi c'eſt à eux que le culte doit ſa premiere magnificence : ce fut ſous le plus grand des Rois de la race de David, que le Temple du Seigneur vit revivre ſa gloire & ſa majeſté. Les Céſars, ſous l'Evangile, tirerent l'Egliſe de l'obſcurité où les perſécutions l'avoient laiſſée : les Charlemagnes, les ſaint Louis, releverent l'éclat de leur regne, en relevant celui du culte ; & les monuments publ cs de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, & que nous reſpectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire, que les ſtatues & les inſcriptions qui en immortaliſant les victoires & les conquêtes, n'immortaliſent d'ordinaire que la vanité des Princes & le malheur des ſujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les Grands à ſoutenir la majeſté & la décence extérieure du culte, les ren-

dent en même temps Protecteurs de la ſainteté de ſes maximes: il faut qu'ils apprennent au peuple à reſpecter la piété en reſpectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent; c'eſt une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, SIRE, les gens de bien ſont la ſeule ſource du bonheur & de la proſpérité des Empires. C'eſt pour eux ſeuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance & la tranquillité; s'il ſe fût trouvé dix Juſtes dans Sodome, le feu du Ciel ne ſeroit jamais tombé ſur cette ville criminelle. L'Etat périroit, le Trône ſeroit renverſé, nos villes abymées & réduites en cendres, & nous aurions le même ſort que Sodome & Gomorrhe, ſi Dieu ne voyoit encore au milieu de nous des ſerviteurs fideles; s'il ne nous laiſſoit encore une ſemence ſainte; ſi l'innocence peut-être de l'enfant auguſte & précieux, la ſeule ſemence qui nous reſte du ſang de nos Rois, n'arrêtoit les foudres que la diſſolution publique de nos mœurs auroit dû déja attirer ſur nos têtes: *Niſi Dominus reliquiſſet nobis ſemen, ſicut Sodoma facti eſſemus, & ſicut Gomorrha ſimiles fuiſſemus* (a). Les Princes, SIRE, ſont donc intéreſſés à protéger la vertu, puiſque les Empires & les Monarchies, & le monde

(a) *Rom.* 9. 29.

entier ne ſubſiſtera, que tant qu'il y aura de la vertu ſur la terre.

Mais ce n'eſt pas, SIRE, par un ſimple reſpect, que les Princes doivent honorer les gens de bien; c'eſt par la confiance; ils ne trouveront d'amis fideles, que ceux qui ſont fideles à Dieu: c'eſt par les emplois publics; l'autorité n'eſt ſûre & bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent: c'eſt par des préférences; les grands talents ſont quelquefois les plus dangereux, ſi la crainte de Dieu ne ſait les rendre utiles: c'eſt par l'accès auprès de leur perſonne; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui reſpecteroient même nos rebuts & nos mauvais traitements: c'eſt enfin par les graces; nos bienfaits ne ſauroient faire des ingrats de ceux que le devoir tout ſeul & la conſcience nous attachent.

Quel bonheur, SIRE, pour un ſiecle, pour un Empire, pour les peuples, lorſque Dieu leur donne dans ſa miſéricorde des Princes favorables à la piété! Par eux croiſſent & s'animent les talents utiles à l'Egliſe; par eux ſe forment & ſont protégés des Ouvriers fideles deſtinés à répandre la ſcience du ſalut, à arracher les ſcandales du Royaume de Jeſus-Chriſt, & à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'Eſprit qui les a

dictés : par eux s'élevent au milieu de nous des maiſons ſaintes, des établiſſements pieux où l'innocence eſt préſervée, où le vice ſauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin, nos neveux trouveront encore ces reſſources publiques de ſalut : monuments heureux ! qui perpétuent la piété dans les Empires, qui aſſurent aux Princes la reconnoiſſance des âges à venir, qui mettent la poſtérité dans leurs intérêts, & qui les rendent les héros de tous les ſiecles.

Non, SIRE, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés, ſera ou enſevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les cenſures & les jugements plus équitables de la poſtérité. Les races futures diſputeront à la plupart des Souverains les titres & les honneurs que leur ſiecle leur aura déférés ; mais la gloire des ſecours publics accordés à la piété, & qui ſubſiſteront après eux, ne leur ſera pas diſputée : & quelque grand qu'ait été le Roi que nous pleurons encore, de tous les monuments élevés ſi juſtement pour immortaliſer la gloire de ſon regne, les deux édifices pieux & auguſtes, où la valeur d'un côté, & la nobleſſe du ſexe de l'autre, trouveront juſqu'à la fin des reſſources ſûres & publiques,

ſont les titres qui lui répondent le plus des éloges & des actions de graces de la poſtérité.

Tel eſt le zele de protection que les Princes & les Grands doivent à la ſainteté des maximes de la Religion. Mais ils le doivent encore au dépôt ſacré de ſa doctrine & de ſa vérité ; & notre ſiecle ſur-tout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-deſſus leur attention & leur zele.

J'avoue que les impies ont été de tous les ſiecles ; que chaque âge & chaque nation a vu des eſprits noirs & ſuperbes, dire non ſeulement dans leurs cœurs & en ſecret, mais oſer blaſphêmer tout haut qu'il n'y a point de Dieu ; & que dès le temps même de Salomon, où le ſouvenir des merveilles du Seigneur en Egypte & dans le déſert étoit encore ſi récent, ils propoſoient déja contre tout culte rendu au Très-haut ces doutes impies, qui ſont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur ; & ces ennemis de Dieu n'ont paru ſur la terre, que pour être comme le rebut & l'anathême de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété eſt preſque devenue un air de diſtinction & de

gloire : c'eſt un titre qui honore ; & ſouvent on ſe le donne à ſoi-même par une affreuſe oſtentation, tandis que la conſcience n'oſe encore ſecouer le joug, & nous le refuſe. Aujourd'hui c'eſt un mérite qui donne accès auprès des Grands ; qui releve, pour ainſi dire, la baſſeſſe du nom & de la naiſſance ; qui donne à des hommes obſcurs, auprès des Princes du peuple, un privilege de familiarité, dont nos mœurs même, toutes corrompues qu'elles ſont, rougiſſent ; & l'impiété qui devroit avilir l'éclat même de la naiſſance & de la gloire, décore & ennoblit l'obſcurité & la roture. Ce ſont les Grands qui ont donné du crédit à l'impie ; c'eſt à eux à le dégrader & à le confondre.

Quelle honte pour la Religion, mes Freres ! Les plus grands hommes du Paganiſme ne parloient qu'avec reſpect des ſuperſtitions de l'idolâtrie, dont ils connoiſſoient la puérilité & l'extravagance : ils penſoient avec les Sages, & ils n'oſoient parler que comme le peuple. Ils n'auroient oſé, avec toute leur réputation & leurs lumieres, inſulter tout haut un culte ſi inſenſé, mais que la majeſté des loix de l'Empire & l'ancienneté rendoit reſpectable : & Socrate lui-même, l'honneur de la

Grece, ce premier Philoſophe du monde, ſi eſtimé de tous les ſiecles, & qui devoit être ſi cher au ſien, perd la vie par un arrêt public d'Athenes, pour avoir parlé avec moins de circonſpection de ces dieux bizarres, auxquels ſes citoyens devoient moins de reſpect & d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du ciel & de la terre eſt inſulté hautement, ſans que le zele public ſe réveille ! & ſous l'empire même de la Foi, des hommes vils & ignorants font des dériſions publiques d'une doctrine deſcendue du Ciel, & on applaudit à l'impiété ! & dans un Royaume où le titre de Chrétien honore nos Rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des ſujets ! Les vaines idoles auroient donc eu le miniſtere public pour vengeur contre les Savants & les Sages, & le ſeul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins & les inſenſés ?

Vengez l'honneur de la Religion, vous, mes Freres, dont les illuſtres ancêtres en ont été les premiers dépoſitaires, & dont vous devez être par conſéquent les premiers défenſeurs ; éloignez l'impie d'auprès de vous : n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu. Il y a tant de dignité pour les Grands à ne pas ſouffrir qu'on inſulte & qu'on aviliſſe

devant eux la foi de leurs peres ! Ce doit être pour vous, manquer de reſpect à votre rang, que d'en manquer en votre préſence à la Religion que vous profeſſez : c'eſt un langage indécent, qui bleſſe les égards & les attentions qui vous ſont dues : on vous mépriſe, en mépriſant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les diſcours de l'incrédulité : comme c'eſt la vanité ſeule qui fait les impies, ils ſeront rares, dès qu'ils ſeront mépriſés.

Ayez vous-mêmes un noble & religieux reſpect pour les vérités de la Religion. La véritable élévation de l'eſprit, c'eſt de pouvoir ſentir toute la majeſté & toute la ſublimité de la Foi : les grandes lumieres nous conduiſent elles-mêmes à la ſoumiſſion ; l'incrédulité eſt le vice des eſprits foibles & bornés : c'eſt tout ignorer que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abymes de l'impiété ſont encore plus incompréhenſibles que les myſteres de la Foi ; & il y a encore moins de reſſource pour la raiſon à ſecouer tout joug, qu'à obéir & à ſe ſoumettre.

Que votre reſpect & votre zele pour la religion de vos peres, cultive & faſſe croître celui du jeune Prince, auprès duquel vos noms & vos dignités vous attachent,

attachent, & dont l'éducation eſt, pour ainſi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près : qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la Foi, que ſes ancêtres placerent ſur le Trône ; que le zele pour la défenſe de l'Egliſe, qui coule en lui avec le ſang, ſoit encore réveillé & animé par vos exemples ; que les erreurs & les profanes nouveautés ſoient les premiers ennemis qu'il ſe propoſe de combattre ; & qu'il ſoit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la Foi, qu'à celles de la Monarchie.

Que la tranquillité de ſon regne, ô mon Dieu ! devienne celle de l'Egliſe ; que les troubles qui l'agitent ſoient calmés, avant qu'il puiſſe les connoître ; que la concorde & l'union rétablies parmi nous préviennent la ſévérité de ſes loix, & ne laiſſenr plus rien à faire à ſon zele ; que ſon regne ſoit le regne de la paix & de la vérité ; que le lion & l'agneau vivent enſemble paiſiblement ſous ſon empire ; & que cet Enfant miraculeux, comme dit Iſaïe, les mene encore, & les voie réunis dans les mêmes pâturages : *Et puer parvulus minabit eos.* (*a*) Que le camp des infi-

(*a*) *Iſ.* 11. 6.

deles & des Philiſtins ne ſe réjouiſſe plus de nos diſſenſions ; & que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'Arche , ce ne ſoient plus celles qui annoncent ſes périls , & des malheurs nouveaux , mais ſes triomphes & ſa gloire.

Ainſi ſoit-il

SERMON

POUR

LE TROISIEME DIMANCHE *DE CARÉME*,

Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu.

Cùm immundus ſpiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquoſa, quærens requiem, & non invenit.

Lorſque l'eſprit immonde eſt ſorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, & il n'en trouve point. Luc. 11. 24.

SIRE,

CET eſprit inquiet & immonde, qui ſort, & rentre dans l'homme d'où il eſt ſorti; qui change ſans ceſſe de

de lieu ; qui eſſaie de toutes les ſituations, & ne peut ſe plaire & ſe fixer dans aucune ; qui court toujours pour découvrir des ſentiers agréables & délicieux, & qui ne marche jamais que par des lieux ſecs & arides ; qui cherche le repos, & ne le trouve pas ; c'eſt l'image de l'humeur & du caractere des Grands de la terre ; toujours plus inquiets, plus agités & plus malheureux que le ſimple peuple, dès que livrés à leurs paſſions & à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'eſt la figure naturelle de cet état d'élévation & de proſpérité, ſi envié du monde, & ſi peu digne d'envie ſelon Dieu. Le bonheur, SIRE, n'eſt pas attaché à l'éclat du rang & des titres ; il n'eſt attaché qu'à l'innocence de la vie : ce n'eſt pas ce qui nous éleve au deſſus des autres hommes, qui nous rend heureux ; c'eſt ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle Couronne de l'univers ; mais ſi la piété ne vous aide à la ſoutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos ; & point de repos où Dieu n'eſt point.

Ainſi l'élévation toute ſeule ne fait pas le bonheur des Grands, ſi elle n'eſt accompagnée de la vertu & de la

crainte du Seigneur : au contraire, plus on eſt grand, plus on vit malheureux, ſi l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante, qui va faire le ſujet de ce Diſcours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

SIRE,

Si l'homme n'étoit fait que pour la terre, plus il y occuperoit de place, & plus il ſeroit heureux.

Mais l'homme eſt né pour le Ciel : il porte écrits dans ſon cœur les titres auguſtes & ineffaçables de ſon origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier ſeroit ſa poſſeſſion & ſon partage, qu'il ſentiroit toujours qu'il ſe dégrade, & ne ſe ſatisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas, l'arrachent, pour ainſi dire, du ſein de Dieu, ſon origine & ſon repos éternel, & laiſſent une plaie de remords & d'inquiétude dans ſon ame, qu'ils ne ſauroient plus fermer eux-mêmes : il ſent toujours la douleur ſecrete de la rupture & de la ſéparation ; & tout ce qui altere ſon union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuſte félicité. Nous courons tous dans cette terre aride,

comme l'eſprit de notre Evangile, après un bonheur & un repos que nous ne ſaurions trouver. A peine détrompés par la poſſeſſion d'un objet, du bonheur qui ſembloit nous y attendre, un nouveau deſir nous jette dans la même illuſion; & paſſant ſans ceſſe de l'eſpérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'eſpérance, tout ce qui nous fait ſentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il ſemble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple. La baſſeſſe de ſa fortune laiſſant toujours un eſpace immenſe au deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées où il ne peut atteindre, & qu'il crût, car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui eſt le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres & de la naiſſance, diſſipe bientôt cette vaine illuſion. On a beau monter, & être porté ſur les ailes de la fortune au deſſus de tous les autres, la félicité ſe trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes: plus on s'éleve, plus elle ſemble s'éloigner de nous. Les chagrins & les noirs ſoucis montent, & vont s'aſſeoir même avec le Souverain ſur le Trône: le diadême, qui orne le front auguſte des

Rois, n'eſt ſouvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent ; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne ſont que les triſtes témoins qu'on ne peut l'être ſans la vertu ſur la terre.

Il eſt vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, ſi elle ne nous rend pas plus fideles à Dieu. Les paſſions y ſont plus violentes ; l'ennui plus à charge ; la bizarrerie plus inévitable ; c'eſt-à-dire, le vuide de tout ce qui n'eſt pas Dieu, plus ſenſible & plus affreux.

I. REFLEX. LEs paſſions plus violentes. Oui, SIRE, les paſſions ſont tous nos malheurs ; & tout ce qui les flatte & les irrite, augmente nos peines. Un Grand voluptueux eſt plus malheureux & plus à craindre que le dernier & le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à aſſouvir ſon injuſte paſſion, & tout ce qui l'aſſouvit la réveille : ſes deſirs croiſſent avec ſes crimes ; plus il ſe livre à ſes penchants, plus il en devient le jouet & l'eſclave : ſa proſpérité rallume ſans ceſſe le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ſes propres cendres : les ſens devenus ſes maîtres, deviennent ſes tyrans : il ſe raſſaſie de plaiſirs, & ſa ſatiété fait elle-même ſon ſupplice ; & les plaiſirs enfantent eux-mêmes, dit

l'Eſprit de Dieu, le ver qui le ronge & qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis* (a). Ainſi ſes inquiétudes naiſſent de ſon abondance ; ſes deſirs, toujours ſatisfaits, ne lui laiſſant plus rien à deſirer, le laiſſent triſtement avec lui-même ; l'excès de ſes plaiſirs en augmente de jour en jour le vuide, & plus il en goûte, plus ils deviennent triſtes & amers.

Son rang même, ſes bienſéances, ſes devoirs, tout empoiſonne ſa paſſion criminelle. Son rang ; plus il eſt élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards & à la cenſure publique : ſes bienſéances ; plus il en eſt jaloux, plus les alarmes qu'une indiſcrétion ne trahiſſe ſes précautions & ſes meſures, ſont cruelles ; ſes devoirs ; parce qu'il les faut toujours prendre ſur ſes plaiſirs.

Non, SIRE, le Trône où vous êtes aſſis, a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent : ſi tout dreſſe des pieges à la jeuneſſe des Rois, tout leur tend les mains auſſi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples, à qui vous vous devez ; le poiſon de la volupté ne trouvera guere de moment pour infecter votre cœur : elle n'habite & ne ſe plaît qu'avec l'oiſiveté & l'indolence. Que

(a) *Job.* 24. 20.

les ſoins de la Royauté en deviennent pour vous les plus chers plaiſirs : ce n'eſt pas régner de ne vivre que pour ſoi-même. Les Rois ne ſont que les conducteurs des peuples : ils ont, à la vérité, ce nom & ce droit par la naiſſance ; mais ils ne le méritent que par les ſoins & l'application. Auſſi les regnes oiſifs forment un vuide obſcur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéants ; il ſemble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu : c'eſt un chaos qu'on a de la peine à éclaicir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos hiſtoires, ils ne ſont que les obſcurcir & les embarraſſer ; & ils ſont plus connus par les grands hommes qui ont vécu ſous leur regne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres paſſions, qui plus violentes dans l'élévation, font ſur le cœur des Grands des plaies plus douloureuſes & plus profondes. L'ambition y eſt plus démeſurée. Hélas ! le citoyen obſcur vit content dans la médiocrité de ſa deſtinée : héritier de la fortune de ſes peres, il ſe borne à leur nom & à leur état ; il regarde ſans envie ce qu'il ne pourroit ſouhaiter ſans extravagance ; tous ſes deſirs ſont renfermés dans ce qu'il poſſede ; & s'il forme quelquefois des pro-

jets d'élévation, ce ſont de ces chimeres agréables qui amuſent le loiſir d'un eſprit oiſeux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au Grand, rien ne ſuffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ſes deſirs croiſſent avec ſa fortune ; tout ce qui eſt plus élevé que lui, le fait paroître petit à ſes yeux ; il eſt moins flatté de laiſſer tant d'hommes derriere lui, que rongé d'en avoir encore qui le précedent ; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout ; ſon ame eſt toujours aride & altérée ; & il ne jouit de rien, ſi ce n'eſt de ſes malheurs & de ſes inquiétudes.

Ce n'eſt pas tout. De l'ambition naiſſent les jalouſies dévorantes ; & cette paſſion ſi baſſe & ſi lâche, eſt pourtant le vice & le malheur des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas, eſt pour eux comme une tache qui les flétrit, & qui les déshonore : jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il ſemble qu'on leur arrache celles qui ſe répandent ſur les autres ; jaloux de la faveur, on eſt digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'eſt de l'amitié & de la confiance du Maître ; jaloux même des ſuccès glorieux à l'Etat, la joie publique eſt ſouvent pour eux un chagrin ſecret & domeſtique ; les victoires rem-

portées par leurs rivaux ſur les ennemis, leur ſont plus ameres qu'à nos ennemis même; leur maiſon, comme celle d'Aman, eſt une maiſon de deuil & de triſteſſe, tandis que Mardochée triomphe, & reçoit au milieu de la Capitale les acclamations publiques; & peu contents d'être inſenſibles à la gloire des événements, il cherchent à ſe conſoler en ſe forçant de les obſcurcir par la malignité des réflexions & des cenſures. Enfin, cette injuſte paſſion tourne tout en amertume; & on trouve le ſecret de n'être jamais heureux, ſoit par ſes propres maux, ſoit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les paſſions; c'eſt ſur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triſte & plus tyrannique. Leurs diſgraces ſont plus accablantes; plus l'orgueil eſt exceſſif, plus l'humiliation eſt amere: leurs haines plus violentes; comme une fauſſe gloire les rend plus vains, le mépris auſſi les trouve plus furieux & plus inexorables: leurs craintes plus exceſſives; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, & la feuille que le vent agite, eſt comme la montagne qui va s'écrouler ſur eux: leurs infirmités plus affligeantes; plus on tient

à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les ſens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légere douleur déconcerte toute leur félicité, & leur eſt inſoutenable : ils ne ſavent uſer ſagement, ni de la maladie, ni de la ſanté; ni des biens, ni des maux inſéparables de la condition humaine : les plaiſirs abregent leurs jours ; & les chagrins qui ſuivent toujours les plaiſirs, précipitent le reſte de leurs années. La ſanté déja ruinée par l'intempérance, ſuccombe ſous la multiplicité des remedes : l'excès des attentions acheve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaiſirs; & s'ils ſe ſont défendus les excès, la molleſſe & l'oiſiveté toute ſeule devient pour eux une eſpece de maladie & de langueur, qui épuiſe toutes les précautions de l'art, & que les précautions uſent & épuiſent elles-mêmes. Enfin leurs aſſujettiſſements plus triſtes: élevés à vivre d'humeur & de caprice, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable; loin de la Cour, ils croient vivre dans un triſte exil ; ſous les yeux du Maître, ils ſe plaignent ſans ceſſe de l'aſſujettiſſement des devoirs & de la contrainte des bienſéances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une

vie publique : le repos leur eſt auſſi inſupportable que l'agitation, ou plutôt ils ſont par-tout à charge à eux-mêmes. Tout eſt un joug peſant à quiconque veut vivre ſans joug & ſans regle.

Non, mes Freres, un Grand dans le crime eſt plus malheureux qu'un autre pécheur : la proſpérité l'endurcit, pour ainſi dire, & ne lui laiſſe de ſenſibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu ! que l'élévation qu'on regarde comme une reſſource pour les Grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, ſoit elle-même leur ennui & leur ſupplice.

II. REFLEX. JE dis leur ennui ; & c'eſt une ſeconde réflexion que me fournit le malheur des Grands qui ont abandonné Dieu : non ſeulement les paſſions ſont plus violentes dans cet état ſi heureux aux yeux du monde ; mais l'ennui devient plus inſupportable.

Oui, mes Freres, l'ennui qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, réfugié que chez les Grands ; c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout. Les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité qui endort ou qui laſſe ; ils ont beau di-

verſifier, ils diverſifient leur ennui. En vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques ; c'eſt une vivacité d'oſtentation ; le cœur n'y prend preſque plus de part : le long uſage des plaiſirs les leur a rendus inutiles : ce ſont des reſſources uſées, qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides, ils eſſaient de tout, & rien ne les pique & ne les réveille ; & un dégoût affreux, dit Job, ſuccede à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir, dont leur ame s'étoit d'abord flattée : *Et ſpes illorum abominatio animæ.* (*a*)

Toute leur vie n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui ; & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en ſe hâtant de multiplier les plaiſirs : tout eſt déja uſé pour eux à l'entrée même de la vie ; & leurs premieres années éprouvent déja les dégoûts & l'inſipidité que la laſſitude, & le long uſage de tout ſemble attacher à la vieilleſſe.

Il faut au Juſte moins de plaiſirs, & ſes jours ſont plus heureux & plus tranquilles. Tout eſt délaſſant pour un cœur innocent ; les plaiſirs doux & permis qu'offre la nature, fades & ennuyeux

(*a*) *Job.* 11. 20.

pour l'homme diſſolu, conſervent tout leur agrément pour l'homme de bien. Il n'y a même que les plaiſirs innocents qui laiſſent une joie pure dans l'ame : tout ce qui la ſouille, l'attriſte & la noircit. Les ſaintes familiarités & les jeux chaſtes & pudiques d'Iſaac & de Rébecca dans la Cour du Roi de Gérare ſuffiſoient à ces ames pures & fideles : c'étoit un plaiſir aſſez vif pour David de chanter ſur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danſer avec le reſte de ſon peuple autour de l'Arche ſainte : les feſtins d'hoſpitalité faiſoient les fêtes les plus agréables des premiers Patriarches, & la brebis la plus graſſe ſuffiſoit pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déja dans le cœur ; elle ſe répand de-là ſur les objets les plus indifférents. Mais ſi vous ne portez pas au dedans la ſource de la joie véritable, c'eſt-à-dire, la paix de la conſcience, & l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors : raſſemblez tous les amuſements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre ame une amertume qui les empoiſonnera : rafinez ſur tous les plaiſirs, ſubtiliſez-les, mettez-les dans le creuſet ; de toutes ces transformations, il n'en ſortira & réſultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu, ce qui nous éloigne de vous, eſt cela même qui devroit nous rappeller à vous. Plus la proſpérité multiplie nos plaiſirs, plus elle nous en détrompe ; & les Grands ſont moins excuſables & plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu ! parce qu'ils ſentent mieux & plus ſouvent le vuide de tout ce qui n'eſt pas vous.

III. REFLEX. ET non ſeulement ils ſont plus malheureux par l'ennui qui les pourſuit par-tout, mais encore par la bizarrerie & le fonds d'humeur & de caprice qui en ſont inſéparables. Lorſqu'il ſera raſſaſié, dit Job, ſon eſprit paroîtra triſte & agité ; l'inégalité de ſon humeur imitera l'inconſtance des flots de la mer ; & les penſées les plus noires & les plus ſombres viendront fondre dans ſon ame : *Cùm ſatiatus fuerit arctabitur, æſtuabit, & omnis dolor irruet ſuper eum* (a).

Telle eſt, SIRE, la deſtinée des Princes & des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui n'uſent de leur proſpérité que pour la félicité de leurs ſens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur eſt à charge, & ils ſont à charge à eux-mêmes. Leurs projets ſe détruiſent les uns les autres ; & il n'en réſulte jamais qu'une

(a) *Job.* 20. 22.

incertitude universelle que le caprice forme, & que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après les interpretes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, & cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, & investigabiles* (a). On a beau s'attacher à les suivre ; on les perd de vue à chaque instant ; ils changent de sentier ; on s'égare avec eux, & on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, & ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse : les serviteurs les plus fideles les importunent par leur sincérité, & ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités & de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables & plus heureux ? D'une fortune obscure & privée il s'étoit vu élever sur le Trône : son regne avoit commencé par des vic-

(a) *Prov.* 5. 6.

toires : un fils digne de lui ſuccéder ; ſembloit aſſurer la Couronne à ſa race : toutes les Tribus ſoumiſes fourniſſoient à ſa magnificence & à ſes plaiſirs, & lui obéiſſoient comme un ſeul homme : que lui manquoit-il pour être heureux, ſi l'on pouvoit l'être ſans Dieu.

Il perd la crainte du Seigneur, & avec elle il perd ſon repos & tout le bonheur de ſa vie. Livré à un eſprit mauvais, & aux vapeurs noires & bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, & il ne ſe connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuſer ſa triſteſſe, redouble ſa fureur. Ses louanges & ſes victoires chantées par les filles du Juda, ſont pour lui comme des cenſures & des opprobres : il ſe derobe aux hommages publics, & il ne peut ſe dérober à lui-même. David lui déplaît en paroiſſant aux pieds de ſon Trône, & s'en éloignant il eſt encore plus sûr de déplaire : touché de ſa fidélité, il fait ſon éloge, & ſe reconnoît moins juſte & moins innocent que lui ; & le lendemain il lui dreſſe des embûches pour s'en aſſurer & lui faire perdre la vie. La tendreſſe de ſon propre fils l'ennuie & lui devient ſuſpecte. Tous les Courtiſans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir ſon humeur ſombre & bizarre ; ſoins utiles ! lui-même ne le ſait pas. Il a négligé Sa-

muel pendant la vie de ce Prophete, & il s'aviſe de le rappeller du tombeau & de le conſulter après ſa mort: il ne croit plus en Dieu, & il eſt aſſez crédule pour aller interroger les démons. Il eſt impie, & il eſt ſuperſtitieux; deſtin, pour le dire ici en paſſant, aſſez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'impoſteurs les Samuels, les Prophetes autrefois envoyés de Dieu; ils regardent comme une force d'eſprit de mépriſer ces Interpretes reſpectables des conſeils éternels, & de ſe moquer des prédictions que les événements ont toutes juſtifiées: ils refuſent au Très-Haut la connoiſſance de l'avenir & le pouvoir d'en favoriſer ſes ſerviteurs fideles; & ils ont la foibleſſe populaire d'aller conſulter une Pythoniſſe.

Oui, mes Freres, le malheureux état des Grands dans le crime eſt une preuve éclatante, qu'un Dieu préſide aux choſes humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux, ils le ſeroient du moins ſur le Trône; mais quiconque, dit un Roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la regle & de la ſageſſe, il s'éloigne du ſeul bonheur où l'homme puiſſe aſpirer ſur la terre: *Sapientiam enim & diſciplinam qui abjecit, infelix eſt* (a).

(a) *Sap.* 3. 11.

Plus même vous êtes élevé, plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraint, rien auſſi ne vous fixe ; moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livré à vous-même : vos caprices naiſſent de votre indépendance ; vous retournez ſur vous votre autorité : vos paſſions ayant aſſayé de tout, & tout uſé, il ne vous reſte plus qu'à vous dévorer vous-même : vos bizarreries deviennent l'unique reſſource de votre ennui & de votre ſatiété ; ne pouvant plus varier les plaiſirs déja tous épuiſés, vous ne ſauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur ; & vous vous en prenez ſans ceſſe à vous, du vuide que tout ce qui vous environne laiſſe au dedans de vous-même.

Et ce n'eſt pas ici une de ces vaines images que le diſcours embellit, & où l'on ſupplée par les ornements à la reſſemblance. Approchez des Grands ; jetez les yeux vous-même ſur une de ces perſonnes qui ont vieilli dans les paſſions, & que le long uſage des plaiſirs a rendus également inhabiles, & au vice, & à la vertu. Quel nuage éternel ſur l'humeur ! quel fonds de chagrin & de caprice ! Rien ne plaît, parce qu'on ne ſauroit plus ſoi-même ſe plaire : on ſe venge ſur tout ce qui nous en-

vironne des chagrins ſecrets qui nous déchirent; il ſemble qu'on fait un crime au reſte des hommes, de l'impuiſſance où l'on eſt d'être encore auſſi criminel qu'eux: on leur reproche en ſecret tout ce qu'on ne peut plus ſe permettre à ſoi-même; & l'on met l'humeur à la place des plaiſirs.

Non, mes Freres, tournez-vous de tous les côtés, les Grands ſéparés de Dieu, ne ſont plus que les triſtes jouets de leurs paſſions, de leurs caprices, des événements & de toutes les choſes humaines. Eux ſeuls ſentent le malheur d'une ame livrée à elle-même, en qui toutes les reſſources des ſens & des plaiſirs ne laiſſent qu'un vuide affreux; & à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire & de fumée qui l'environne, devient inutile, ſi Dieu n'eſt point avec elle: ils ſont comme les témoins illuſtres de l'inſuffiſance des créatures, & de la néceſſité d'un Dieu & d'une Religion ſur la terre. Eux ſeuls prouvent au reſte des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu & dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos paſſions, multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en ſont, pour ainſi dire, que les premiers martyrs, & que Dieu ſeul peut ſuffire à un cœur qui n'eſt fait que pour lui ſeul.

Dieu de mes peres, diſoit autrefois un jeune Roi, & qui dès l'enfance comme vous, SIRE, étoit monté ſur le Trône : Dieu de mes peres, vous m'avez établi Prince ſur votre peuple & Juge des enfants d'Iſraël : au ſortir preſque du berceau, vous m'avez placé ſur le Trône ; & en un âge où l'on ignore encore l'art de ſe conduire ſoi-même, vous m'avez choiſi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegiſti me Regem populo tuo* (*a*). Vous m'avez environné de gloire, de proſpérité & d'abondance ; mais la magnificence de vos dons ſera elle-même la ſource de mes malheurs & de mes peines, ſi vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements, & la ſageſſe. Envoyez-la moi du haut des cieux, où elle aſſiſte ſans ceſſe à vos côtés : c'eſt elle qui préſide aux bons conſeils, & qui donnera à ma jeuneſſe toute la prudence des Vieillards, & toute la majeſté des Rois mes ancêtres ; elle ſeule m'adoucira les ſoucis de l'autorité & le poids de ma couronne : *Ut mecum ſit & mecum laboret ;* (*b*) elle ſeule me fera paſſer des jours heureux, & me ſoutiendra dans les ennuis, & les penſées inquietes que la royauté traîne après elle : *Et erit allocutio cogitationis, & tædii mei* (*c*). Je ne trouverai de

(*a*) *Sap.* 9. 7. (*b*) *Ibid.* ℣. 10. (*c*) *Sap.* 8. 9.

repos au milieu même de la magnificence de mes palais, & parmi les hommages qu'on m'y rendra ; qu'avec elle ; *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa* (*a*). Les plaisirs finissent par l'amertume: le Trône lui-même, grand Dieu ! si vous n'y êtes assis avec le Souverain, est le siege des noirs soucis. Mais votre crainte & la sagesse ne laissent point de regret après elles : on ne s'ennuie point de les posséder ; & la joie même & la paix ne se trouvent jamais qu'avec elles : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium sed lætitiam & gaudium* (*b*).

Heureux donc le Prince, ô mon Dieu ! qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre ; qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu ; & qui regarde comme un malheur de commander aux autres, s'il ne vous est pas soumis lui-même.

Donnez donc, grand Dieu ! votre sagesse & votre jugement au Roi, & votre justice à cet Enfant de tant de Rois (*c*). Vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un pere pieux, & des leçons d'un auguste Bisaïeul : réparez ses pertes par l'accroissement de vos graces & de vos bienfaits : vous

(*a*) *Sap.* 8. 16. (*b*) *Ibid.* (*c*) *Ps.* 71. 1.

ſeul, grand Dieu ! tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet Enfant auguſte, que vous avez, pour ainſi dire, laiſſé ſeul ſur la terre, & dont vous êtes par conſéquent le premier tuteur & le pere ; que ſon enfance, qui le rend ſi cher à la nation, réveille les entrailles de votre miſéricorde & de votre tendreſſe : environnez ſa jeuneſſe des ſecours ſinguliers de votre protection : la foibleſſe de ſon âge, & les graces qui brillent déja dans ſes premieres années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte & de tendreſſe ; raſſurez nos frayeurs, en éloignant de lui tous les périls qui pourroient menacer ſa vie, & récompenſez notre tendreſſe en le rendant lui-même tendre & humain pour ſes peuples ; rendez-le heureux en lui conſervant votre crainte, qui ſeule fait le bonheur des peuples & des Rois : aſſurez la félicité de ſon regne par la bonté de ſon cœur & par l'innocence de ſa vie : que votre loi ſainte ſoit écrite au fond de ſon ame & autour de ſon diadême, pour lui en adoucir le poids ; qu'il ne ſente les ſoucis de la royauté, que par ſa ſenſibilité aux miſeres publiques ; & que ſa piété, plus encore que ſa puiſſance & ſes victoires, faſſe tout ſon bonheur & le nôtre.

Ainſi ſoit il. SERMON

SERMON

POUR

LE QUATRIEME DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur l'humanité des Grands envers le Peuple.

Cùm ſublevaſſet oculos Jeſus, & vidiſſet, quia multitudo maxima venit ad eum.

Jeſus ayant levé les yeux, & voyant une grande foule de peuple qui venoit à lui. Jean, 6. 5.

SIRE,

CE n'eſt pas la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt & la merveille des pains multipliés par ſa ſeule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher & nous ſurprendre. Celui par qui tout

étoit fait, pouvoit tout ſans doute ſur des créatures qui ſont ſon ouvrage; & ce qui frappe le plus les ſens dans ce prodige, n'eſt pas ce que je choiſis aujourd'hui pour nous conſoler & nous inſtruire.

C'eſt ſon humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante & affamée aux pieds de la montagne, & ſes entrailles ſe troublent, & ſa pitié ſe réveille; & il ne peut refuſer aux beſoins de ces infortunés non ſeulement ſon ſecours, mais encore ſa compaſſion & ſa tendreſſe : *Vidit turbam multam, & miſertus eſt eis* (*a*).

Par-tout il laiſſe échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jéruſalem, il ſoulage ſa douleur par ſa pitié & par ſes larmes.

Quand deux diſciples veulent faire deſcendre le feu du Ciel ſur une ville de Samarie, ſon humanité s'intéreſſe pour ce peuple contre leur zele; & il leur reproche d'ignorer encore l'eſprit de douceur & de charité, dont ils vont être les miniſtres.

Si les Apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empreſſent autour de lui, ſa bonté s'offenſe qu'on veuille l'empêcher d'être acceſſible; &

(*a*) *Matth.* 14. 14.

plus un reſpect mal entendu éloigne de lui les foibles & les petits, plus ſa clémence & ſon affabilite les en rapprochent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jeſus-Chriſt donne aujourd'hui aux Princes & aux Grands. Ils ne ſont grands que pour les autres hommes; & ils ne jouiſſent proprement de leur grandeur, qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'eſt-à-dire, l'humanité envers les peuples, eſt le premier devoir des Grands; & l'humanité envers les peuples, eſt l'uſage le plus délicieux de la grandeur.

SIRE,

I. PARTIE. TOute puiſſance vient de Dieu; & tout ce qui vient de Dieu, n'eſt établi que pour l'utilité des hommes. Les Grands ſeroient inutiles ſur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux beſoins publics; & loin que les peuples ſoient faits pour eux, ils ne ſont eux-mêmes tout ce qu'ils ſont, que pour les peuples.

Quelle affreuſe providence, ſi toute la multitude des hommes n'étoit pla-

cée ſur la terre, que pour ſervir aux plaiſirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui ſouvent ne connoiſſent pas le Dieu qui les comble de bienfaits !

Si Dieu en éleve quelques-uns, c'eſt donc pour être l'appui & la reſſource des autres. Il ſe décharge ſur eux du ſoin des foibles & des petits : c'eſt par-là qu'ils entrent dans l'ordre des conſeils de la ſageſſe éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'eſt l'uſage qu'ils en doivent faire pour ceux qui ſouffrent ; c'eſt le ſeul trait de diſtinction que Dieu ait mis en eux : ils ne ſont que les miniſtres de ſa bonté & de ſa providence ; & ils perdent le droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples eſt donc le premier devoir des Grands ; & l'humanité renferme l'affabilité, la protection, & les largeſſes.

Je dis l'affabilité. Oui, SIRE, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire eſt le vice des Grands, ne devroit être que comme la triſte reſſource de la roture & de l'obſcurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naiſſent, pour ainſi dire, dans la boue, de s'enfler, de ſe hauſſer, & de tâcher de ſe mettre par l'enflure ſecrete de l'orgueil, de

niveau avec ceux au deſſous deſquels ils ſe trouvent ſi fort par la naiſſance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naiſſance obſcure & vulgaire, que la diſtance énorme que le hazard a mis entre eux & les Grands : ils peuvent toujours ſe flatter de cette vaine perſuaſion, que la nature a été injuſte, de les faire naître dans l'obſcurité, tandis qu'elle a réſervé l'éclat du ſang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils ſe trouvent bas, moins ils ſe croient à leur place. Auſſi l'inſolence & la hauteur deviennent ſouvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens regnes de la Monarchie l'ont vue ſe ſoulever, vouloir ſecouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entiere.

Les Grands, au contraire, placés ſi haut par la nature, ne ſauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaiſſant. Ils n'ont plus de diſtinction à ſe donner du côté du rang & de la naiſſance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité : & s'il eſt encore un orgueil qui puiſſe leur être permis, c'eſt celui de ſe rendre humains & acceſſibles.

Il eſt vrai même que l'affabilité eſt comme le caractere inſéparable & la plus ſûre marque de la grandeur. Les

deſcendants de ces races illuſtres & anciennes, auxquels perſonne ne diſpute la ſupériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point ſur leur front l'orgueil de leur naiſſance ; ils vous la laiſſeroient ignorer, ſi elle pouvoit être ignorée : les monuments publics en parlent aſſez, ſans qu'ils en parlent eux-mêmes. On ne ſent leur élévation, que par une noble ſimplicité : ils ſe rendent encore plus reſpectables en ne ſouffrant qu'avec peine le reſpect qui leur eſt dû : & parmi tant de titres qui les diſtinguent, la politeſſe & l'affabilité eſt la ſeule diſtinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui ſe parent d'une antiquité douteuſe, & à qui l'on diſpute tout bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on ignore la grandeur de leur race, l'ont ſans ceſſe dans la bouche, croient en aſſurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place des titres ; & en exigeant au-delà de ce qui leur eſt dû, ils font qu'on leur conteſte même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on eſt moins touché de ſon élévation, quand on eſt né pour être grand. Quiconque eſt ébloui de ce degré éminent où la naiſſance & la fortune l'ont placé, c'eſt-à-dire, qu'il

n'étoit pas fait pour monter ſi haut : les plus hautes places ſont toujours au deſſous des grandes ames ; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'eſt plus haut qu'elles.

La fierté prend donc ſa ſource dans la médiocrité, ou n'eſt plus qu'une ruſe qui la cache : c'eſt une preuve certaine, qu'on perdroit en ſe montrant de trop près. On couvre de la fierté, des défauts & des foibleſſes, que la fierté trahit & manifeſte elle-même : on fait de l'orgueil le ſupplément, ſi j'oſe parler ainſi, du mérite ; & on ne ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Auſſi les plus grands hommes, SIRE, & les plus grands Rois ont toujours été les plus affables. Une ſimple femme Thécuite venoit expoſer ſimplement à David ſes chagrins domeſtiques ; & ſi l'éclat du Trône étoit tempéré par l'affabilité du Souverain, l'affabilité du Souverain relevoit l'éclat & la majeſté du Trône.

Nos Rois, SIRE, ne perdent rien à ſe rendre acceſſibles : l'amour des peuples leur répond du reſpect qui leur eſt dû. Le Trône n'eſt élevé que pour être l'aſyle de ceux qui viennent implorer votre juſtice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos

ſujets, plus vous en augmentez l'éclat & la majeſté. Et n'eſt-il pas juſte que la nation de l'univers, qui aime le plus ſes maîtres, ait auſſi plus de droit de les approcher ? Montrez, SIRE, à vos peuples tout ce que le Ciel a mis en vous de dons & de talents aimables ; laiſſez leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre regne : les charmes & la majeſté de votre Perſonne, la bonté & la droiture de votre cœur, aſſureront toujours plus les hommages qui ſont dûs à votre rang, que votre autorité & votre puiſſance.

Ces Princes inviſibles & efféminés, ces Aſſuérus devant leſquels c'étoit un crime digne de mort, pour Eſther même, d'oſer paroître ſans ordre, & dont la ſeule préſence glaçoit le ſang dans les veines des ſuppliants, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, ſans ame, ſans vie, ſans courage, ſans vertu ; livrés dans le fond de leurs Palais à de vils eſclaves ; ſéparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de ſe montrer aux hommes ; ou que des hommes faits comme eux n'euſſent pas été dignes de les voir : l'obſcurité & la ſolitude en faiſoient toute la majeſté.

Il y a dans l'affabilité une ſorte de confiance en ſoi-même, qui ſied bien

aux Grands ; qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaiſſant, & qui eſt comme une eſpece de valeur, & de courage pacifique : c'eſt être foible & timide, que d'être inacceſſible & fier.

D'ailleurs, SIRE, en quoi les Princes & les Grands, qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front ſévere & dédaigneux, ſont plus inexcuſables, c'eſt qu'il leur en coûte ſi peu de ſe concilier les cœurs : ils ne faut pour cela ni effort, ni étude ; une ſeule parole, un ſourire gracieux, un ſeul regard ſuffit. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne du prix à tout. La ſeule ſérénité du viſage du Roi, dit l'Ecriture, eſt la vie & la félicité des peuples, & ſon air doux & humain eſt pour les cœurs de ſes ſujets, ce que la roſée du ſoir eſt pour les terres ſeches & arides : *In hilaritate vultûs Regis, vita ; & clementia ejus quaſi imber ſerotinus.*

Et peut-on laiſſer aliéner des cœurs qu'on peut gagner à ſi bas prix ? n'eſt-ce pas s'avilir ſoi-même, que de déprifer à ce point toute l'humanité ? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne ſait pas même ſentir ce que valent les hommes ?

La nature n'a-t-elle pas déja impoſé une aſſez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître

dans la dépendance, & comme dans l'eſclavage ? N'eſt-ce pas aſſez que la baſſeſſe ou le malheur de leur condition leur faſſe un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en eſt ſi digne elle-même ? Ne ſuffit-il pas que leur dépendance ſoit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? & ſi quelqu'un devoit être honteux de ſon état, ſeroit-ce le pauvre qui le ſouffre, ou le Grand qui en abuſe ?

Il eſt vrai que ſouvent c'eſt l'humeur toute ſeule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette ſérénité qui les rend acceſſibles & affables : c'eſt une inégalité de caprice, plus qne de fierté. Occupés de leurs plaiſirs, & laſſés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il ſemble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur eſt à charge. A force d'être honorés, ils ſont fatigués des honneurs qu'on leur rend ; & ils ſe dérobent ſouvent aux hommages publics, pour ſe dérober à la fatigue d'y paroître ſenſibles. Mais qu'il faut être né dur pour ſe faire même une peine de paroître humain ! N'eſt-ce pas une barbarie, non ſeulement de n'être pas

touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour & de reſpect que nous donnent ceux qui nous ſont ſoumis ? n'eſt-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages ? peut-on ailéguer là-deſſus les moments d'humeur & de chagrin, que les ſoins de la grandeur & de l'autorité traînent après ſoi? l'humeur eſt-elle donc le privilege des Grands, pour être l'excuſe de leurs vices ?

Hélas ! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être ſombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & à ſoi-même, ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la miſere, les calamités, les néceſſités domeſtiques, & tous les plus noirs ſoucis environnent : ils ſeroient bien plus dignes d'excuſe, ſi, portant déja le deuil, l'amertume, le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en laiſſoient échapper quelques traits au dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde à qui tout rit, & que les joies & les plaiſirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilege qui excuſe leurs chagrins bizarres & leurs caprices ? Qu'il leur ſoit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils ſont plus heureux? Qu'ils regar-

dent comme un droit acquis à la proſpérité d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémiſſent déja ſous le joug de leur autorité & de leur puiſſance ? Grand Dieu ! ſeroit-ce donc-là le privilege des Grands, ou la punition du mauvais uſage qu'ils font de la grandeur ? Car il eſt vrai que les caprices & les noirs chagrins ſemblent être le partage des Grands, & l'innocence de la joie & de la ſérénité n'eſt que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend ſa ſource dans l'humanité, n'eſt pas une de ces vertus ſuperficielles qui ne réſident que ſur le viſage ; c'eſt un ſentiment qui naît de la tendreſſe & de la bonté du cœur. L'affabilité ne ſeroit plus qu'une inſulte & une dériſion pour les malheureux, ſi en leur montrant un viſage doux & ouvert, elle leur fermoit nos entrailles, & ne nous rendoit plus acceſſibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus inſenſibles à leurs peines.

Les malheureux & les opprimés n'ont droit de les approcher, que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes Freres, les loix qui ont pourvu à la défenſe des foibles, ne ſuffiſent pas pour les mettre à couvert de l'injuſtice & de l'oppreſſion : la miſere oſe rarement réclamer les loix

établies pour la protéger ; & le crédit ſouvent leur impoſe ſilence.

C'eſt donc aux Grands à remettre le peuple ſous la protection des loix : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule & qu'on opprime ont un droit acquis à leur crédit & à leur puiſſance : elle ne leur eſt donnée que pour eux : c'eſt à eux à porter aux pieds du Trône les plaintes & les gémiſſements de l'opprimé : ils ſont comme le canal de communication, & le lien des peuples avec le Souverain, puiſque le Souverain n'eſt lui-même que le pere & le paſteur des peuples. Ainſi, ce ſont les peuples tout ſeuls qui donnent aux Grands le droit qu'ils ont d'approcher du Trône ; & c'eſt pour les peuples tout ſeuls, que le Trône lui-même eſt élevé. En un mot, & les Grands, & le Prince, ne ſont, pour ainſi dire, que les hommes du peuple.

Mais ſi, loin d'être les protecteurs de ſa foibleſſe, les Grands & les Miniſtres des Rois en ſont eux-mêmes les oppreſſeurs ; s'ils ne ſont plus que comme ces tuteurs barbares, qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles, grand Dieu ! les clameurs du pauvre & de l'opprimé monteront devant vous ; vous maudirez ces races cruelles, vous lancerez vos foudres ſur les Géants ; vous renverſerez tout cet édifice d'orgueil, d'in-

juſtice & de proſpérité, qui s'étoit élevé ſur les débris de tant de malheureux ; & leur proſpérité ſera enſevelie ſous ſes ruines.

Auſſi la proſpérité des Grands & des Miniſtres des Souverains qui ont été les oppreſſeurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie & la malédiction à leurs deſcendants. On a vu ſortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom & de leur ſiecle. Le Seigneur a ſoufflé ſur l'amas de leurs richeſſes injuſtes, & l'a diſſipé comme de la pouſſiere ; & s'il laiſſe encore traîner ſur la terre des reſtes infortunés de leur race, c'eſt pour les faire ſervir de monument éternel à ſes vengeances, & perpétuer la peine d'un crime, qui perpétue preſque toujours avec lui l'affliction & la miſere publique dans les Empires.

La protection des foibles eſt donc le ſeul uſage légitime du crédit & de l'autorité ; mais les ſecours & les largeſſes qu'ils doivent trouver dans notre abondance, forment le dernier caractere de l'humanité.

Oui, mes Freres, ſi c'eſt Dieu ſeul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être ſon deſſein, en répandant avec tant de profuſion ſur vous les biens de

la terre ? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les paſſions, & les plaiſirs qu'il condamne ? Sont-ce des préſents qu'il vous ait faits dans ſa colere ? Si cela eſt, c'eſt pour vous ſeuls qu'il vous a fait naître dans la proſpérité & dans l'opulence ; jouiſſez-en, à la bonne heure ; faites-vous, ſi vous le pouvez, une juſte félicité ſur la terre ; vivez comme ſi tout étoit fait pour vous ; multipliez vos plaiſirs : hâtez-vous de jouir ; le temps eſt court : n'attendez plus rien au-delà que la mort & le jugement : vous avez reçu ici-bas votre récompenſe.

Mais, ſi dans les deſſeins de Dieu, vos biens doivent être les reſſources & les facilités de votre ſalut, il ne laiſſe donc des pauvres & des malheureux ſur la terre que pour vous : vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même ; vous êtes, pour ainſi dire, leur providence viſible : ils ont droit de vous réclamer, & de vous expoſer leurs beſoins : vos biens ſont leurs biens, & vos largeſſes le ſeul patrimoine que Dieu leur ait aſſigné ſur la terre.

II. PARTIE. ET qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? Si l'humanité envers les peuples, eſt le premier devoir

des grands ; n'eſt-elle pas auſſi l'uſage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la Religion ne ſeroit pas elle-même un motif univerſel de charité envers nos freres, & que notre humanité à leur égard, ne ſeroit payée que par le plaiſir de faire des heureux, & de ſoulager ceux qui ſouffrent, en faudroit-il davantage pour un bon cœur ? Quiconque n'eſt pas ſenſible à un plaiſir ſi vrai, ſi touchant, ſi digne du cœur, il n'eſt pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on eſt digne de mépris, dit ſaint Ambroiſe, quand on peut faire des heureux, & qu'on ne le veut pas : *Infelix cujus in poteſtate eſt tantorum animas à morte defendere, & non eſt voluntas.* (*S. Amb. in Nab.* 13.)

Il ſemble même que c'eſt une malédiction attachée à la grandeur. Les perſonnes nées dans une fortune obſcure & privée, n'envient dans les Grands, que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité d'autrui : on ſent qu'à leur place on ſeroit trop heureux de répandre la joie & l'alégreſſe dans les cœurs, en y répandant des bienfaits, & de s'aſſurer pour toujours leur amour & leur reconnoiſſance. Si dans une condition médiocre on forme quelquefois de ces deſirs chimériques de parvenir à de grandes places, le

premier uſage qu'on ſe propoſe de cette nouvelle élévation, c'eſt d'être bienfaiſant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'eſt la premiere leçon de la nature, & le premier ſentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'eſt que dans les Grands ſeuls qu'il eſt éteint : il ſemble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur & plus inſenſible que celui du reſte des hommes : que plus on eſt à portée de ſoulager des malheureux, moins on eſt touché de leurs miſeres; que plus on eſt le maître de s'attirer l'amour & la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; & qu'il ſuffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel uſage plus doux & plus flatteur, mes Freres, pourriez-vous faire de votre élévation & de votre opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en laſſe. Commander aux hommes & leur donner des loix ? mais ce ſont là les ſoins de l'autorité, ce n'en eſt pas le plaiſir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos ſerviteurs & vos eſclaves ? mais ce ſont des témoins qui vous embarraſſent & vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des Palais ſomptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job;

des ſolitudes, où les ſoucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y raſſembler tous les plaiſirs ? ils peuvent remplir ces vaſtes édifices ; mais ils laiſſeront toujours votre cœur vuide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles reſſources à vos capriees ? la variété des reſſources tarit bientôt ; tout eſt bientôt épuiſé ; il faut revenir ſur ſes pas, & recommencer ſans ceſſe ce que l'ennui rend inſipide, & ce que l'oiſiveté a rendu néceſſaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens & votre autorité à tous les uſages que l'orgueil & les plaiſirs peuvent inventer, vous ſerez raſſaſié, mais vous ne ſerez pas ſatisfait : ils vous montreront la joie, mais ils ne la laiſſeront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux ; à rendre la vie plus douce, plus ſupportable à des infortunés que l'excès de la miſere a peut-être réduits mille fois à ſouhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous ſentirez alors le plaiſir d'être né Grand ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'eſt le ſeul privilege qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne eſt pour les autres ; ce plaiſir eſt pour vous ſeul ;

tout le reſte a ſes amertumes ; ce plaiſir ſeul les adoucit toutes. La joie de faire du bien eſt tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore, c'eſt un plaiſir qui ne s'uſe point : plus on le goûte, plus on ſe rend digne de le goûter. On s'accoutume à ſa proſpérité propre, & on y devient inſenſible ; mais on ſent toujours la joie d'être l'auteur de la proſpérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & ſecret dans notre ame : le long uſage qui endurcit le cœur à tous les plaiſirs, le rend ici tous les jours plus ſenſible.

Et qu'a la majeſté du Trône elle-même, SIRE, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des graces ? Que ſeroit la puiſſance des Rois, s'ils ſecondamnoient à en jouir tout ſeuls ? une triſte ſolitude, l'horreur des ſujets & le ſupplice du Souverain. C'eſt l'uſage de l'autorité, qui en fait le plus doux plaiſir ; & le plus doux uſage de l'autorité, c'eſt la clémence & la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raiſon : outre le plaiſir de faire du bien, qui nous paie comptant de notre bienfait, montrez de la douceur & de l'humanité dans l'uſage de votre puiſſance, dit l'Eſprit de Dieu, & c'eſt la gloire la plus ſûre & la plus

durable où les Grands puiſſent atteindre : *In manſuetudine opera tua perfice, & ſuper hominum gloriam diligeris.*

Non, SIRE, ce n'eſt pas le rang, les titres, la puiſſance, qui rendent les Souverains aimables ; ce n'eſt pas même les talents glorieux que le monde admire ; la valeur, la ſupériorité du génie, l'art de manier les eſprits & de gouverner les peuples, ces grands talents ne les rendent aimables à leurs ſujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaiſants. Vous ne ſerez grand, qu'autant que vous leur ſerez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment guere dans les Souverains que les vertus qui rendent leur regne heureux.

Et en effet, eſt-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante que celle de régner ſur les cœurs ? La gloire des conquêtes eſt toujours ſouillée de ſang ; c'eſt le carnage & la mort qui nous y conduit ; & il faut faire des malheureux pour ſe l'aſſurer : l'appareil qui l'environne eſt funeſte & lugubre, & ſouvent le conquérant lui-même, s'il eſt humain, eſt forcé de verſer des larmes ſur ſes propres victoires.

Mais la gloire, SIRE, d'être cher à ſon peuple, & de le rendre heureux,

n'eſt environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de ſtatues & de colonnes ſuperbes pour l'immortaliſer ; elle s'éleve dans le cœur de chaque ſujet un monument plus durable que l'airain & le bronze, parce que l'amour, dont il eſt l'ouvrage, eſt plus fort que la mort : le titre de conquérant n'eſt écrit que ſur le marbre ; le titre de pere du peuple eſt gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le Souverain, de regarder ſon Royaume comme ſa famille, ſes ſujets comme ſes enfants ; de compter que leurs cœurs ſont encore plus à lui que leurs biens & leurs perſonnes ; & de voir, pour ainſi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ſes ancêtres ſur le Trône ! La gloire des conquêtes & des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaiſir ? Mais de plus, SIRE, ſi la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos ſujets : cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un Roi cher à une nation valeureuſe comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ſes proſpérités & de ſes victoires.

Ecoutez cette multitude que Jeſus-Chriſt raſſaſie aujourd'hui dans le déſert : ils veulent l'établir Roi ſur eux : *Ut raperent eum, & facerent eum Regem,*

(*Joan.* 6. 15.) Ils lui dreſſent déja un Trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore ſur celui de David & des Rois de Juda ſes ancêtres : ils ne reconnoiſſent ſon droit à la Royauté, que par ſon humanité. Ah ! ſi les hommes ſe donnoient des maîtres, ce ne ſeroit ni les plus nobles, ni les plus vaillants, qu'ils choiſiroient ; ce ſeroit les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fuſſent en même temps leurs peres.

Heureuſe la nation, grand Dieu ! à qui vous deſtinez dans votre miſéricorde un Souverain de ce caractere. D'heureux préſages ſemblent nous le promettre : la clémence & la majeſté peintes ſur le front de cet auguſte Enfant nous annoncent déja la félicité de nos peuples ; ſes inclinations douces & bienfaiſantes raſſurent & font croître tous les jours nos eſpérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur. Rendez-le auſſi tendre pour ſes peuples, que le Prince pieux auquel il doit la naiſſance, & que vous n'avez fait que montrer à la terre : il ne vouloit régner, vous le ſavez, que pour nous rendre heureux ; nos miſeres étoient ſes miſeres, nos afflictions étoient les ſiennes ; & ſon cœur ne faiſoit qu'un cœur avec le nôtre. Que la

clémence & la miſéricorde croiſſent donc avec l'âge dans cet Enfant précieux, & coulent en lui avec le ſang d'un pere ſi humain & ſi miſéricordieux; que la douceur & la majeſté de ſon front ſoit toujours une image de celle de ſon ame; que ſon peuple lui ſoit auſſi cher qu'il eſt lui-même cher à ſon peuple; qu'il prenne dans la tendreſſe de la nation pour lui, la regle & la meſure de l'amour qu'il doit avoir pour elle: par-là il ſera auſſi grand que ſon Biſaïeul; plus glorieux que tous ſes ancêtres, & ſon humanité ſera la ſource de notre félicité ſur la terre, & de ſon bonheur dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR
DE
L'INCARNATION.

Sur les Caracteres de la Grandeur de Jeſus-Chriſt.

Hic erit magnus.
Il ſera grand. Luc. 1. 32.

SIRE,

QUAND les hommes augurent d'un jeune Prince, qu'il ſera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires & des proſpérités temporelles; ils n'établiſſent ſa grandeur future que ſur des malheurs publics; & les mêmes ſignes qui annoncent l'éclat de ſa gloire, ſont comme des préſages ſiniſtres, qui ne promettent que des calamités au reſte de la terre. Mais

Mais ce n'eſt pas à ces marques vaines & lugubres de grandeur, que l'Ange annonce aujourd'hui à Marie, que Jeſus-Chriſt ſera grand : le langage du Ciel & de la vérité ne reſſemble pas à l'erreur & à la vanité des adulations humaines ; & Dieu ne parle point comme l'homme.

Jeſus-Chriſt ſera grand, parce qu'il ſera le Saint & le Fils de Dieu : *Sanctum, vocabitur Filius Dei* (*a*) ; parce qu'il ſauvera ſon peuple. *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum* (*b*) ; parce que ſon regne ne finira point : *Et regni ejus non erit finis* (*c*). Tels ſont les caracteres de ſa grandeur : une grandeur de ſainteté ; une grandeur de miſéricorde ; une grandeur de perpétuité & de durée.

Et voilà les caracteres de la véritable grandeur. Ce n'eſt pas, SIRE, dans l'élévation de la naiſſance, dans l'éclat des titres & des victoires, dans l'étendue de la puiſſance & de l'autorité, que les Princes & les Grands doivent la chercher : ils ne ſeront grands, comme Jeſus-Chriſt, qu'autant qu'ils ſeront ſaints ; qu'ils ſeront utiles aux peuples, & que leur vie & leur regne deviendra un modele qui ſe perpétuera dans tous les ſiecles ; c'eſt-à-dire, qu'ils auront,

(*a*) *Luc.* 1. 35. (*b*) *Matth.* 1. 21. (*c*) *Luc.* 1. 33.

comme Jeſus-Chriſt, une grandeur de ſainteté, une grandeur de miſéricorde, une grandeur de perpétuité & de durée.

SIRE,

I. PARTIE. L'Origine éternelle de Jeſus-Chriſt, ſon titre de Fils de Dieu, qui eſt le titre eſſentiel de ſa ſainteté, l'eſt auſſi de ſa grandeur & de ſon éminence. Il n'eſt pas appellé grand, parce qu'il compte des Rois & des Patriarches parmi ſes ancêtres, & que le ſang le plus auguſte de l'univers coule dans ſes veines. Il eſt grand, parce qu'il eſt le Saint & le Fils du Très-Haut: toute ſa grandeur a ſa ſource dans le ſein de Dieu, d'où il eſt ſorti, & le grand myſtere de ſes voies éternelles, qui ſe manifeſte aujourd'hui, va puiſer tout ſon éclat dans ſa naiſſance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes freres, que les Grands ſe vantent d'avoir, comme Jeſus-Chriſt, des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres: s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux; ſi toute leur grandeur eſt dans leur nom, ſi leurs titres ſont leurs uniques vertus; s'il faut rappeller les ſiecles paſſés, pour les trouver dignes de nos hommages;

leur naiſſance les avilit & les déshonore, même ſelon le monde : on oppoſe ſans ceſſe leur nom à leur perſonne : le ſouvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les Hiſtoires où ſont écrites les grandes actions de leurs peres, ne ſont plus que des témoins qui dépoſent contr'eux : on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes ſucceſſeurs ; on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; & cet amas de gloire, dont ils ont hérité, n'eſt plus qu'un poids de honte, qui les flétrit & qui les accable.

Cependant, la plupart portent ſur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des ſiecles qui ne ſont plus, par des dignités qu'ils ne poſſedent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reſte qu'une vile pouſſiere, par des monuments que les temps ont effacés ; & ſe croient au deſſus des autres hommes, parce qu'il leur reſte plus de débris domeſtiques de la rapidité des temps, & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes, de la vanité des choſes humaines.

Sans doute une haute naiſſance eſt une prérogative illuſtre, à laquelle le conſentement des nations a attaché de tout temps des diſtinctions d'honneur

& d'hommage. Mais ce n'eſt qu'un titre ; ce n eſt pas une vertu ; c'eſt un engagement à la gloire, ce n'eſt pas elle qui la donne ; c'eſt une leçon domeſtique, & un motif honorable de grandeur ; mais ce n'eſt pas ce qui nous fait grands : c'eſt une ſucceſſion d'honneur & de mérite ; mais elle manque & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom ſans hériter des vertus qui l'ont rendu illuſtre : nous commençons, pour ainſi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux ; la nobleſſe n'eſt plus que pour notre nom, & la roture pour notre perſonne.

Mais ſi devant le monde même la naiſſance ſans la vertu n'eſt plus qu'un vain titre, qui nous reproche ſans ceſſe notre oiſiveté & notre baſſeſſe, qu'eſt-elle devant Dieu, qui ne voit de grand & de réel en nous, que les dons de ſa grace & de ſon eſprit qu'il y a mis lui-même ?

C'eſt donc notre naiſſance ſelon la Foi, qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne ſommes grands, que parce que nous ſommes, comme Jeſus-Chriſt, enfants de Dieu ; & que nous ſoutenons la nobleſſe & l'excellence d'une ſi haute origine. C'eſt elle qui éleve le Chrétien au deſſus des Rois & des Princes de la terre, c'eſt par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jeſus-

Chriſt; que tout eſt à nous; que tout l'Univers n'eſt que pour nous; que les Patriarches, & tous les Elus des ſiecles paſſés ſont nos ancêtres; que nous devenons héritiers d'un Royaume éternel; que nous jugerons les Anges & les hommes; & que nous verrons un jour à nos pieds toutes les Nations & les Puiſſances du ſiecle.

Telle eſt, SIRE, la prérogative des enfants de Dieu. Auſſi nos Rois ont mis le titre de Chrétien à la tête de tous les titres qui entourent & ennobliſſent leur Couronne; & le plus ſaint de vos Prédéceſſeurs n'alloit pas chercher la ſource & l'origine de ſa grandeur dans le nombre des Villes & des Provinces ſoumiſes à ſon Empire, mais dans le lieu ſeul où il avoit été mis par le Baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, SIRE, ce n'eſt pas aſſez, dit ſaint Jean, d'en porter le nom; il faut l'être en effet: *Ut filii Dei nominemur & ſimus* (*I. Ep. S. Joan.* 3. 1.) Si les enfants des Rois, dégénérant de leur auguſte naiſſance, n'avoient que des inclinations baſſes & vulgaires; s'ils ſe propoſoient la fortune d'un vil artiſan, comme l'objet le plus digne de leur cœur, & ſeul capable de remplir leurs grandes deſtinées; ſi perdant de vue le Trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connoiſſoient

rien de plus grand que de ramper dans la boue, & d'être confondus par leurs ſentiments & leurs occupations avec la plus vile populace; quel opprobre pour leur nom & pour la nation qui attendroit de tels maîtres?

Tels, & encore plus coupables, SIRE, ſont les enfants de Dieu, quand ils ſe dégradent juſqu'à vivre comme les enfants du ſiecle. La grace de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naiſſance, quoiqu'elle ſoit la plus auguſte de l'univers: par celle-ci, vous n'êtes qu'un Roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un Royaume éternel: la premiere ne vous fait que l'enfant des Rois; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître & ſe développer dans Votre Majeſté, des ſentiments & des inclinations dignes de la naiſſance que vous avez eue des Rois vos ancêtres; mais ce ne ſeroit rien, ſi vous n'en montriez encore qui répondiſſent à la grandeur de la naiſſance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ſes enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naiſſance Royale, jugez, SIRE, de ce que doit exiger une naiſſance toute divine. Si les enfants des Rois doivent être au deſſus des autres hommes; ſi la moindre baſſeſſe

les déshonore ; ſi le plus léger défaut de courage eſt une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naiſſance ; ſi on leur fait un crime d'une ſimple inégalité d'humeur ; s'il faut qu'ils ſoient plus vaillants, plus ſages, plus circonſpects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reſte des hommes ; ſi le monde exige tant des enfants de la terre, qu'eſt-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du Ciel ? quelle innocence ? quelle pureté de déſirs ? quelle élévation de ſentiments ? quelle ſupériorité au deſſus des ſens & des paſſions ? quel mépris pour tout ce qui n'eſt pas éternel ? Qu'il faut être grand pour ſoutenir l'éminence d'une ſi haute origine ! Premier caractere de la grandeur de Jeſus-Chriſt : une grandeur de ſainteté : *Hic erit magnus, & Filius Altiſſimi vocabitur.*

II. PARTIE. MAis en ſecond lieu, il ſera grand, parce qu'il ſauvera ſon peuple : *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum* : ſecond caractere de ſa grandeur, une grandeur de miſéricorde.

Il ne deſcend ſur la terre que pour combler les hommes de ſes bienfaits. Nous étions ſous la ſervitude & ſous la malédiction ; & il vient rompre nos

chaînes, & nous mettre en liberté : nous étions ennemis de Dieu, & étrangers à ſes promeſſes ; & il vient nous réconcilier avec lui, & nous rendre citoyens des Saints, & enfants d'une nouvelle alliance : nous vivions ſans loi, ſans joug, ſans Dieu dans ce monde ; & il vient être notre loi, notre vérité, notre juſtice, & répandre l'abondance de ſes dons & de ſes graces ſur tout l'univers. En un mot, il vient renouveller toute la nature, ſanctifier ce qui étoit ſouillé, fortifier ce qui étoit foible, ſauver ce qui étoit perdu, réunir ce qui étoit diviſé. Quelle grandeur ! car il n'y a rien de ſi grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle eſt la grandeur où les Princes & les Souverains, & tout ce qui porte le nom de Grand ſur la terre, doivent aſpirer : ils ne peuvent être grands qu'en ſe rendant utiles aux peuples, & leur portant, comme Jeſus-Chriſt, la liberté, la paix & l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favoriſe les paſſions & la licence : c'eſt un nouveau joug & une ſervitude honteuſe, que ce funeſte libertinage ; & la regle des mœurs eſt le premier principe de la félicité & de l'affermiſſement des Empires. Ce n'eſt pas celle encore, ou qui s'éleve contre l'autorité légitime, ou

qui veut partager avec le Souverain celle qui réſide en lui ſeul ; & ſous prétexte de la modérer, l'anéantir & l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre & dans la ſoumiſſion : pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéiſſance, le Gouvernement n'a plus de regle : chacun veut être à lui-même ſa loi ; la confuſion, les troubles, les diſſenſions, les attentats, l'impunité naiſſent bientôt de l'indépendance ; & les Souverains ne ſauroient rendre leurs Sujets heureux, qu'en les tenant ſoumis à l'autorité, & leur rendant en même temps l'aſſujettiſſement doux & aimable.

La liberté, SIRE, que les Princes doivent à leurs peuples, c'eſt la liberté des loix. Vous êtes le maître de la vie & de la fortune de vos Sujets ; mais vous ne pouvez en diſpoſer que ſelon les loix : vous ne connoiſſez que Dieu ſeul au deſſus de vous, il eſt vrai ; mais les loix doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des eſclaves ; vous commandez à une nation libre & belliqueuſe, auſſi jalouſe de ſa liberté que de ſa fidélité, & dont la ſoumiſſion eſt d'autant plus sûre, qu'elle eſt fondée ſur l'amour qu'elle a pour ſes maîtres. Ses Rois peuvent tout ſur elle, parce que ſa tendreſſe & ſa fidélité ne mettent point de bornes à ſon obéiſſan-

ce; mais il faut que ſes Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, & que plus ſon amour ne connoît point d'autre loi qu'une ſoumiſſion aveugle, plus ſes Rois n'exigent de ſa ſoumiſſion que ce que les loix leur permettent d'en exiger: autrement ils ne ſont plus les peres & les protecteurs de leurs peuples; ils en ſont les ennemis & les oppreſſeurs; ils ne regnent pas ſur leurs ſujets, ils les ſubjuguent.

La puiſſance de votre auguſte Biſaïeul ſur la nation a paſſé celle de tous les Rois vos ancêtres; un regne long & glorieux l'avoit affermie; ſa haute ſageſſe la ſoutenoit, & l'amour de ſes ſujets n'y mettoit preſque plus de bornes: cependant il a ſu plus d'une fois la faire céder aux loix; les prendre pour arbitres entre lui & ſes ſujets, & ſoumettre noblement ſes intérêts à leurs déciſions.

Ce n'eſt donc pas le Souverain, c'eſt la loi, SIRE, qui doit régner ſur les peuples. Vous n'en êtes que le miniſtre & le premier dépoſitaire: c'eſt elle qui doit régler l'uſage de l'autorité; & c'eſt par elle que l'autorité n'eſt plus un joug pour les ſujets, mais une regle qui les conduit, un ſecours qui les protege, une vigilance paternelle, qui ne s'aſſure leur ſoumiſſion que parce qu'elle s'aſſure leur tendreſſe. Les hommes croient être

libres, quand ils ne ſont gouvernés que par les loix: leur ſoumiſſion fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les paſſions, les volontés injuſtes, les deſirs exceſſifs & ambitieux que les Princes mêlent à l'uſage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoibliſſent: ils deviennent moins puiſſants dès qu'ils veulent l'être plus que les loix; ils perdent en croyant gagner: tout ce qui rend l'autorité injuſte & odieuſe, l'énerve & la diminue: la ſource de leur puiſſance eſt dans le cœur de leurs ſujets; & quelque abſolus qu'ils paroiſſent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les ſervent.

J'ai dit encore la paix & l'abondance, qui ſont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler: & voilà les biens que Jeſus-Chriſt vient apporter ſur la terre; il n'eſt grand que parce qu'il eſt le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, SIRE, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'eſt la reconnoiſſance qui les porta autrefois à ſe faire des dieux même de leurs bienfaiteurs: ils adorerent la Terre, qui les nourriſſoit; le Soleil, qui les éclairoit; des Princes bien-

faiſants ; un Jupiter, Roi de Crete ; un Oſiris, Roi d'Egypte; qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets, qui avoient été les peres de leurs peuples, & les avoient rendus heureux pendant leur regne : l'amour & le reſpect qu'inſpire la reconnoiſſance fut ſi vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, ſi nous voulons qu'elle ſoit immortelle, & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents & les titres, qui nous élevent au deſſus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouiſſent ſans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection & de l'eſtime publique. Les louanges que nous donnons aux autres, ſe rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'eſt l'intérêt ou la vanité qui en ſont les ſources ſecretes ; car tous les hommes ſont vains, & n'agiſſent preſque que pour eux, & d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, & qui ſont comme des aveux publics de la ſupériorité qu'on a ſur eux ; mais la reconnoiſſance l'emporte ſur la vanité ; & l'orgueil ſouffre ſans peine que nos bienfaiteurs ſoient en même temps nos ſupérieurs & nos maîtres.

Non, SIRE, un Prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'eſt pas aſſuré d'être grand dans la poſtérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ſes peuples: & ce ſont les peuples qui aſſurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra paſſer pour un grand Conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi: il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets: il aura conquis des Provinces étrangeres; mais aura épuiſé les ſiennes: en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ſes ſujets.

Mais, SIRE, un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets; qui a préféré la paix & la tranquillité qui ſeule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'auroient abouti qu'à flatter ſa vanité: un Prince qui ne s'eſt regardé que comme l'homme de ſes peuples; qui a cru que ſes tréſors les plus précieux étoient les cœurs de ſes ſujets: un Prince qui par la ſageſſe de ſes loix & de ſes exemples a banni les déſordres de ſon Etat, corrigé les abus, conſervé la bienſéance des mœurs publiques, maintenu chacun à ſa place; réprimé le luxe & la licence, toujours plus funeſtes aux Empires que

les guerres & les calamités les plus triſtes; rendu au culte & à la religion de ſes peres l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples; maintenu le ſacré dépôt de la Foi contre toutes les entrepriſes des eſprits indociles & inquiets; qui a regardé ſes ſujets comme ſes enfants, ſon Royaume comme ſa famille, & qui n'a uſé de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée: un Prince de ce caractere ſera toujours grand, parce qu'il l'eſt dans le cœur des peuples. Les peres raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre ſous un ſi bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; & dans chaque famille, ce ſouvenir, conſervé d'âge en âge, deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un ſi bon Roi dans tous les ſiecles.

Non, SIRE, ce ne ſont pas les ſtatues & les inſcriptions, qui immortaliſent les Princes; elles deviennent tôt ou tard le triſte jouet des temps & de la viciſſitude des choſes humaines. En vain Rome & la Grece avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Céſars, & épuiſé toute la ſcience de l'art pour les rendre plus pré-

cieuſes aux ſiecles ſuivants ; de tous ces monuments ſuperbes, à peine un ſeul eſt venu juſqu'à nous. Ce qui n'eſt écrit que ſur le marbre & ſur l'airain, eſt bientôt effacé ; ce qui eſt écrit dans les cœurs, demeure toujours.

II. PARTIE. AUſſi le dernier caractere de la grandeur de Jeſus-Chriſt, c'eſt la durée & la perpétuité de ſon regne : *Et regni ejus non erit finis.* Il étoit hier, il eſt aujourd'hui, & il ſera dans tous les ſiecles : ſes bienfaits perpétueront ſa royauté & ſa puiſſance : les hommes de tous les temps le reconnoîtront, l'adoreront comme leur Chef, leur Libérateur, leur Pontife toujours vivant & qui s'offre toujours pour nous à ſon Pere : il ſera même le Prince de l'éternité ; il régnera ſur tous les Elus dans le ciel ; & l'Egliſe triomphante ne ſera pas moins ſon royaume & ſon héritage, que celle qui combat ſur la terre. C'eſt ici une grandeur de perpétuité & de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous eſt toujours fauſſe. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un faux éclat qui environnoit nos places, mais qui ne ſortoit pas de nous-mêmes : nous étions ſans ceſſe en-

tourés d'admirateurs, & vuides au dedans des qualités qu'on admire: cette gloire étoit le fruit de l'erreur & de l'adulation; & il n'eſt pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle eſt la gloire de la plupart des Princes & des Grands: on honore leurs cendres encore fumantes d'un reſte d'éloges; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funebre; mais tout s'éclipſe & s'évanouit le lendemain: on a honte des louanges qu'on leur a données; c'eſt un langage ſuranné & inſipide qu'on n'oſeroit plus parler; on en voit preſque rougir les monuments publics où elles ſont encore écrites & où elles ne ſemblent ſubſiſter que pour rappeller publiquement un ſouvenir qui les déſavoue. Ainſi les adulations ne ſurvivent jamais à leurs héros; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliſer la gloire des Princes, n'immortaliſent que la baſſeſſe, l'intérêt, & la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains & des Grands, il faut la chercher dans les ſiecles qui ſont venus après eux: plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit, lorſqu'elle a pris ſa ſource dans l'amour des peuples. On diſpute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants

Prédéceſſeurs, les éloges magnifiques que ſon ſiecle lui donna à l'envi; & malgré la gloire de Marignan, on doute ſi la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont occupé votre Trône: & avec moins de ces talents brillants qui ſont les Héros, & plus de ces vertus pacifiques qui ſont les bons Rois, ſon Prédéceſſeur ſera toujours grand dans nos Hiſtoires, parce qu'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le pere. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur regne, s'ils ne ſont répétés ſous les regnes ſuivants: c'eſt-là que la poſtérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puiſſance & à leur rang, ou leur conſerve un rang qu'ils dûrent à leur vertu bien plus qu'à leur puiſſance. Il faut, SIRE, que la vie d'un grand Roi puiſſe être propoſée comme une regle à ſes ſucceſſeurs, & que ſon regne devienne le modele de tous les regnes à venir: c'eſt par-là qu'il ſera, ſi je l'oſe dire, éternel, comme le regne de Jeſus-Chriſt: *Et regni ejus non erit finis.*

Le regne de David fut toujours le modele des bons Rois de Juda, & ſa durée égala celle du Trône de Jéruſalem. Ce ne furent pas ſes victoires toutes ſeules, qui le rendirent le modele des Rois ſes

ſucceſſeurs : Saül en avoit remporté comme lui ſur les Philiſtins & ſur les Amalécites. Ce fut ſa piété envers Dieu ; ſon amour pour ſon peuple ; ſon zele pour la loi & pour la Religion de ſes peres ; ſa ſoumiſſion à Dieu dans les diſgraces ; ſa modération dans la victoire & dans la proſpérité ; ſon reſpect pour les Prophetes, qui venoient de la part de Dieu l'avertir de ſes devoirs, & lui ouvrir les yeux ſur ſes foibleſſes ; les larmes publiques de pénitence & de piété dont il baigna ſon Trône, pour expier le ſcandale de ſa chûte ; les richeſſes immenſes qu'il amaſſa pour élever un Temple au Dieu de ſes peres ; ſa confiance dans le grand Prêtre & dans les Miniſtres du culte ſaint ; le ſoin qu'il prit d'inſpirer à ſon fils Salomon les maximes de la vertu & de la ſageſſe ; & enfin le bon ordre & la juſtice des Loix qu'il établit dans tout Iſraël.

Voilà, SIRE, la grandeur que Votre Majeſté doit ſe propoſer. Régnez de maniere que votre regne puiſſe être éternel ; que non ſeulement il vous aſſure la royauté immortelle des Enfants de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui ſuivront, on vous propoſe aux Princes, vos ſucceſſeurs, comme le modele des bons Rois.

Ce ne ſera pas ſeulement en rempor-

tant des victoires, que vous deviendrez un grand Roi: ce ſera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zele pour la Religion de vos Peres, votre attention à rendre vos ſujets heureux, qui feront de votre regne le plus bel endroit de nos Hiſtoires, & le modele de tous les regnes à venir.

Aimez vos peuples, SIRE, & que ces mêmes paroles ſi ſouvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs miſeres, compatiſſant à leurs beſoins, & vous ſerez un grand Roi; & la durée de votre regne égalera celle de la Monarchie. Dieu vous a établi ſur une nation qui aime ſes Princes, & qui, par cela ſeul, mérite d'en être aimée. Dans un Royaume où les peuples naiſſent, pour ainſi dire, bons ſujets, il faut que les Souverains naiſſent de bons maîtres. Vous voyez déja tous les cœurs voler après vous. SIRE, l'amour ne peut ſe payer que par l'amour: & vous ne ſeriez pas digne de la tendreſſe de vos ſujets, ſi vous leur refuſiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les Rois: leur grandeur eſt toute dans l'amour de leurs peuples: ce ſont eux qui perpétuent de ſiecle en ſiecle la mémoire des bons Princes. Et quelle gloire en

effet pour un Roi, de régner encore après ſa mort ſur les cœurs de ſes ſujets ! d'être ſûr que dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu ſous ſon regne, ou ſe féliciteront d'avoir un Roi qui lui reſſemble ! Quelle gloire, SIRE, de faire dire de ſoi dans toute la ſuite des ſiecles, comme la Reine de Saba le diſoit de Salomon : Heureux ceux qui le virent & qui vécurent ſous la douceur de ſes loix & de ſon empire! heureux l'âge qui montra à la terre un ſi bon maître ! heureuſes les villes & les campagnes qui virent revivre ſous ſon regne, l'abondance, la paix, la joie, la juſtice, l'innocence des âges les plus fortunés ! heureuſe la nation que le Ciel favoriſera un jour d'un Prince qui lui ſoit ſemblable !

Grand Dieu ! c'eſt vous ſeul qui donnez les bons Rois aux peuples ; & c'eſt le plus grand don que vous puiſſiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'Enfant auguſte que vous deſtinez à la Monarchie : ſon âge, ſon innocence le laiſſent encore l'ouvrage commencé de vos miſéricordes : il n'eſt pas encore ſorti de deſſous la main qui le forme & qui l'acheve. Grand Dieu ! il eſt encore temps ; formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réſervé ; & que cette priere ſi ſouvent ici

renouvellée, ne laſſe pas votre bonté, puiſqu'elle intéreſſe ſi fort le ſalut & la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée.

C'eſt ſous les bons Rois que votre culte s'affermit ; que la Foi triomphe des erreurs ; que l'affreuſe incrédulité eſt bannie ou obligée de ſe cacher ; que les nouvelles doctrines ſont proſcrites ; que les eſprits rebelles ne trouvent de protection & de ſûreté que dans l'obéiſſance & dans l'unité ; que vos Miniſtres, paiſibles dans l'exercice de leur fonction, & veillant ſans ceſſe à la conſervation du dépôt, voient l'autorité de l'Empire donner les mains à celle du Sacerdoce ; & que tous les cœurs, déja réunis aux pieds du Trône, portent la même union & la même concorde aux pieds des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, mon Dieu ! de ces traits heureux qui promettent de bons Rois à leurs peuples ; que l'ouvrage de vos miſéricordes croiſſe & ſe développe tous les jours en lui avec ſes années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe ; nous vous demandons qu'il ſoit le pere de ſon peuple. C'eſt la puiſſance de votre bras qui nous l'a conſervé, en frappant autour de ſon berceau tout le reſte de ſa Famille royale ; que ce ſoit elle qui nous le forme,

& qui nous le prépare : il eſt, comme Moïſe, l'enfant ſauvé des funérailles de toute ſa race; qu'il ſoit comme lui, le ſauveur & le libérateur de ſon peuple ; que ce premier prodige, qui l'a retiré du ſein de la mort, ſoit pour nous le préſage aſſuré de ceux que vous nous faites eſpérer ſous ſon empire.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA PASSION.

Sur la fauſſeté de la gloire humaine.

Si ego glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'eſt rien. Joan. 8. 54.

SIRE,

SI la gloire du monde, ſans la crainte de Dieu, étoit quelque choſe de réel, quel homme juſques-là avoit paru ſur la terre qui eût plus de lieu de ſe glorifier lui-même que Jeſus Chriſt ?

Outre la gloire de deſcendre d'une race royale, & de compter les David

& les Salomon parmi ſes ancêtres, avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans le monde.

Suivez-le dans tout le cours de ſa vie : toute la nature lui obéit : les eaux s'affermiſſent ſous ſes pieds, les morts entendent ſa voix, les démons, frappés de ſa puiſſance, vont ſe cacher loin de lui ; les cieux s'ouvrent ſur ſa tête, & annoncent eux-mêmes aux hommes ſa gloire & ſa magnificence ; la boue entre ſes mains rend la lumiere aux aveugles ; tous les lieux par où il paſſe, ne ſont marqués que par ſes prodiges : il lit dans les cœurs ; il voit l'avenir comme le préſent ; il entraîne après lui les villes & les peuples ; perſonne avant lui n'avoit parlé comme il parle ; & charmées de ſon éloquence céleſte, les femmes de Juda appellent heureuſes les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré ſur la terre environné de tant de gloire ? Et cependant il nous apprend que s'il ſe l'attribue à lui-même, & que ſa gloire ne ſoit qu'une gloire humaine, ſa gloire n'eſt plus rien : *Si ego glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt.*

La probité mondaine, les grands talents, les ſuccès éclatants ne ſont donc plus rien, dès qu'ils ne ſont que les vertus de l'homme ; & il n'y a point de

de gloire véritable ſans la crainte de Dieu : c'eſt ce qui va faire le ſujet de ce diſcours.

SIRE,

III. PARTIE. IL y a long-temps que les hommes, toujours vains, ſont leur idole de la gloire. Ils la perdent la plupart en la cherchant ; & croient l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité les louanges qui ne ſont dûes qu'à la vertu.

Il n'eſt point de Prince ni de Grand, malgré la baſſeſſe & le déréglement de ſes mœurs & de ſes penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité, & qui ne compte ſur les ſuffrages de la poſtérité, où ſon nom même ne paſſera peut-être pas, & où du moins il ne ſera connu que par ſes vices. Il eſt vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverſe lui-même le lendemain ; & qu'il ſe venge à loiſir dans les âges ſuivants par la liberté de ſes cenſures, de la contrainte & de l'injuſtice de ſes éloges.

Il n'attend pas même ſi tard : les applaudiſſements publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur vie, ſont preſque toujours à l'inſtant démentis par les jugements & les diſcours ſe-

crets: leurs louanges ne ſont que réveiller l'idée de leurs défauts; & à peine ſorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'eſt permis de parler ainſi, expirer dans ſon cœur qui les déſavoue.

Mais ſi la gloire humaine eſt preſque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, auroit-elle quelque choſe de plus réel aux yeux de Dieu devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* (*Judith* 16. 19.)

Et pour remettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre toute entiere, remarquez, je vous prie, mes Freres, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur & la probité, dans l'éminence & la diſtinction des talents, & enfin dans les ſuccès éclatants.

Or ſans la crainte de Dieu toute probité humaine eſt ou fauſſe, ou du moins elle n'eſt pas ſûre; les plus grands talents deviennent dangereux ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès deſquels il en fait uſage; & enfin, les ſuccès les plus éclatants, ou prennent leur ſource dans le crime, ou ne ſont ſouvent que des crimes éclatants eux-mêmes: *Si ego glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt.*

Je dis premiérement, que la probité humaine ſans la crainte de Dieu, eſt preſque toujours fauſſe, ou du moins qu'elle n'eſt jamais ſûre.

Je ſais que le monde ſe vante d'un fantôme d'honneur & de probité indépendant de la Religion. Il croit qu'on peut être fidele aux hommes, ſans être fidele à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la ſociété, ſans avoir celles qu'exige l'Évangile ; & en un mot, être honnête homme, ſans être Chrétien.

On pourroit laiſſer au monde cette foible conſolation, ne pas lui diſputer une gloire auſſi vaine & auſſi frivole que lui-même : & puiſqu'il renonce aux vertus des Saints, lui paſſer du moins celles des hommes. C'eſt l'attaquer par ſon endroit ſenſible & dans ſon dernier retranchement, de vouloir lui ôter le ſeul nom de bien qui lui reſte, & qui le conſole de la perte de tous les autres ; & de le dépoſſéder d'un honneur & d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui ſeul & qu'il diſpute même ſouvent aux Juſtes.

Ne le troublons donc pas dans une poſſeſſion ſi paiſible & en même temps ſi juſte. Convenons qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore

ſauvé du débris des reſtes d'honneur & de droiture ; que malgré les vices & les paſſions qui les dominent, paroiſſent encore ſous ſes étendards des hommes fideles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, eſclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injuſtice, protecteurs de la foibleſſe ; en un mot, partiſans du plaiſir, & néanmoins ſectateurs de la vertu.

Voilà les Juſtes du monde, ces héros d'honneur & de probité qu'il fait tant valoir; qu'il oppoſe même tous les jours avec une eſpece d'inſulte & d'oſtentation aux véritables Juſtes de l'Evangile. Il les dégrade pour élever ſon idole ; il ſe vante que l'honneur & la véritable probité ne réſident que chez lui ; il nous laiſſe l'obſcurité, les petiteſſes, les travers & tout le faux de la vertu ; & s'en arroge à lui-même l'héroïſme & la gloire. Mais qu'il ſeroit aiſé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain & pompeux que le monde rend à ſon idole ! il n'y auroit qu'à ſouffler ſur cet édifice d'orgueil & de vanité, à peine en trouveriez-vous les foibles veſtiges.

Ces hommes vertueux dont le monde ſe fait tant d'honneur, n'ont au fond ſouvent pour eux que l'erreur publique. Amis fideles, je le veux ; mais c'eſt le goût, la vanité ou l'intérêt, qui les lie ;

& dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes : bons citoyens, il eſt vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en ſervant la Patrie, ſont l'unique lien & le ſeul devoir qui les attache : amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'eſt pas elle qu'ils cherchent ; c'eſt le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes : obſervateurs de leur parole ; mais c'eſt un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconſtance à ſe dédire ; ce n'eſt pas une vertu qui ſe fait une religion de ſes promeſſes : vengeurs de l'injuſtice ; mais en la puniſſant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en ſont pas capables eux-mêmes : protecteurs de la foibleſſe ; mais ils veulent avoir des panégyriſtes de leur généroſité ; & les éloges des opprimés ſont ce que leur offre de plus touchant leur oppreſſion & leur miſere. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miſéricordieux, ils ont toutes les vertus pour le public ; mais n'étant pas fideles à Dieu, ils n'en ont pas une ſeule pour eux-mêmes : *Multi homines miſericordes vocantur ; virum autem fidelem quis inveniet ?* (*Prov.* 40. 6.)

Mais quand la probité du monde ne ſeroit pas preſque toujours fauſſe, il faudroit convenir du moins qu'elle n'eſt jamais sûre. La Religion toute ſeule aſ-

ſure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit ſont par-tout les mêmes. La honte & l'opprobre en ſeroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuſe à l'homme de bien : ſa vie même ſeroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de ſa vertu : le ſecret & l'impunité ne ſont pas pour lui des attraits pour le vice, puiſque Dieu eſt le ſeul témoin qu'il craint, & le reproche de ſa conſcience la ſeule peine qui l'afflige : la gloire même & les acclamations publiques le ſolliciteroient à une entrepriſe ambitieuſe & injuſte, qu'il préféreroit le devoir & la regle qui le condamnent, aux applaudiſſements de l'univers qui l'approuve. Enfin changez tant qu'il vous plaira les ſituations d'un véritable Juſte : le monde peut varier à ſon égard ; les ſuffrages publics qui l'élevent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader & l'abattre ; ſa fortune peut changer, mais ſa vertu ne changera point avec ſa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus eſtimée s'eſt démentie plus d'une fois : outre que le monde eſt plein de faux juſtes, & que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes, n'en ont pas le mérite devant Dieu ; ç'a été de tout

temps l'injuſtice du monde, d'attribuer à la vertu les foibleſſes de l'homme. Le Juſte peut tomber ; mais la vertu ſeule peut le défendre, ou le relever de ſes chûtes ; elle ſeule marche sûrement, parce que les principes ſur leſquels elle s'appuye, ſont toujours les mêmes : les occaſions ne l'autoriſent pas contre le devoir, parce que les occaſions ne changent jamais rien aux regles : la lumiere & les regards publics ſont pour elle comme la ſolitude & les ténebres ; en un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parce que Dieu ſeul qui la voit, doit être ſon Juge.

Trouvez, ſi vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus ſouvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux paſſagers, dans le ſecret & dans les ténebres ; appuyées ſur les circonſtances, ſur les occaſions, ſur les jugements des hommes, elles tombent ſans ceſſe avec ces appuis fragiles : les triſtes fruits de l'amour propre, elles ſont toujours ſous l'inconſtance de ſon empire : enfin, le foible ouvrage de l'homme, elles ne ſont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du ſiecle

une occaſion sûre de décréditer un ennemi, ou de ſupplanter un concurrent ; pourvu qu'il conſerve la réputation & la gloire de la modération, il ſera peu touché d'en avoir le mérite ; que ſa vengeance n'intéreſſe point ſon honneur, elle ne ſera plus indigne de ſa vertu : placez-le dans une ſituation où il puiſſe accorder ſa paſſion avec l'eſtime publique, il ne s'embarraſſera pas de l'accorder avec ſon devoir : en un mot, qu'il paſſe toujours pour homme de bien, c'eſt la même choſe pour lui que de l'être.

Tout Iſraël paroît applaudir d'abord à la révolte d'Abſalon : Achitophel, cet homme ſi ſage & ſi vertueux dans l'eſtime publique, & dont les conſeils étoient regardés comme les conſeils de Dieu, préfere pourtant le parti du crime où il trouve les ſuffrages publics & l'eſpérance de ſon élévation, à celui de la juſtice qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes Freres, rien n'eſt sûr dans les vertus humaines, ſi la vertu de Dieu ne les ſoutient & ne les fixe. Soyez bienfaiſant, juſte, généreux, ſincere, vous pouvez être utile au public, mais vous devenez inutile à vous-même ; vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes ; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu ? Tout eſt faux & vuide dans un cœur que Dieu ne remplit point

c'eſt un Roi lui-même qui parle ; & connoître votre juſtice & votre vertu, ô mon Dieu ! c'eſt la ſeule racine qui porte des fruits d'immortalité, & la ſource de la véritable gloire : *Vani autem ſunt omnes homines in quibus non ſubeſt ſcientia Dei.* (*Sap.* 13. 1.)

C'eſt donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur & la probité mondaine : on n'eſt grand que par le cœur ; & le cœur vuide de Dieu n'a plus que le faux & les baſſeſſes de l'homme.

II. PARTIE. MAis peut-être que les vertus civiles toutes ſeules ſont trop obſcures, & que la diſtinction & la ſupériorité des grands talents nous donnera plus de droits à la gloire.

Hélas ! SIRE, que ſont les grands talents, que de grands vices, ſi, les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? ſouvent l'inſtrument des malheurs publics, toujours la ſource de notre condamnation & de notre perte.

Qu'eſt-ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès ſes plus jeunes ans, ſi la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modere ? un aſtre nou-

veau & malfaiſant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette ſcience funeſte, plus les miſeres publiques croîtront avec lui: ſes entrepriſes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuoſité de ſa courſe: il croira effacer par l'éclat de ſes victoires leur témérité ou leur injuſtice: l'eſpérance du ſuccès ſera le ſeul titre qui juſtifiera l'équité de ſes armes: tout ce qui lui paroîtra glorieux, deviendra légitime; il regardera les moments d'un repos ſage & majeſtueux, comme une oiſiveté honteuſe & des moments qu'on dérobe à ſa gloire: ſes voiſins deviendront ſes ennemis, dès qu'ils pourront devenir ſa conquête; ſes peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur ſang la triſte matiere de ſes triomphes: il épuiſera & renverſera ſes propres Etats pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples & les nations; il troublera la paix de l'univers; il ſe rendra célebre en faiſant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! & s'il y a un peuple ſur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui ſouhaiter un tel maître.

Repaſſez ſur tous les grands talents qui rendent les hommes illuſtres; s'ils ſont donnés aux impies, c'eſt toujours

pour le malheur de leur nation & de leur ſiecle. Les vaſtes connoiſſances empoiſonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célebres de menſonges, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du ſchiſme & de l'erreur, & formé dans le ſein même du Chriſtianiſme les ſectes qui le déchirent.

Ces beaux eſprits ſi vantés, & qui par des talents heureux ont rapproché leur ſiecle du goût & de la politeſſe des anciens; dès que leur cœur s'eſt corrompu, ils n'ont laiſſé au monde que des ouvrages laſcifs & pernicieux, où le poiſon préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, & où les ſiecles qui nous ſuivront viendront encore puiſer la licence & la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté: comment ont paru ſur la terre ces génies ſupérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les reſſorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier? Les peuples & les Rois ſont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues: les diſſenſions civiles & les malheurs domeſtiques ont été les théatres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un ſeul homme obſcur avec ces avantages éminents de la nature, mais ſans

conſcience & ſans probité, a pu s'élever les ſiecles paſſés ſur les débris de ſa patrie; changer la face entiere d'une nation voiſine & belliqueuſe, ſi jalouſe de ſes loix & de ſa liberté; ſe faire rendre des hommages que ſes citoyens diſputent même à leurs Rois; renverſer le trône, & donner à l'univers le ſpectacle d'un Souverain, dont la couronne ne put mettre la tête ſacrée à couvert de l'Arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Eſprits vaſtes, mais inquiets & turbulents, capables de tout ſoutenir hors le repos; qui tournent ſans ceſſe autour du pivot même qui les fixe & qui les attache; & qui, ſemblables à Samſon, ſans être animés de ſon eſprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écraſés ſous ſes ruines, que de ne pas s'agiter & faire uſage de leurs talents & de leur force. Malheur au ſiecle qui produit de ces hommes rares & merveilleux! chaque nation a eu là-deſſus ſes leçons & ſes exemples domeſtiques.

Mais enfin, ſi ce n'eſt pas un malheur pour leur ſiecle, c'eſt du moins un malheur pour eux-mêmes: ſemblables à un navire ſans gouvernail, que des vents favorables pouſſent à pleines voiles: plus notre courſe eſt rapide, plus le naufrage eſt inévitable. Rien n'eſt ſi dangereux pour ſoi, que les grands ta-

lents, dont la Foi ne regle pas l'uſage. Les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes, corrompent le cœur; & plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption eſt profonde & déſeſpérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même: ces hommes ſi vantés expient ſouvent dans la honte d'une chûte éclatante l'injuſtice des applaudiſſements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vaſtes génies, nés pour ſoutenir l'Etat, ne ſont plus, dit Job, que de foibles roſeaux, qui ne peuvent ſe ſoutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres même les plus brillantes du ſanctuaire s'avilir, & ſe traîner indignement dans la boue; & les plus grands talents ſont ſouvent livrés aux plus grandes foibleſſes: *Qui ducit ſacerdotes inglorios, & optimates ſupplantat.* (*Job.* 12. 19.)

III. Partie. Les ſuccès éclatants, & les grands événements qui les ſuivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, & ne leur donnent pas plus de droit à la gloire, que leurs talents.

Je ſais que le monde y attache de la gloire; & que d'ordinaire chez lui, ce ne ſont pas les vertus, mais les ſuccès, qui font les grands hommes. Les Pro-

vinces conquiſes, les batailles gagnées; les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inſcriptions, & à quoi le monde conſacre des éloges & des monuments publics, pour en immortaliſer la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoiſſance publique: tout ce qui eſt utile aux hommes, eſt digne, en un ſens, de la reconnoiſſance des hommes. Comme l'émulation donne les ſujets illuſtres aux Empires, il faut que les récompenſes excitent l'émulation, & que les ſuccès voient toujours marcher après eux les récompenſes.

Le gouvernement politique ne ſonde pas les cœurs; il ne peſe que les actions. Il eſt même en ce genre des erreurs néceſſaires à l'ordre public: tout ce qui l'embellit, doit être glorieux: & les mœurs ou les motifs qui ne déshonorent que la perſonne, ne doivent pas ternir des ſuccès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il eſt permis au monde d'exalter la gloire de ſes héros, il n'eſt pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde: hélas! il en eſt ſi peu qu'il ne dégrade lui-même. Ceux que la diſtance des temps & des lieux éloigne de ſes regards, ſont les ſeuls à couvert de ſes traits; ceux qui vivent ſous

ſes yeux, n'échappent guere à ſa cenſure; & il ceſſe de les admirer, dès qu'il a le loiſir de les connoître. Et en cela ne l'accuſons point de malignité & d'injuſtice; il faut l'en croire, puiſqu'il parle contre lui-même.

Et en effet, percez juſques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événements: tout en eſt brillant au dehors, vous voyez le héros: entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même: c'eſt-là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre & de la boue: *Cinis eſt enim cor ejus; & terra ſupervacua, ſpes illius.* (*Sap. 15. 10.*)

L'ambition, la jalouſie, la témérité, le hazard, la crainte ſouvent & le déſeſpoir ont donné les plus grands ſpectacles & les événements les plus brillants à la terre. David ne devoit peut-être les victoires & la fidélité de Joab, qu'à ſa jalouſie contre Abner. Ce ſont ſouvent les plus vils reſſorts qui nous font marcher vers la gloire; & preſque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Auſſi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des ſuccès avoit rendus célebres: ſouvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom: l'homme déſavouoit le héros: leur réputation rougiſſoit de la baſ-

ſeſſe de leurs mœurs & de leur penchant: la familiarité trahiſſoit la gloire de leurs ſuccès : il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions pour ſe perſuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainſi ces décorations ſi magnifiques, qui nous éblouiſſent & qui embelliſſent nos hiſtoires, cachent ſouvent les perſonnages les plus vils & les plus vulgaires.

Non, SIRE, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence & la regle des mœurs, l'empire ſur les paſſions ; voilà la véritable grandeur, & la ſeule gloire réelle que perſonne ne peut nous diſputer : tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, eſt ſali, pour ainſi dire, par la même boue dont ils ſont formés. Le ſage tout ſeul, dit un grand Roi, eſt en poſſeſſion de la véritable gloire ; celle du pécheur n'eſt qu'un opprobre & une ignominie : *Gloriam ſapientes poſſidebunt ; ſtultorum exaltatio ignominia.* (*Prov.* 3. 55.)

La Religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impoſe à l'égard des autres & de nous-mêmes ; une conſcience pure & à l'épreuve de tout ; un cœur qui marche droit dans la juſtice & dans la vérité, ſupérieur à tous les obſtacles qui pourroient l'arrêter, inſenſible à tous les attraits raſſem-

blés autour de lui pour le corrompre, élevé au deſſus de tout ce qui ſe paſſe, & ſoumis à Dieu ſeul; voilà la véritable gloire, & la baſe de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent, & il ne reſte plus rien, parce qu'il ne reſte que nous-mêmes.

SIRE, votre regne ſeroit plein de merveilles; vous porteriez la gloire de votre nom juſqu'aux extrêmités de la terre; vos jours ne ſeroient marqués que par vos triomphes; vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des Rois vos ancêtres; l'univers entier retentiroit de vos louanges, ſi Dieu n'étoit point avec vous; ſi l'orgueil plutôt que la juſtice & la piété étoit l'ame de vos entrepriſes, vous ne ſeriez point un grand Roi; vos proſpérités ſeroient des crimes; vos triomphes, des malheurs publics; vous ſeriez l'effroi & la terreur de vos voiſins; mais vous ne ſeriez pas le pere de votre peuple; vos paſſions ſeroient vos ſeules vertus: & malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des Rois, vous auroit donnés aux yeux de Dieu, & peut-être même de la poſtérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

Ce n'eſt donc pas cette gloire hu-

maine, grand Dieu ! que nous vous demandons pour cet Enfant auguſte : elle paroît déja peinte ſur la majeſté de ſon front ; elle coule même dans ſes veines avec le ſang des Rois ſes ancêtres ; & vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du ſang des Héros : c'eſt la gloire qui vient de vous. Rehauſſez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété. Ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déja les délices de ſon peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux. Laiſſez à ſa naiſſance & à la valeur de la nation le ſoin de cette gloire qui vient du monde ; nous ne vous demandons, grand Dieu ! que de veiller au ſoin de ſa conſervation & de ſon ſalut. L'hiſtoire de ſes ancêtres eſt un titre qui nous répond de l'éclat & des proſpérités de ſon regne ; mais vous ſeul pouvez répondre de l'innocence & de la ſainteté de ſa vie. La gloire du monde eſt comme l'héritage qu'il a reçu de ſes peres ſelon la chair : mais vous, grand Dieu ! qui êtes ſon pere ſelon la foi, donnez-lui la ſageſſe, qui eſt la gloire & l'héritage de vos enfants.

Que ſon cœur ſoit toujours entre vos mains, & ſon cœur ſera encore plus grand que ſes ſuccès & ſes triomphes ;

qu'il vous craigne, grand Dieu ! ſes ennemis le craindront, ſes peuples l'aimeront ; il deviendra à l'univers un ſpectacle digne de l'admiration de tous les ſiecles ; & comme nous n'aurons plus rien à craindre pour ſa gloire, nous n'aurons plus rien auſſi à ſouhaiter pour notre bonheur.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DES RAMEAUX.

Sur les écueils de la piété des Grands.

Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur. Matth. 21. 5.

SIRE,

PAR-TOUT ailleurs Jeſus-Chriſt ſemble n'exercer qu'avec une ſorte de ménagement les fonctions éclatantes de ſon miniſtere. Il ſe dérobe aux empreſſements d'un peuple qui veut l'élever ſur le Trône ; il choiſit le ſommet ſolitaire d'une montagne écartée, pour mani-

feſter ſa gloire à trois Diſciples ; les démons eux-mêmes qui veulent la publier, ſont forcés par ſes ordres de la cacher & de la taire.

Aujourd'hui il paroît en Roi, & comme un Roi qui vient prendre poſſeſſion de ſon empire : il ſouffre des hommages publics ; il diſpoſe en maître de l'appareil innocent de ſon triomphe : *Dicite, quia Dominus his opus habet.* (*Matth.* 21. 4.) Il entre dans le Temple ; & par des châtiments éclatants il rend à ce lieu ſacré la majeſté que l'indécence d'un trafic honteux lui avoit ôtée. Ce n'eſt plus cet homme qui ſe dérobe aux regards publics ; c'eſt le fils de David qui donne des loix, qui exerce une autorité ſuprême, & qui veut avoir tout Jéruſalem pour témoin de ſon zele & de ſa puiſſance.

Il eſt donc ici le modele de la piété des Grands. Les vertus privées ne leur ſuffiſent pas ; il leur faut encore les vertus publiques : ce ſeroit peu de les avoir juſques ici exhortés à la piété ; l'eſſentiel eſt de leur montrer quelle eſt la piété de leur état. Quoique l'Evangile propoſe à tous la même doctrine, il ne propoſe pas à tous les mêmes regles ; les devoirs changent avec l'état ; plus il eſt élevé, plus ils ſe multiplient ; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques ; &

nous devenons mauvais, ſi nous ne ſommes bons que pour nous-mêmes.

Or la piété des Grands a troïs écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premiérement, une piété oiſive & renfermée en elle-même, qui les éloigne des ſoins & des devoirs publics.

Secondement, une piété foible, timide, ſcrupuleuſe, qui jette l'indéciſion dans leurs entrepriſes & dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule & bornée, facile à recevoir l'impreſſion du préjugé, & incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'eſt-à-dire, qu'il faut à la piété des Grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage & l'élévation, qui font décider & entreprendre; enfin, ou les lumieres qui empêchent d'être ſurpris, ou une noble docilité qui ſe fait une gloire de revenir, dès qu'elle a ſenti qu'on l'a ſurpriſe.

SIRE,

I. PARTIE. LA piété véritable eſt l'ordre de la ſociété. Elle laiſſe chacun à ſa place; fait de l'état où Dieu nous a placés, l'unique voie de notre ſalut; ne met pas une perfection chimérique dans des œu-

vres que Dieu ne demande pas de nous; ne ſort pas de l'ordre de ſes devoirs pour s'en faire d'étrangers; & regarde comme des vices, les vertus qui ne ſont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique, eſt un excès de l'homme, & non un zele & une perfection de la vertu : la Religion déſavoue les œuvres les plus ſaintes qu'on ſubſtitue aux devoirs; & l'on n'eſt rien devant Dieu, quand on n'eſt pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainſi dire, propre à chaque état. L'homme public n'eſt point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le Prince s'égare & ſe perd par la même voie qui auroit ſauvé le ſujet; & le Souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme eſt irréprochable.

Auſſi le premier écueil de la piété des Grands eſt de les retirer des ſoins publics & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos eſt le vice ordinaire des Grands, il devient encore plus dangereux & plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'aſſoupiſſement de la pareſſe; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue, eſt en garde contre la gloire même, & ne laiſſe

plus de reſſources. Un reſte d'honneur & de reſpect pour le public & pour la place qu'on occupe, rompt ſouvent les charmes d'une oiſiveté honteuſe, & rend aux peuples le Souverain qui ſe doit à eux; mais quand ce repos indigne eſt occupé par des exercices pieux, il devient à ſes yeux honorable: on peut rougir d'un vice; mais on ſe fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, SIRE, un Grand, un Prince n'eſt pas né pour lui ſeul; il ſe doit à ſes Sujets: les peuples en l'élevant, lui ont confié la puiſſance & l'autorité, & ſe ſont réſervés en échange ſes ſoins, ſon temps, ſa vigilance. Ce n'eſt pas une idole qu'ils ont voulu ſe faire pour l'adorer; c'eſt un ſurveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre; ce n'eſt pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux & ne voient point, une langue & ne parlent point, des mains & n'agiſſent point; ce ſont de ces dieux qui les précedent, comme parle l'Ecriture, pour les conduire & les défendre: ce ſont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils ſont; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont que pour les peuples. Oui, SIRE, c'eſt le choix de la nation qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de vos ancêtres: c'eſt elle

elle qui les éleva ſur le bouclier militaire & les proclama Souverains. Le Royaume devint enſuite l'héritage de leurs ſucceſſeurs ; mais ils le dûrent originairement au conſentement libre des ſujets ; leur naiſſance ſeule les mit enſuite en poſſeſſion du Trône ; mais ce furent les ſuffrages publics qui attacherent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naiſſance : en un mot, comme la premiere ſource de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire uſage que pour nous. Les flatteurs, SIRE, vous rediront ſans ceſſe, que vous êtes le maître, & que vous n'êtes comptable à perſonne de vos actions : il eſt vrai que perſonne n'eſt en droit de vous en demander compte ; mais vous vous le devez à vous-même, &, ſi je l'oſe dire, vous le devez à la France qui vous attend, & à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le Maître de vos ſujets ; mais vous n'en aurez que le titre, ſi vous n'en avez pas les vertus : tout vous eſt permis ; mais cette licence eſt l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilege : vous pouvez négliger les ſoins de la Royauté ; mais comme ces Rois fainéants, ſi déshonorés dans nos hiſtoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de Roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions auguſtes.

Quel ſeroit donc ce fantôme de piété qui feroit une vertu aux Grands & au Souverain de craindre & d'éviter la diſſipation des ſoins publics ; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuſes, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de ſe renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuſes illuſions, & de fuir preſque la vue du reſte de la terre ? SIRE, un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes : le choix des ſujets eſt la premiere ſource du bonheur public ; & pour les choiſir, il faut les connoître. Nul n'eſt à ſa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même : le mérite eſt négligé, parce qu'il eſt, ou trop modeſte pour s'empreſſer, ou trop noble pour devoir ſon élévation à des ſollicitations & à des baſſeſſes : l'intrigue ſupplante les plus grands talents ; des hommes ſouples & bornés s'élevent aux premieres places, & les meilleurs ſujets demeurent inutiles. Souvent un David, ſeul capable de ſauver l'Etat, n'emploie ſa valeur dans l'oiſiveté des champs, que contre des animaux ſauvages ; tandis que des chefs timides, effrayés de la ſeule préſence de Goliath, ſont à la tête des armées du Seigneur. Souvent

un Mardochée, dont la fidélité eſt même écrite dans les monuments publics, qui, par ſa vigilance, a découvert autrefois des complots funeſtes au Souverain & à l'Empire, ſeul en état par ſa probité & par ſon expérience de donner de bons conſeils & d'être appellé aux premieres places, rampe à la porte du Palais; tandis qu'un orgueilleux Aman eſt à la tête de tout, & abuſe de ſon autorité & de la confiance du Maître.

Ainſi les fonctions eſſentielles aux Grands ne ſont pas la priere & la retraite. Elles doivent les préparer aux ſoins publics, & non les en détourner; ils doivent ſe ſanctifier en contribuant au ſalut & à la félicité de leurs peuples : les graces de leur état ſont des graces de travail, de ſoins, de vigilance : quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront J. C. dans le déſert, ou dans le ſecret de leur Palais, eſt un faux Prophete : *Ecce in deſerto, ecce in penetralibus, nolite credere.* (*Matth.* 24. 26.) Ils y ſeront ſeuls & livrés à eux-mêmes. Dieu n'eſt point avec nous dans les ſituations qu'il ne demande pas de nous; & le calme où nous nous croyons le plus en ſûreté, ſi la main du Seigneur ne nous y conduit & ne nous y ſoutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr ſans reſſource. Une piété oiſive & retirée ne

ſanctifie pas le Souverain, elle l'avilit & le dégrade.

Et quoi! SIRE: tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets; les ſoins publics ſeroient abandonnés, les affaires demeureroient, les ſubalternes abuſeroient de leur autorité, les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence, les peuples ſeroient comme des brebis ſans paſteur, tout l'Etat dans la confuſion & dans le déſordre? Et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderoit avec des yeux de complaiſance une piété oiſive qui le renverſe? Et les peuples, expoſés à la merci des flots, n'auroient pas droit de dire à ce pilote endormi & infidele, avec plus de raiſon que les diſciples ſur la mer ne le diſoient à Jeſus-Chriſt: Seigneur, il vous eſt donc indifférent que nous périſſions, & notre perte ou notre ſalut, n'eſt plus une affaire qui vous intéreſſe? *Magiſter, non ad te pertinet, quia perimus?* (*Marc. 4. 38.*) La Religion autoriſeroit donc des abus que la raiſon elle-même condamne.

Mais la Religion elle-même n'eſt-elle pas néceſſairement liée à l'ordre public? Elle tombe ou s'affoiblit avec lui. Les mœurs ſouffrent toujours de

la foibleſſe des loix ; la confuſion du gouvernement eſt auſſi funeſte à la piété des peuples qu'au bonheur des Empires : le bon ordre de la ſociété eſt la premiere baſe des vertus chrétiennes ; l'obſervance des loix de l'Etat doit préparer les voies à celle de l'Evangile. L'Egliſe ne doit compter ſur rien dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Auſſi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puiſſance avec le Souverain, ſans ceſſe expoſés à des révolutions, ſe départent auſſi facilement des loix que du culte de leurs peres : les ſoulévements y ſont auſſi impunis que les erreurs ; & c'eſt là où l'héréſie a toujours trouvé ſon premier aſyle : elle ſe fortifie au milieu de la confuſion des loix & de la foibleſſe de l'autorité ; elle doit toujours ſa naiſſance ou ſon progrès aux troubles & aux diſſenſions publiques : les regnes les plus foibles & les plus agitées ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les regnes funeſtes de ſon accroiſſement & de ſa puiſſance ; & dès que l'harmonie civile ſe dément, toute la Religion elle-même chancele.

Auſſi les plus ſaints Rois de Juda, SIRE, mêloient les devoirs de la piété avec ceux de la Royauté. Le pieux Joſaphat au ſortir du temple, où il venoit

tous les jours offrir ſes vœux & ſes ſacrifices au Dieu de ſes peres, envoyoit, dit l'Ecriture, dans toutes les villes de Juda des hommes habiles & des Prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des loix & la pureté du culte que les malheurs des regnes précédents avoient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faiſoient ſon occupation & ſes plus cheres délices, & qui inſtruiront juſqu'à la fin les peuples & les Rois, paroiſſoit ſans ceſſe à la tête de ſes armées & des affaires publiques; ſes yeux étoient ouverts ſur tous les beſoins de l'Etat; & ne pouvant ſuffire ſeul à tout, il alloit chercher juſqu'aux extrêmités de la Judée des hommes fideles pour les faire aſſeoir à ſes côtés, & partager avec eux les ſoins qui environnent le Trône: *Oculi mei ad fideles terræ, ut ſedeant mecum.* (*Pſ.* 100. 6.)

Les plus pieux Rois vos prédéceſſeurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui ſur-tout que l'Egliſe honore d'un culte public, deſcendoit même dans le détail des différends de ſes ſujets; & comme il en étoit le pere, il ne dédaignoit pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de ſa Couronne, il vouloit la tranſmettre à ſes ſucceſſeurs avec le même éclat & les

mêmes prérogatives, qu'il l'avoit reçue de ſes peres : il croyoit que l'innocence de la vie ſeule ne ſuffit pas au Souverain ; qu'il doit vivre en Roi, pour vivre en Saint ; & qu'il ne ſauroit être l'homme de Dieu, s'il n'eſt pas l'homme de ſes peuples.

Il eſt vrai, SIRE, que la piété dans les Grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de ſoins & de détails inutiles : ils ſe croyent obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent ſouvent inſenſibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zele ils ont les ſollicitudes de l'homme privé ; ils n'ont pas celles de l'homme public : ils peuvent avoir la piété du ſujet ; ils n'ont pas celle du Prince. Ce n'eſt pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obſcures, qui n'intéreſſent pas la ſûreté publique : leurs mains ſont premiérement deſtinées à manier ces reſſorts principaux des Etats, qui font mouvoir toute la machine ; & tout doit être grand dans la piété des Grands.

II. PARTIE. MAis ſi l'inaction en eſt le premier écueil, l'incertitude & l'indé-

ciſion que traîne d'ordinaire après ſoi une conſcience timide & ſcrupuleuſe, ne paroiſſent pas moins à craindre.

Ce n'eſt pas que je prétende autoriſer ici cette ſageſſe profane, qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile; ni cette erreur commune, qui ne croit pas l'exactitude des regles de l'Evangile compatible avec les maximes du Gouvernement & les intérêts de l'Etat.

Dieu, qui eſt auteur des Empires, ne l'eſt-il pas des loix qui les gouvernent? A-t-il établi des Puiſſances qui ne puiſſent ſe ſoutenir que par le crime? Et les Rois ſeroient-ils ſon ouvrage, s'ils ne pouvoient régner, ſans que la fraude & l'injuſtice fuſſent les compagnes inſéparables de leur regne? N'eſt-ce pas la juſtice & le jugement, qui ſoutiennent les Trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite ſur le front du Souverain, comme la premiere loi de l'Empire? Et s'il falloit toujours la violer, pour maintenir la tranquillité des ſociétés humaines; ou la loi de Dieu ſeroit fauſſe, ou les ſociétés humaines ne ſeroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes Freres, de ſe perſuader que ceux qui ſont en place, ne doivent pas regarder de ſi près à la rigidité des regles ſaintes! que les

Empires & les Monarchies ne ſe menent point par des maximes de Religion ; que la loi de Dieu eſt la regle du particulier, mais que les Etats ont une regle ſupérieure à la loi de Dieu même ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, ſi les maximes du Chriſtianiſme conduiſoient les affaires publiques, & qu'il n'eſt pas poſſible d'être en même temps, & l'homme de l'Etat, & l'homme de Dieu !

Quoi ! mes Freres, la juſtice, la vérité, la bonne foi ſeroient funeſtes au gouvernement des Etats & des Empires ? La Religion, qui fait tout le bonheur & toute la ſûreté des peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil ? Un bras de chair ſoutiendroit plus ſûrement les Royaumes, que la main de Dieu qui les a élevés ? Les peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité qu'à la fraude & à la mauvaiſe foi de ceux qui les gouvernent ? Et les Miniſtres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur ſalut, le ſalut de la patrie ? Quel outrage pour la Religion & pour tant de bons Rois, qui n'ont régné heureuſement que par elle ?

J'avoue, SIRE, que lorſque le Souverain eſt ambitieux, & médite des

entrepriſes injuſtes, l'artifice & la mauvaiſe foi deviennent comme inévitables à ſes Miniſtres, ou pour cacher ſes mauvais deſſeins, ou pour colorer ſes injuſtices. Mais que le Prince ſoit juſte & craignant Dieu, la juſtice & la vérité ſuffiront alors pour ſoutenir un Trône qu'elles mêmes ont élevé : l'habileté de ſes Miniſtres ne ſera plus que dans leur équité & dans leur droiture ; on ne donnera plus à la fraude & à la diſſimulation les noms pompeux d'art de régner & de ſcience des affaires. En un mot, donnez-moi des Davids, & des Pharaons amis du peuple de Dieu ; & ils pourront avoir des Nathans & des Joſephs pour leurs Miniſtres.

C'eſt donc déshonorer la Religion, dit ſaint Auguſtin, de croire qu'elle ne doit pas être conſultée dans le gouvernement des Républiques & des Empires. (*S. Aug. de civitate Dei.*) Mais c'eſt lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal-entendue des motifs d'indéciſion & d'incertitude, qui entrevoient par-tout les apparences du mal, & qui oppoſent ſans ceſſe un fantôme de Religion aux entrepriſes les plus juſtes, & aux maximes les plus capitales.

C'eſt à la ſageſſe humaine & corrompue à être incertaine & timide : toujours enveloppée ſous de fauſſes

apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin & ne la démaſque. Mais la ſageſſe qui vient du Ciel, nous rend plus décidés & plus tranquilles : on marche avec bien plus de ſécurité, quand on ne veut marcher que dans la lumiere : l'homme vertueux tout ſeul a droit d'aller la tête levée, & de défier la prudence timide & incertaine de l'homme trompeur : une ſainte fierté ſied bien à la vérité.

Auſſi, c'eſt ſe faire une fauſſe idée de la piété, de ſe la figurer toujours timide, foible, indéciſe, ſcrupuleuſe, bornée, ſe faiſant un crime de ſes devoirs, & une vertu de ſes foibleſſes ; obligée d'agir, & n'oſant entreprendre ; toujours ſuſpendue entre les intérêts publics & ſes pieuſes frayeurs ; & ne faiſant uſage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confuſion, où elle auroit dû mettre l'ordre & la regle. Ce ſont-là les défauts que les hommes mêlent ſouvent à la piété ; mais ce ne ſont pas ceux de la piété même : c'eſt le caractere d'un eſprit foible & borné ; mais ce n'eſt pas une ſuite de l'élévation & de la ſageſſe de la Religion : en un mot, c'eſt l'excès de la vertu ; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, SIRE, la piété véritable éleve l'eſprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On eſt né pour de grandes choſes, quand on a la force de ſe vaincre ſoi-même : l'homme de bien eſt capable de tout, dès qu'il a pu ſe mettre par la Foi au deſſus de tout : c'eſt le haſard qui fait les Héros ; c'eſt une valeur de tous les jours qui fait le Juſte : les paſſions peuvent nous placer bien haut ; mais il n'y a que la vertu qui nous éleve au deſſus de nous-mêmes.

Quel regne, SIRE, plus glorieux en Iſraël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidele à la loi de ſes peres ? quel gouvernement plus ſage & plus abſolu ? Tous les rafinements de la politique ont-ils jamais pouſſé ſi loin l'art de régner & de conduire les peuples ? Quelle gloire & quelle magnificence environnoit ſon Trône ? La piété en aviliſſoit-elle la majeſté ? Quel Prince vit jamais ſes ſujets plus ſoumis ; ſes voiſins s'eſtimer plus heureux de ſon alliance ; & des Souverains à la tête des Empires plus vaſtes & plus puiſſants que le ſien, avoir pour ſa perſonne des égards & des déférences qu'ils ne devoient pas à ſa Couronne ? Les Sages des autres nations ne ſe regardoient-ils pas comme des inſenſés devant lui ? Ne venoit-on pas des contrées les plus

éloignées admirer l'ordre & l'harmonie qui lui faiſoit gouverner tous ſes ſujets comme un ſeul homme ? N'eſt-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laiſſés, que les Princes apprennent encore tous les jours à régner ? Et la piété ſeroit-elle l'écueil du gouvernement, puiſque c'eſt elle ſeule qui lui valut la ſageſſe ?

Heureux, s'il ne fût pas ſorti de ſes premieres voies, & ſi les égarements de ſa vieilleſſe n'euſſent pas flétri la gloire de ſon regne, & altéré le bonheur de ſes ſujets ! Ils ne commencerent à éprouver des charges exceſſives, & ne ceſſerent d'être heureux, que lorſqu'il ceſſa lui-même d'être fidele à Dieu; & que corrompu par les femmes étrangeres, il ne mit plus de bornes à ſes profuſions & à l'oppreſſion de ſes peuples, & prépara à ſon fils le ſoulevement qui ſépara dix Tribus du Royaume de David & leur donna un nouveau Maître.

Hélas ! les hommes, pour excuſer leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle eſt incommode aux paſſions, ils voudroient ſe perſuader qu'elle eſt funeſte à la conduite des Etats & des Empires, & lui oppoſer l'intérêt public, pour ſe cacher à ſoi-même l'intérêt perſonnel qui ſeul en nous s'op-

poſe à elle. La crainte du Seigneur eſt la ſeule ſource de la véritable ſageſſe ; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut ſeul le mettre dans les Etats.

III. PARTIE. ENfin, l'indéciſion & l'incertitude conduiſent ſouvent au préjugé & à la ſurpriſe, & c'eſt le dernier écueil de la piété des Grands.

Oui, mes Freres, la piété a ſes erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui ſe couvre de ſes apparences peut nous ſéduire : la vertu ſimple & ſincere, juge des autres par elle-même : c'eſt preſque toujours notre propre obliquité, qui nous inſtruit à la défiance ; on eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droiture & de la ſimplicité ; & les Juſtes ſont plus expoſés à être ſurpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de ſurprendre.

Mais c'eſt dans les Grands ſur-tout, SIRE, que la piété doit craindre les préjugés & la ſurpriſe. Outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt que nés, diſoit autrefois Aſſuérus, plus droits & plus ſinceres, ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen

& l'embarras de la défiance, & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre : *Dum aures principum ſimplices, & ex ſua natura alios æſtimantes, callidâ fraude decipiunt.* (*Eſth. 16. 6.*)

Et de combien de ſortes de préjugés la piété dans les Grands ne peut-elle pas les rendre capables ? Préjugés de crédulité. C'eſt la piété elle-même qui ouvre ſouvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie ; & plus ils aiment la vertu, plus aiſément on leur rend ſuſpects de diſſolution & de vice, ceux qu'une baſſe jalouſie a intérêt de perdre. Mais tout zele, qui cherche à nuire, doit leur être ſuſpect. La véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou loin de le publier, le cache du moins & l'excuſe ; elle ne cherche pas à rendre ſon frere odieux à ſes maîtres ; elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu : les délations ſecretes ſe propoſent plus le renverſement de la fortune d'autrui, que le réglement de ſes mœurs ; & d'ordinaire le délateur découvre plus ſes propres vices, que les vices de ſon frere.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend ſouvent auprès d'eux la place de l'homme de bien : ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places,

la confiance, qui n'étoient dues qu'à la piété elle-même ; ils chargent de ſoins publics ceux qui, par leurs lumieres bornées, n'étoient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obſcures : des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents & des ſervices les plus importants ; & ils décrient la vertu par les faveurs même dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zele. C'eſt ici où les Princes les plus pieux ont trouvé ſouvent dans leur zele même l'écueil de leur piété : les Conſtantins, les Théodoſes ont vu autrefois leur amour pour l'Egliſe ſe tourner contre l'Egliſe même, & favoriſer l'erreur par un zele de la vérité. Les Princes, SIRE, ne doivent toucher à la Religion que pour la protéger & pour la défendre : leur zele n'eſt utile à l'Egliſe, que lorſqu'il eſt demandé par les paſteurs : les ſollicitations des dépoſitaires de la doctrine ſont les ſeules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorſqu'il s'agit de la doctrine elle-même ; toute autre voix, que la voix unanime des paſteurs, doit leur être ſuſpecte. c'eſt ici où ils ne doivent ſe réſerver que l'honneur de la protection, & leur laiſſer celui de la déciſion & du jugement. Les Evêques ſont leurs ſujets ; mais ils ſont leurs

peres ſelon la Foi : leur naiſſance les ſoumet à l'autorité du Trône ; mais ſur les myſteres de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de ſe ſoumettre à celle de l'Egliſe. Les Princes n'en ſont que les premiers enfants ; & nos Rois ont toujours regardé le titre de ſes fils ainés, comme le plus beau titre de leur Couronne : ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ſes décrets ; & en s'y ſoumettant les premiers, donner l'exemple de la ſoumiſſion aux autres fideles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, & uſurper ſur la doctrine un droit réſervé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Egliſe, loin d'y remédier : leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies & ont enfanté de nouveaux excès : toutes les conciliations inventées pour calmer les eſprits rebelles & les ramener à l'unité, les ont autoriſés dans leur ſéparation & leur révolte ; & leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu ſe mêler toute ſeule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'Arche & la garder comme David ; mais ce n'eſt pas à eux à y porter les mains : le Trône eſt élevé pour être l'appui & l'aſyle de la doctrine ſainte ; mais il ne doit jamais en être la regle, ni le Tribunal d'où partent ſes déciſions.

Hélas ! ſi les paſſions & les intérêts humains n'environnoient pas le Trône, ſans doute la piété des Souverains ſeroit la plus ſûre reſſource de l'Egliſe : mais ſouvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on ſe ſert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la Religion même.

Les préjugés ſont donc preſque inévitables à la piété des Grands ; mais c'eſt l'obſtination dans le préjugé, qui rend le mal plus incurable. Il ne leur eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : hélas ! comment pourroient-ils s'en défendre ? Tout ce qui les environne preſque s'étudie à les tromper ; eſt-il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire ? L'artifice eſt plus habile & plus perſévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, & met à profit tous les moments ; & quand tous ceux preſque qui nous approchent, ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident ſouvent à nous conduire au piege.

Mais, SIRE, s'il n'eſt pas honteux aux Princes d'être ſurpris, malheur inévitable à l'autorité ſuprême, il leur eſt glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être : rien n'eſt plus grand dans le

Souverain, que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir ſoi-même de ſa mépriſe. Aſſuérus ne crut point déroger à la majeſté de l'Empire, en déclarant, même par un Edit public, que ſa bonne foi avoit été ſurpriſe par les artifices d'Aman. C'eſt un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'eſt une foibleſſe de n'oſer reculer, quand on ſent qu'on nous a fait faire une fauſſe démarche: les variations qui nous ramenent au vrai, affermiſſent l'autorité, loin de l'affoiblir: ce n'eſt pas ſe démentir, que de revenir de ſa mépriſe. Ce n'eſt pas montrer aux peuples l'inconſtance du Gouvernement; c'eſt leur en étaler l'équité & la droiture. Les peuples ſavent aſſez & voient aſſez ſouvent que les Souverains peuvent ſe tromper; mais ils voient rarement qu'ils ſachent ſe déſabuſer & convenir de leur mépriſe: il ne faut pas craindre qu'ils reſpectent moins la puiſſance, qui avoue ſon tort & qui ſe condamne elle-même; leur reſpect ne s'affoiblit qu'envers celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie; & dans leur eſprit rien ne déshonore l'autorité que la foibleſſe qui ſe laiſſe ſurprendre, & la mauvaiſe gloire qui croiroit s'avilir en convenant de ſon erreur & de ſa ſurpriſe.

SIRE, fermez l'oreille aux mauvais conſeils & aux inſinuations dangereuſes de l'adulation : mais comme elles ſe couvrent du voile du bien public, & que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du Trône ; ſi l'inattention vous les a fait ſuivre, que l'intérêt ſeul de votre gloire, quand vous ſerez détrompé, vous les faſſe à l'inſtant déſavouer. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris : rien n'eſt plus beau dans le Souverain, qui ne dépend de perſonne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous impoſer, quand l'impoſture & l'adulation démaſquées n'auront plus à attendre que votre déſaveu & votre colere. C'eſt l'orgueil des Rois tout ſeul qui autoriſe & enhardit les adulations & les mauvais conſeils : & s'il eſt vrai que ce ſont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais Rois, il eſt encore plus vrai que ce ſont les mauvais Rois qui forment & multiplient les adulateurs.

C'eſt en évitant ces écueils, que la piété des Grands deviendra reſpectable ; qu'ils lui rendront la gloire & la dignité que les dériſions du monde ou les foibleſſes de la fauſſe vertu lui ont preſque ôtée, & qu'on n'entendra plus ſe perpétuer parmi les hommes

ce blaſphême ſi injurieux à la Religion : Que les Princes pieux ſont les moins propres à gouverner ; & que la piété peut en faire de grands Saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands Rois.

Puiſſent ces diſcours licencieux, SIRE, ne jamais bleſſer l'innocence de vos oreilles ! mais ſi l'adulation oſe les porter un jour juſques aux pieds de votre Trône, qu'il en ſorte des éclairs & des foudres, pour confondre ces ennemis de la Religion & de votre véritable gloire. Ecoutez ces adulations impies, comme des blaſphêmes contre la majeſté des Rois ; comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagnes, aux S. Louis, à votre auguſte Biſaïeul. C'eſt par une piété tendre & ſincere, qu'ils devinrent de grands Rois ; leur zele pour la Religion les a encore plus illuſtrés que leurs victoires ; les louanges que l'Egliſe leur donnera à jamais, dureront autant que l'Egliſe elle-même ; leurs grandes actions, ou auroient été enſevelies dans la révolution des temps, ou n'euſſent eu qu'un éclat vulgaire, ſi la piété ne les eût immortaliſées.

Soyez, SIRE, comme eux le défenſeur de la gloire de Dieu, & il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Juſtifiez,

en vous propoſant ces grands modeles ; que la piété ne déshonore point les Rois ; que les paſſions toutes ſeules aviliſſent le Trône & dégradent le Souverain ; qu'on n'eſt pas digne de régner, quand on ne regne pas ſur ſoi-même, & que pour être dans les âges ſuivants auſſi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidele à Dieu.

Grand Dieu ! plus le Trône eſt environné de pieges, plus les Rois ont beſoin que vous les environniez de votre protection, & des ſecours de votre grande miſéricorde : mais plus une tendre jeuneſſe & une enfance délaiſſée à elle-même & à tous les périls de la royauté, expoſe cet Enfant auguſte, plus il doit devenir l'objet de vos ſoins & de votre tendreſſe paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de ſon cœur contre les dériſions qui aviliſſent la piété, & contre les écueils de la piété même ; donnez-lui ces vertus qui ſanctifient l'homme & qui font en même temps le grand Roi. Faites qu'il reſpecte ceux qui vous ſervent, & qu'il ſerve lui-même le Dieu de ſes peres avec cette majeſté qui ſeule peut rendre les Rois reſpectables.

Jetez les yeux ſur lui du haut du ciel, grand Dieu ! & voyez ici à vos

pieds cet Enfant auguſte & précieux, la ſeule reſſource de la Monarchie, l'Enfant de l'Europe, le gage ſacré de la paix des peuples & des nations : les entrailles de votre miſéricorde n'en ſont-elles pas émues ? Regardez-le, grand Dieu, avec les yeux & la tendreſſe de toute la nation.

Ecoutez la premiere voix de ſon cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un ſaint Roi : Dieu de mes peres, regardez-moi ; laiſſez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge & mon rang me préparent, & qui vont m'entouret de toutes parts au ſortir de l'enfance : *Reſpice in me & miſerere meî* : (*Iſ.* 85. *16.*) ſoyez vous-même le défenſeur de mon Trône & de ma jeuneſſe : conſervez l'Empire à l'Enfant de tant de Rois, & qui ne connoît pas de titre plus glorieux que d'être le premier né de vos Enfants : *Da imperium puero tuo.*

Mais que la conſervation d'une Couronne terreſtre, grand Dieu ! ne ſoit pas le ſeul de vos bienfaits. Sauvez le Fils d'Adélaïde, des Blanches, des Clotildes, & de tant de pieuſes Princeſſes, qui me portent encore devant vous dans leur ſein, & comme l'enfant de leur amour & de leurs plus cheres eſpérances ; *Et ſalvum fac filium ancillæ tuæ* ; &

puiſque l'innocence attire toujours ſur elle vos regards les plus propices & les plus tendres, conſervez-la moi, grand Dieu ! auſſi long-temps que ma Couronne ; afin qu'après avoir régné par vous heureuſement ſur la terre, je puiſſe régner avec vous éternellement dans le ciel.

Ainſi ſoit il.

SERMON.

SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

Sur les obſtacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands

Aſſiterunt Reges terræ, & Principes convenerunt in unum, adversùs Dominum & adversùs Chriſtum ejus.

Les Rois de la terre ſe ſont préſentés, & les Princes ſe ſont aſſemblés contre le Seigneur & contre ſon Chriſt. Pſ. 2. 2.

SIRE,

TOUTES les puiſſances de la terre ſemblent ſe réunir aujourd'hui pour condamner Jeſus-Chriſt à la mort; & la mort de Jeſus-Chriſt n'eſt qu'une condamnation éclatante des paſſions des Grands & des Puiſſants de la terre.

C'eſt un Pontife éternel qui s'offre lui-même pour ſon peuple, comme la ſeule victime capable d'expier ſes iniquités, & d'appaiſer la colere de Dieu : c'eſt un Miniſtre & un Envoyé de ſon Pere, qui rend témoignage par ſon ſang à la vérité de ſa miſſion & de ſon miniſtere : c'eſt un Roi qui entre en poſſeſſion par ſa mort de l'Empire de l'univers ; il réunit en ſa perſonne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes ſe pare.

Cependant, ce Pontife eſt livré aujourd'hui par la jalouſie des Grands-Prêtres : ce Miniſtre & cet Envoyé du Ciel oppoſe en vain ſon innocence à l'ambition & à la lâcheté d'un Miniſtre de Céſar : ce Roi, à qui toutes les nations ont été données comme ſon héritage, devient le jouet de l'indifférence & de la vaine curioſité d'un Roi uſurpateur de la Judée. Il falloit que tout ce qui porte le nom de Grand ſur la terre, la jalouſie des Pontifes, la lâcheté de Pilate, & l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jeſus-Chriſt, fiſſent éclater ſa grandeur & ſa puiſſance : *Aſtiterunt Reges terræ, &c.*

De toutes les inſtructions que nous offre aujourd'hui le ſpectacle de la Croix, il n'en eſt pas ici de plus convenable : & puiſque nous ne ſaurions

en expoſer à votre piété toutes les circonſtances, contentons-nous de vous y montrer les obſtacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands de la terre; c'eſt-à-dire, Jeſus-Chriſt condamné à la mort par les paſſions des Grands, & les paſſions des Grands condamnées par la mort de Jeſus-Chriſt.

SIRE,

I. PARTIE. LA vérité, toujours odieuſe aux Grands, trouve encore aujourd'hui ſur la terre les mêmes ennemis qui l'attacherent autrefois avec J. C. ſur la Croix : la jalouſie la perſécute; un lâche intérêt la ſacrifie; l'indifférence la mépriſe & la tourne même en riſée.

Mais de toutes les paſſions que les hommes oppoſent à la vérité, la jalouſie eſt la plus dangereuſe, parce qu'elle eſt la plus incurable. C'eſt un vice qui mene à tout, parce qu'on ſe le déguiſe toujours à ſoi-même; c'eſt l'ennemi éternel du mérite & de la vertu; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite; il ne pardonne qu'au vice & à l'obſcurité; & il faut être indigne des regards publics pour mériter ſes égards & ſon indulgence.

Si les prodiges de J. C. avoient moins

éclaté dans la Judée, les Princes des Prêtres moins éblouis de ſa gloire, ne lui euſſent pas diſputé ſon innocence; & leur zele jaloux ne l'auroit pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges & des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa ſigna facit?* (*Joan. 18.* 47.)

Telle eſt l'impreſſion de haine & de jalouſie que la grande renommée de Jeſus-Chriſt fait ſur le cœur des Pontifes & des Prêtres, des dépoſitaires de la Loi & de la Religion. Hélas ! faut-il que le Sanctuaire lui-même devienne preſque toujours l'aſyle d'une paſſion ſi mépriſable; que les dons éclatants de l'Eſprit de paix & de charité mettent l'amertume & la diviſion parmi ſes miniſtres; que la moiſſon ſi abondante & qui manque d'ouvriers, excite des ſentiments de jalouſie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les Anges deſtinés au miniſtere ne puiſſent arracher les ſcandales du Royaume de Jeſus-Chriſt, ſans y en mettre ſouvent un nouveau; que dès la naiſſance de l'Evangile cette triſte zizanie ſe ſoit gliſſée parmi ſes plus ſaints ouvriers; & que l'Egliſe ſouvent ſoit preſque auſſi affligée par le faux zele qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque ? Pourvu que J. C. ſoit annoncé, la gloire n'en eſt-elle pas

commune à tous ceux qui l'aiment ? Ne partageons-nous pas ſes triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui ? Et tous les ſuccès qui agrandiſſent ſon Royaume, ne deviennent-ils pas les nôtres ? C'eſt lui ſeul qui donne l'accroiſſement ; & nos foibles travaux ne ſont plus comptés pour rien, dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque choſe.

Tous les traits les plus odieux ſemblent ſe réunir dans un cœur où domine la paſſion injuſte de l'envie. Cependant, c'eſt le vice & comme la contagion univerſelle des Cours, & ſouvent la premiere ſource de la décadence des Empires. Il n'eſt point de baſſeſſe que cette paſſion, ou ne conſacre, ou ne juſtifie : elle éteint même les ſentiments les plus nobles de l'éducation & de la naiſſance ; & dès que ce poiſon a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées.

La mauvaiſe foi n'eſt plus comptée pour rien. Ces Grand-Prêtres cherchent eux mêmes de faux témoignages contre Jeſus-Chriſt: eux qui devoient proſcrire ces hommes infames qui font un trafic honteux de la vérité & de l'innocence des autres hommes ; ils ſe les aſſocient, & favoriſent le crime qui favoriſe leur paſſion.

C'eſt ainſi que ce vice ne rougit point de ſe faire des appuis honteux & mépriſables. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & ſervir l'amertume ſecrete qui nous dévore : ils nous deviennent chers, dès qu'ils peuvent devenir les vils inſtruments de notre paſſion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un inſtant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi eſt de noircir auprès des Grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaiſent trop pour être de leur goût; & ces hommes corrompus & qu'on devroit bannir de la ſociété, ne manquent jamais de trouver des Grands qui les écoutent & qui les protegent. On érige en mérite le zele qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un miniſtere infame, dont on rougit tout bas ſoi-même : Doëg l'Iduméen devient cher à Saül, dès qu'il devient le miniſtre de ſa jalouſie & de ſa haine contre David.

Mais de quoi n'eſt pas capable un cœur que la jalouſie noircit & envenime ? non ſeulement on applaudit à l'impoſture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable ſoi-même. Ces

Pontifes, témoins des prodiges & de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, ne pouvant ignorer qu'il eſt le Fils de David & deſcendu des Rois de Juda; ayant ouï de ſa propre bouche, qu'il falloit rendre à Dieu ce qui eſt à Dieu, & à Céſar ce qui eſt à Céſar, le font pourtant paſſer pour un ſéditieux & un ennemi de Céſar, & qui veut en uſurper la ſouveraine puiſſance; un impie qui veut renverſer la loi, & le temple de ſes peres; enfin pour un homme de néant, né dans la boue & dans la plus vile populace.

Cette paſſion amere eſt comme une phrénéſie, qui change tous les objets à nos yeux : rien ne nous paroît plus ſous ſa forme naturelle. David a beau remporter des victoires ſur les Philiſtins, & aſſurer la Couronne à ſon maître : aux yeux de Saül, ce n'eſt plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même ſur le Trône. En vain Jérémie juſtifie la vérité de ſes prédictions par les événements & par la ſainteté de ſa vie; les Prêtres, jaloux de ſa réputation, publient que c'eſt un impoſteur & un traître qui annonce les malheurs & la ruine entiere de Jéruſalem, plus pour décourager ſes citoyens & favoriſer l'ennemi, que pour prévenir la deſtruction entiere de ſa patrie.

Tout s'empoiſonne entre les mains de

cette funeſte paſſion: la piété la plus avérée n'eſt plus qu'une hypocriſie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure oſtentation , ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité ; les talents les plus utiles à l'Etat, une ambition démeſurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité & d'inſuffiſance ; le zele pour la patrie, un art de ſe faire valoir & de ſe rendre néceſſaire ; les ſuccès même les plus glorieux, un aſſemblage de circonſtances heureuſes, qu'on doit à la bizarrerie du haſard plus qu'à la ſageſſe des meſures : la naiſſance la plus illuſtre, un grand nom ſur lequel on eſt enté & qu'on ne tient pas de ſes ancêtres.

Enfin, la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche ; & ce langage ſi honteux eſt pourtant le langage commun des Cours. C'eſt lui qui lie les ſociétés & les commerces : chacun ſe cache la plaie ſecrete de ſon cœur ; & chacun ſe la communique : on a honte du nom du vice, & l'on ſe fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zele & de l'amour du bien public : les intérêts de la nation & la conſervation du temple & de la loi, paroiſ-

ſent conſacrer la jalouſie des Pontifes contre Jeſus-Chriſt.

Le zele du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de ce vice. Il ſemble qu'on ne craint que pour l'Etat ; & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître, comme tombant ſur des ſujets incapables ; mais ce n'eſt pas l'intérêt public qui nous pique, c'eſt la jalouſie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choiſis ; les places où nous aſpirons, ne ſont jamais, ſelon nous, données au mérite ; la faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroiſſent jamais aller enſemble : on ſe donne pour amateur de la patrie ; & on n'en aime que les honneurs & les prééminences. Aman trouve la puiſſance & la religion des Juifs dangereuſes à l'Empire ; mais ce n'eſt pas l'Etat qu'il a deſſein de ſauver, c'eſt Mardochée qu'il veut perdre. Les courtiſans de Darius accuſent Daniel d'avoir violé la loi des Perſes : mais ce n'eſt pas de la majeſté de la loi, dont ils ſont jaloux, c'eſt la gloire & la faveur de Daniel qu'ils haïſſent.

Tout eſt plein dans les Cours de ces zeles de jalouſie. On étale le titre de bon citoyen, & on cache deſſous celui de jaloux : on a ſans ceſſe l'Etat dans la

bouche, & la jalouſie dans le cœur; on paroît contriſté quand les événements ſont malheureux, & ne répondent pas aux vues & aux meſures de ceux qui ſont en place; & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe ſur eux, qu'on n'eſt touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus triſtes effets de cette paſſion infortunée. Ces Pontifes demandent que le ſang du Juſte ſoit ſur eux & ſur leurs enfants. La déſolation du Temple & de la Cité ſainte, la ceſſation des ſacrifices, la diſperſion de Juda, la perte de tout ne leur paroît rien, pourvu que l'innocent périſſe.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics ſacrifier l'Etat à leurs jalouſies particulieres, faire échouer des entrepriſes glorieuſes à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît ſur leurs rivaux; ménager des événements capables de renverſer l'Empire pour enſevelir leurs concurrents ſous ſes ruines; & riſquer de tout perdre pour faire périr un ſeul homme? Les Hiſtoires des Cours & des Empires ſont remplies de ces traits honteux; & chaque ſiecle preſque en a vu de triſtes exemples. Mais le véritable zele du bien public ne cherche qu'à ſe rendre utile; & à l'homme vertueux & qui

aime l'Etat, les ſervices tiennent lieu de récompenſe.

Premiere paſſion dans les Pontifes, qui livre aujourd'hui Jeſus-Chriſt; la jalouſie: mais en ſecond lieu, c'eſt un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

II. PARTIE. OUI, mes Freres, la paſſion, le dieu des Grands, c'eſt la fortune. Ils veulent plaire à Céſar, & c'eſt le ſeul devoir qui les occupe. Tout ce qui favoriſe leur élévation, s'accorde toujours avec leur conſcience. La probité qui nuiroit à leur fortune, & qui leur feroit perdre la faveur du maître, n'eſt plus pour eux que la vertu des ſots. Mais dès-là qu'on craint plus la diſgrace de Céſar, que le reproche de ſa conſcience, ſi l'on n'a pas encore ſacrifié l'honneur & la probité, ce n'eſt pas le cœur & la volonté, c'eſt l'occaſion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paroît d'abord dans le caractere de Pilate des reſtes de droiture & de probité; ſa conſcience s'éleve en faveur de l'innocent; il ſemble lui-même plaider ſa cauſe; il n'oſe le délivrer, & il ſouhaite pourrant qu'on le délivre: premier degré de l'ambition; la lâcheté. On aime le devoir &

l'équité, lorſqu'il eſt utile ou glorieux de ſe déclarer pour elle ; qu'on peut compter ſur les ſuffrages publics ; que notre fermeté va nous donner en ſpectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défenſe héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la diſſimulation & la ſoupleſſe. Nous cherchons la gloire & les applaudiſſements dans le devoir ; & preſque toujours c'eſt la vanité qui donne des défenſeurs à la vérité.

A la lâcheté ſuccede la crainte. On menace Pilate de l'indignation de Céſar : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæſaris;* (*Joan. 19. 12.*) à cette raiſon tous les droits les plus ſacrés s'évanouiſſent, & ne ſont plus comptés pour rien. On n'eſt pas digne de ſoutenir la juſtice & la vérité, quand on peut aimer quelque choſe plus qu'elle : une démarche oppoſée à l'honneur & à la conſcience, eſt bien plus à craindre pour une ame noble que la colere de Céſar. Mais d'ailleurs, SIRE, c'eſt ſervir la gloire du Prince, que de ne pas ſervir à ſes paſſions. Il eſt beau d'oſer s'expoſer à ſon indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée ; & ſi les Princes comme vous, peuvent compter ſur un ami fidele, il faut qu'ils le cherchent

parmi ceux qui les ont aſſez aimés pour avoir eu le courage d'oſer quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudiſſent ſans ceſſe, ſont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne ſe joint point aux adulations publiques, doit leur être reſpectable. Mais cet héroïſme de fidélité eſt rare dans les Cours ; à peine ſe trouva-t-il un Daniel dans l'Empire parmi tous les Satrapes, qui ne connoiſſoient point d'autre loi que la volonté du Prince. Telle eſt la deſtinée des Souverains ; la même puiſſance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend auſſi les amis plus rares.

Auſſi la crainte de déplaire à Céſar conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté ; il abandonne & livre Jeſus-Chriſt. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le ſang du Juſte : s'expoſer à leur violence, ce ſeroit allumer le feu de la ſédition : il vaut encore mieux que l'innocent périſſe, que ſi toute la nation alloit ſe révolter contre Céſar ; & il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui ſont en place font de l'autorité ; il n'eſt point d'injuſtice que le bien public ne juſtifie : il ſemble que le bonheur & la ſûreté publique ne puiſſent ſubſiſter que par

des crimes ; que l'ordre & la tranquillité des Empires ne ſoient jamais dûs qu'à l'injuſtice & à l'iniquité, & qu'il faille renoncer à la vertu pour ſe dévouer à la patrie.

Non, SIRE, je l'ai déja dit ailleurs, & on ne ſauroit trop le redire ; la loi de Dieu eſt toute la force & toute la sûreté des loix humaines ; tout ce qui attire la colere du Ciel ſur les Etats, ne ſauroit faire le bonheur des peuples, l'ordre & l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on ſert mal la patrie quand on la ſert aux dépens des regles ſaintes : c'eſt ſapper les fondements de l'édifice, pour l'embellir & l'élever plus haut ; c'eſt en affoibliſſant ſes principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent ſa ruine. Les Empires ne peuvent ſe ſoutenir que par l'équité des mêmes loix qui les ont formés ; & l'injuſtice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les Trônes. Les Miniſtres qui ont outré la puiſſance des Rois, l'ont toujours affoiblie ; ils n'ont élevé leurs maîtres que ſur la ruine de leurs Etats ; & leur zele n'a été utile aux Céſars, qu'autant qu'il a reſpecté les loix de l'Empire.

C'eſt donc la jalouſie dans les Princes des Prêtres, qui perſécute aujourd hui

J. C.; un vil intérêt dans Pilate, qui le livre, & enfin une indifférence criminelle dans Hérode, qui en fait un ſujet de mépris & de riſée.

Hélas! quelle autre deſtinée pouvoit ſe promettre la doctrine de l'Evangile, en ſe montrant à une Cour ſuperbe & voluptueuſe? La doctrine ſainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil & la volupté, & il n'y a de grand pour ceux qui habitent les Palais des Rois, que le plaiſir & la gloire. Si vous n'y paroiſſez pas ſous ces étendards, ou l'on vous prend pour un cenſeur & un ennemi, ou ils vous mépriſent comme un homme d'une autre eſpece, & un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inoui & des manieres étrangeres.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes, qui ſeuls leur parlons encore le langage de la vérité; nous-mêmes, nous venons ſouvent ici affoiblir ce langage divin, reſpecter ce que nous devrions combattre; adoucir par des idées humaines la ſévérité des regles ſaintes; autoriſer preſque leurs préjugés, avant d'oſer combattre leurs paſſions; & ſous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre preſque méconnoiſſable.

Hérode, inſtruit des merveilles qu'on

publioit de Jeſus-Chriſt, s'attend à lui voir opérer des prodiges, & dans cette attente il le voit arriver à ſa Cour avec joie : ce n'eſt pas la vérité qui l'intéreſſe, c'eſt une vaine curioſité qu'il veut ſatisfaire, & faire ſervir Jeſus-Chriſt de ſpectacle à ſon loiſir & à ſon oiſiveté. Car c'eſt de tout temps, que la plupart des Princes & des Grands on fait de la Religion un ſpectacle ; les myſteres les plus auguſtes & les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouiſſances profanes qui les amuſent ; ils ne cherchent que le plaiſir des ſens juſques dans les devoirs d'un culte qui n'eſt établi que pour les combattre : il faut que la Religion, pour leur plaire, emprunte les joies & tout l'appareil du ſiecle ; & qu'un ſpectacle digne des Anges, ait encore beſoin de décoration pour être un ſpectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jeſus-Chriſt des queſtions vaines & frivoles : *Interrogabat eum multis ſermonibus* (*Luc.* 23. 9.) de ces queſtions, où l'orgueil & l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité ; qu'on propoſe plutôt pour ſe faire une gloire de ſes doutes, que par un deſir ſincere de les éclaircir ; de ces queſtions qui n'aboutiſſent à rien qu'à nous affer-

mir dans l'incrédulité, qui n'ont de ſérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur ſource; de ces queſtions où l'on diſcourt des vérités éternelles du ſalut, comme de ces vérités douteuſes & peu intéreſſantes que Dieu a livrées à l'oiſiveté & à la diſpute des hommes; où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problême indifférent dont les deux côtés ont leur vraiſemblance, & où l'on peut opter; de ces queſtions enfin, qui ſont plutôt des dériſions ſecretes de la Foi, que les recherches reſpectueuſes d'un véritable Fidele.

Et voilà le ſeul uſage que la plupart des Grands ſont de Jeſus-Chriſt, des queſtions éternelles ſur la Religion: *Interrogat eum multis ſermonibus*: faiſant de Jeſus-Chriſt & de ſa doctrine un ſujet oiſeux & frivole d'entretien & de conteſtation, au lieu d'en faire l'objet de leur eſpérance & de leur culte; s'informant de la vérité d'un avenir, & de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt, qu'ils n'écouteroient les relations d'une terre inconnue & peut-être fabuleuſe, où nul mortel n'a pu encore aborder; parlant des faits miraculeux qui établiſſent la certitude & la divinité de la Religion de leurs peres, avec la même incerti-

tude qu'ils parleroient d'un point peu important d'hiſtoire qu'on n'a pas encore éclairci ; & par la maniere peu ſérieuſe dont ils veulent s'inſtruire de la Foi, montrant qu'ils l'ont tout-à-fait perdue.

Auſſi Jeſus-Chriſt n'oppoſe qu'un ſilence profond à la vanité des queſtions d'Hérode. On ne mérite les réponſes de la vérité, que lorſque c'eſt le deſir de la connoître qui l'interroge ; & c'eſt dans le cœur de ceux qui parlent & diſputent plus ſur la Religion, qu'elle eſt d'ordinaire plus effacée. Oui, mes Freres, on a déja trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut pour la trouver, ni creuſer dans les abymes, ni s'élever au deſſus des airs ; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent & docile entend d'abord ſa voix ; les doutes & les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à ſa lumiere : elle aveugle les Sages & les Juges orgueilleux de ſes myſteres, & ne ſe communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les diſciples. La ſoumiſſion eſt la ſource des lumieres : plus on veut raiſonner, plus on s'égare ; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raiſon une fois ſortie de la regle, ne trouve plus rien qui

l'arrête ; plus elle avance, plus elle ſe creuſe de précipices. Auſſi l'héréſie, d'abord timide dans ſa naiſſance, va toujours croiſſant, & ne garde plus de meſures dans ſes progrès : elle n'en vouloit d'abord parmi nous qu'aux abus prétendus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même ; elle ſe plaignoit que nous dégradions Jeſus-Chriſt de ſa qualité de médiateur, elle a enfanté des diſciples qui l'ont dégradé de ſa divinité & de ſa naiſſance éternelle ; elle vouloit réformer la Religion, elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, par n'en plus avoir & n'en plus connoître aucune ; elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres ſaints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort ; & ſes faux Prophetes y ont puiſé un fanatiſme & des viſions ſur l'avenir, que l'événement a démenties & dont elle a rougi elle-même. Non, mes Freres, la Foi eſt le ſeul point qui peut fixer l'eſprit humain : ſi vous paſſez au-delà, vous entrez dans une terre ténébreuſe & couverte des ombres de la mort ; vous n'avez plus de route aſſurée ; vous n'y voyez plus que des fantômes, les triſtes enfants des ténebres ; & comme la raiſon n'a plus de frein, l'erreur auſſi n'a plus de bornes.

En effet, les queſtions d'Hérode le

conduiſent à faire de Jeſus-Chriſt un ſujet de riſée : *Sprevit autem illum Herodes ;* (*Ibid. v.* 12.) & toute ſa Cour ſuit ſon exemple : *Cum exercitu ſuo.* La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au Souverain, eſt bientôt digne de l'oubli & du mépris même du courtiſan ; c'eſt le goût du Prince qui décide preſque toujours pour eux de la vérité & du mérite ; leur religion eſt toute, pour ainſi dire, ſur le viſage du maître : c'eſt-là leur loi & leur Evangile ; & ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices & les paſſions de l'idole qu'ils adorent.

Auſſi l'attention, SIRE, la plus eſſentielle que les Rois doivent à la place où Dieu les a fait aſſeoir, c'eſt de rendre la Religion reſpectable, en ne ſe permettant jamais la plus légere dériſion qui puiſſe en bleſſer la majeſté. Les plus jeunes années de votre auguſte Biſaïeul, ne le virent jamais s'écarter de cette regle ; ce fut pour lui la regle de tous les temps & de tous les lieux. Son reſpect pour la religion de ſes peres, impoſa toujours devant lui un ſilence éternel à l'impiété : ſon langage fut toujours le langage du premier Roi Chrétien, c'eſt-à-dire, le langage reſpectable de la Foi. L'irréligion étoit le ſeul crime auquel il ne pardonnoit point ; tout étoit ſérieux pour lui ſur cet article ; nulle joie, nul

plaiſir n'autoriſa jamais devant lui la moindre dériſion qui pût intéreſſer le culte de ſes ancêtres : religieux juſqu'au milieu des réjouiſſances d'une Cour jeune & floriſſante, la Foi ne ſouffrit jamais des plaiſirs & des diſſipations inévitables à la jeuneſſe des Rois. Sur ce point, SIRE, tout devient capital dans la bouche d'un Souverain : une ſimple légéreté va autoriſer la licence de l'impiété ou faire de nouveaux impies : on croit plaire en enchériſſant, & les railleries du maître deviennent bientôt des blaſphêmes dans la bouche du courtiſan.

Telles ſont les paſſions que les Grands oppoſent à la vérité, & qui condamnent Jeſus-Chriſt à la mort. Que ne puis-je achever, & vous montrer les paſſions des Grands condamnées par la mort de Jeſus-Chriſt.

Hélas ! en eſt-il une ſeule que ſa croix ne confonde ? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité ; il en eſt le premier martyr ; & les Grands craignent la vérité ; & il eſt rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'eſt Roi que pour être la victime de ſon peuple, & les peuples ſont d'ordinaire la victime de l'ambition des Princes & des Rois. Les marques de ſon autorité, ſon ſceptre, ſa couronne, ſont les

inſtruments de ſes ſouffrances ; & l'unique uſage que les Grands font de leur autorité, c'eſt de la faire ſervir à leurs plaiſirs injuſtes. Au milieu de ſes peines & de ſes douleurs, il n'eſt occupé que de nos intérêts ; & les Grands au milieu de leurs plaiſirs ne daignent pas même s'occuper des peines & des ſouffrances de leurs freres. Il ſouffre à notre place, & les Grands croient que tout doit ſouffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres ; & c'eſt la vanité des Grands qui les allume & qui les éterniſe ſur la terre. Que dirai-je ? Il n'eſt Roi que parce qu'il eſt Sauveur ; ſes bienfaits forment tous ſes titres ; ſes qualités glorieuſes ne ſont que les différents offices de ſon amour pour nous ; tout ce qu'il eſt de plus grand, il ne l'eſt que pour les hommes ; il eſt tout à nos uſages, & les Grands ne comptent le reſte des hommes pour rien, & ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, SIRE, le grand modele des Rois. Du haut de ſa croix il inſtruit les Grands & les Princes de la terre : Regardez, leur dit-il, & faites ſelon ce modele ; j'ai quitté mon Royaume, & je ſuis deſcendu de ma gloire pour

ſauver mes ſujets ; vous n'êtes Rois que pour eux, & leur bonheur doit être l'unique objet de tous les ſoins attachés à votre couronne. Oui, SIRE, c'eſt un Roi qui donne ſa vie pour ſon peuple, & il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : C'eſt un Roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu ; ne combattez que pour lui, & vous ſerez toujours sûr de la victoire : c'eſt un Roi qui fait de la croix ſon Trône, & le lieu de ſes douleurs & de ſes ſouffrances ; regardez le vôtre comme un lieu de ſoins & de travail, & non comme le ſiege de la volupté & de la molleſſe ; c'eſt un Roi qui ne veut régner que ſur les cœurs ; l'uſage le plus glorieux de votre autorité, c'eſt celui qui vous aſſurera l'amour de vos peuples : c'eſt un Roi qui vient apporter la paix, la vérité, la juſtice aux hommes, & qui ne veut que les rendre heureux ; SIRE, régnez pour notre bonheur, & vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur ! c'eſt aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même ſur toutes les nations ; vos derniers ſoupirs ſont comme les prémices ſacrées de votre regne ; & c'eſt par la croix que vous allez conquérir l'univers : grand Dieu ! que ce ſoit elle qui

affermiſſe le regne de l'Enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds ; que la Religion en conſacre les prémices, & en couronne la durée : ce ſont ſes glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous ſur le Trône ; que ce ſoit elle qui y ſoutienne l'Enfant auguſte qui ne peut vous offrir encore que ſon innocence, la foi de ſes peres, les malheurs qui ont entouré ſon berceau royal, & la tendreſſe la plus vive de ſes ſujets.

Conſervez l'Enfant de tant de Saints & de tant de protecteurs de la Foi ſainte. Ils expoſerent autrefois leur vie & leur couronne pour aller recouvrer votre héritage ; conſervez le ſien à cet Enfant précieux, afin qu'il puiſſe un jour défendre & protéger l'Egliſe, que le Pere vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre ſang. Ils revinrent chargés des dépouilles ſacrées de la croix ; que ce dépôt ſaint dont ils enrichirent cette Ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ſes peres, ſollicite aujourd'hui ſur-tout vos graces en ſa faveur : n'abandonnez pas l'héritier de tant de Princes, qui ont été les premiers défenſeurs de votre nom & de votre gloire. Les coups de votre colere l'ont épargné au milieu des débris de ſon auguſte famille ; laiſſez-nous, grand Dieu,

Dieu, jouir de votre bienfait que nous avons acheté ſi cher ; que ce reſte heureux de tant de têtes auguſtes que nous avons vu tomber à la fois, répare nos pertes & eſſuie nos larmes : comblez-le lui ſeul de toutes les graces que vous aviez réſervées dans vos tréſors éternels à tant de Princes qui devoient régner à ſa place, & auxquels ſa couronne étoit deſtinée ; réuniſſez en lui tout ce que vous deviez partager ſur les autres ; & que ſon regne raſſemble toutes les bénédictions & tous les genres de bonheur que nous nous promettions ſéparément ſous les regnes des Princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, auxquels vous n'avez refuſé ſans doute ſur la terre une couronne que la naiſſance leur deſtinoit, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle.

SERMON

POUR LE JOUR

DE PASQUES.

Sur le Triomphe de la Religion.

Expolians Principatus & Poteſtates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in ſemetipſo

Jeſus-Chriſt ayant déſarmé les Principautés & les Puiſſances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en ſa propre perſonne. Col. 2. 15.

SIRE,

LEs vains triomphes des conquérants n'étoient qu'un ſpectacle d'orgueil, de larmes, de déſeſpoir & de mort; c'étoit le triomphe lugubre des paſſions humaines, & ils ne laiſſoient après eux

que les triſtes marques de l'ambition des vainqueurs & de la ſervitude des vaincus.

Le triomphe de Jeſus-Chriſt eſt aujourd'hui pour les nations même qui deviennent ſa conquête, un triomphe de paix, de liberté & de gloire.

Il triomphe de ſes ennemis ; mais pour les délivrer & les aſſocier à ſa puiſſance : il triomphe du péché ; mais en effaçant & attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler ſur nous une ſource de ſainteté & de grace : il triomphe de la mort ; mais pour nous aſſurer l'immortalité.

Telle eſt la gloire de la Religion : elle n'offre d'abord que les opprobres & les ſouffrances de la croix ; mais c'eſt un triomphe glorieux & le plus grand ſpectacle que l'homme puiſſe donner à la terre. Rien ici-bas n'eſt plus grand que la vertu ; tous les autres genres de gloire, on les doit au hazard, ou à l'adulation & à l'erreur publique ; celle-ci on ne la doit qu'à Dieu & à ſoi-même. On en fait une honte aux Princes & aux Puiſſants ; & cependant c'eſt par elle ſeule qu'ils peuvent être Grands, puiſque c'eſt par elle ſeule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs paſſions, & de la mort même.

Expoſons ces vérités ſi honorables

à la Foi ; & conſacrons à la gloire de la Religion l'inſtruction de ce dernier jour, qui eſt le grand jour des triomphes de Jeſus-Chriſt.

SIRE,

I. PARTIE. LA gloire des Princes & des Grands a trois écueils à craindre ſur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconſtances de la fortune qui l'obſcurciſſent ; les paſſions qui la déshonorent ; enfin, la mort même qui l'enſevelit, & qui change en cenſures les vaines adulations qui l'avoient exaltée.

La Religion ſeule les met à couvert de ces écueils inévitables, & où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer ; elle les éleve au deſſus des événements & de l'envie ; elle leur aſſujettit leurs paſſions ; enfin, elle leur aſſure après leur mort la gloire que la malignité leur avoit peut-être refuſée pendant leur vie. C'eſt ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jeſus-Chriſt, & c'eſt ce modele glorieux que nous propoſons aux Grands de la terre.

Toute la gloire de ſa ſainteté & de ſes prodiges n'avoit pu le ſauver des traits de l'envie ; & ſon innocence avoit paru ſuccomber aux Puiſſances

des ténebres qui l'avoient opprimée. Mais ſa réſurrection attache à ſon char de triomphe ces Principautés & ces Puiſſances même ; ſa gloire ſort triomphante du ſein de ſes opprobres ; ſa croix devient le ſignal éclatant de ſa victoire : la Judée ſeule l'avoit rejeté, & l'univers entier l'adore.

Oui, mes Freres, quelle que puiſſe être la gloire des Grands ſur la terre, elle a toujours à craindre, premiérement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obſcurcir. Hélas ! C'eſt à la Cour ſur-tout, où cette vérité n'a pas beſoin de preuve. Quelle eſt la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? Où ſont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuſes au vainqueur ? Quels ſont les ſuccès, où les uns ne prêtent au haſard les mêmes événements, dont les autres font honneur aux talents & à la ſageſſe ? Quelles ſont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampants ? En un mot, où ſont les Héros, dont la malignité, & peut-être la vérité ne faſle des hommes ?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aſpire, le monde vous la diſputera : ajoutez-y la gloire de la vertu, le monde la craint & la fuit, mais le monde pourtant la reſpecte.

Non, SIRE, un Prince qui craint Dieu & qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux ; ſa piété rendra ſa gloire même reſpectable : ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs ; ſa piété ſera l'apologie de ſa conduite : ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins ; il en deviendra par ſa piété l'aſyle & l'arbitre : ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parce qu'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice : on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parce que ſon ambition ſera toujours réglée par ſes droits ; il n'attirera point ſur ſes Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter ſans raiſon dans les états étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois, loin de les diviſer pour les affoiblir & élever ſa puiſſance ſur leurs diviſions & ſur leur foibleſſe : ſa modération ſera le plus ſûr rempart de ſon Empire ; il n'aura pas beſoin de garde qui veille à la porte de ſon Palais ; les cœurs de ſes ſujets entoureront ſon Trône & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent : ſon autorité lui ſera inutile pour ſe faire obéir ; les ordres les plus ſûrement accomplis ſont

ceux que l'amour exécute ; & la ſoumiſſion ſera ſans murmure, parce qu'elle ſera ſans contrainte : toute ſa puiſſance l'auroit rendu à peine maître de ſes peuples ; par la vertu il deviendra l'arbitre même des Souverains. Tel étoit, SIRE, un de vos plus ſaints Prédéceſſeurs à qui l'Egliſe rend des honneurs publics, & qu'elle regarde comme le protecteur de votre Monarchie. Les Rois ſes voiſins, loin d'envier ſa puiſſance, avoient recours à ſa ſageſſe ; ils s'en remettoient à lui de leurs différends & de leurs intérêts : ſans être leur vainqueur, il étoit leur juge & leur arbitre ; & la vertu toute ſeule lui donnoit ſur toute l'Europe un empire bien plus sûr & plus glorieux, que n'auroient pu lui donner ſes victoires. La puiſſance ne nous fait que des ſujets & des eſclaves : la vertu toute ſeule nous rend maîtres des hommes.

Mais ſi elle nous met au deſſus de l'envie, c'eſt elle encore qui nous rend ſupérieurs aux événements. Oui, SIRE, les plus grandes proſpérités ont toujours ici-bas des retours à craindre ; Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre tréſor & notre bonheur ne ſe trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre déca-

dence : la gloire des hommes montée à ſon plus grand éclat, s'attire, pour ainſi dire, à elle-même des nuages : l'hiſtoire des Etats & des Empires n'eſt elle-même que l'hiſtoire de la fragilité & de l'inconſtance des choſes humaines ; les bons & les mauvais ſuccès ſemblent s'être partagés la durée des ans & des ſiecles : & nous venons de voir le regne le plus long & le plus glorieux de la Monarchie finir par des revers & par des diſgraces.

Mais ſur les débris de cette gloire humaine, votre pieux & auguſte Biſaïeul ſut s'en élever une plus ſolide & plus immortelle. Tout ſembla fondre & s'éclipſer autour de lui : mais c'eſt alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la ſimplicité de ſa foi & par la conſtance de ſa piété, que par l'éclat de ſes conquêtes : ſes proſpérités nous avoient caché ſa véritable gloire : nous n'avions vu que ſes ſuccès, nous vîmes alors toutes ſes vertus : il falloit que ſes malheurs égalaſſent ſes proſpérités ; qu'il vît tomber autour de lui tous les Princes les appuis de ſon Trône ; que votre vie même fût menacée, cette vie ſi chere à la nation, & le ſeul gage de ſes miſéricordes, que Dieu laiſſe encore à ſon peuple ; il falloit qu'il demeurât tout ſeul avec ſa vertu, pour paroître tout ce qu'il étoit :

ſes ſuccès inouis lui avoint valu le nom de Grand ; ſes ſentiments héroïques & chrétiens dans l'adverſité, lui en ont aſſuré pour tous les âges à venir le nom & le mérite.

Non, mes Freres, il n'eſt que la Religion qui puiſſe nous mettre au deſſus des événements ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe : la raiſon de la Philoſophie promettoit la conſtance à ſon Sage, mais elle ne la donnoit pas : la fermeté de l'orgueil n'étoit que la derniere reſſource du découragement ; & l'on cherchoit une vaine conſolation, en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur, ne peut trouver ſon remede que dans le cœur même : or la Religion toute ſeule porte ſon remede dans le cœur. Les vains préceptes de la Philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les ſentiments naturels, ſans éteindre la nature elle-même. La Foi nous laiſſe ſenſibles ; mais elle nous rend ſoumis, & cette ſenſibilité fait elle-même tout le mérite de notre ſoumiſſion : notre ſainte philoſophie n'eſt pas inſenſible aux peines, mais elle eſt ſupérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de

la fermeté dans les ſouffrances, que de leur en ôter le ſentiment ; & la ſageſſe païenne ne vouloit les rendre inſenſibles, que parce qu'elle ne pouvoit les rendre ſoumis & patients ; elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à ſurmonter ſes ſenſibilités & ſes foibleſſes ; elle formoit des héros de théatre, dont les grands ſentiments n'étoient que pour les ſpectateurs, & aſpiroit plus à la gloire de paroître conſtant, qu'à la vertu même de la conſtance.

Mais la Foi nous laiſſe tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes. Elle ſacrifie à Dieu ſeul les ſentiments de la nature, & ne veut pour témoin de ſon ſacrifice que celui ſeul qui peut en être le rémunérateur ; elle ſeule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle ſeule en bannit l'orgueil qui les corrompt, ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainſi, qu'on vante l'élévation & la ſupériorité de vos lumieres ; qu'une haute ſageſſe vous faſſe regarder comme l'ornement & le prodige de votre ſiecle : ſi cette gloire n'eſt qu'au dehors ; ſi la Religion qui ſeule éleve le cœur, n'en eſt pas la premiere baſe, le premier échec de l'adverſité renverſera tout cet édifice de philoſophie & de fauſſe

ſageſſe ; tous ces appuis de chair s'écrouleront ſous votre main ; ils deviendront inutiles à votre malheur : on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement ; & votre gloire ne ſera plus qu'un poids ajouté à votre affliction qui vous la rendra plus inſupportable. Le monde ſe vante de faire des heureux ; mais la Religion toute ſeule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs même.

II. PARTIE. PREMIER triomphe de Jeſus-Chriſt ; il triomphe de la malignité de l'envie & de tous les opprobres qu'elle lui avoit attirés de la part de ſes ennemis. Mais il triomphe encore du péché ; il emmene captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes ; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, & nous rend par ſa grace la ſupériorité ſur nos paſſions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous éleve au deſſus de nos paſſions, & c'eſt le plus haut degré de gloire où l'homme puiſſe ici-bas atteindre. Oui, mes Freres : en vain le monde inſulte tous les jours à la piété par des dériſions inſenſées ; en vain, pour cacher la honte

des paſſions, il fait preſque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la repréſente, aux Grands ſur-tout, comme une foibleſſe, & comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autoriſe leurs paſſions par les grands exemples qui les ont précédés & par l'hiſtoire des Souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un regne glorieux & l'éclat des victoires & des conquêtes : leurs vices venus juſqu'à nous, & rappellés d'âge en âge, formeront juſqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, & qui déshonore leur hiſtoire.

Plus même ils ſont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade ; & *leur ignominie*, dit l'eſprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire.* (*1. Macc. 1. 24.*) Outre que leur rang, en les plaçant au deſſus de nos têtes, expoſe leurs vices comme leur perſonne aux yeux du public. Quelle honte, lorſque ceux qui ſont établis pour régler les paſſions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs paſſions propres ; & que la force, l'autorité, la pudeur des loix ſe trouvent confiées à ceux qui ne connoiſſent de loi, que le mépris public de toute bienſéance & leur propre foibleſſe ! Ils devoient régler les mœurs publiques, & ils les corrom-

pent : ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, & ils deviennent les appuis & les modeles du vice.

Toute la gloire humaine ne ſauroit jamais effacer l'opprobre que leur laiſſent le déſordre des mœurs & l'emportement des paſſions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, & l'on mépriſe la perſonne ; c'eſt de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes. Le monde, qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne reſpecte pourtant qu'elle ; il éleve des monuments ſuperbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homere ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre ; l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité ; l'admiration ſecrete & les louanges réelles & ſinceres, on ne les donne qu'à la vertu & à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute ſeule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de rempor-

ter des victoires, que de ſe vaincre ſoi-même : il eſt bien plus aiſé de conquérir des Provinces & de domter des peuples, que de domter une paſſion : la morale même des Païens en eſt convenue. Du moins les combats où préſident la fermeté, la grandeur du courage, la ſcience militaire, ſont de ces actions rares que l'on peut compter aiſément dans le cours d'une longue vie ; & quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramaſſe toutes ſes forces, & l'orgueil pour un peu de temps peut ſuppléer à la vertu. Mais les combats de la Foi ſont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaiſſent de leur propre défaite : ſi vous vous laſſez un inſtant, vous périſſez : la victoire même a ſes dangers : l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre ; tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dreſſe des embûches ; il faut ſans ceſſe recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ſes ennemis ; mais qu'il eſt grand d'être toujours plus fort que ſoi-même !

Telle eſt pourtant la gloire de la Religion. La philoſophie découvroit la honte des paſſions ; mais elle n'appre-

noit pas à les vaincre, & ſes préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remede du vice.

Il étoit même néceſſaire à la gloire & au triomphe de la Religion que les plus grands génies, & toute la force de la raiſon humaine ſe fût épuiſée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les Docteurs du monde avant Jeſus-Chriſt, & n'euſſent pas entrepris en vain de régler les mœurs, & de corriger les hommes par la force ſeule de la raiſon, l'homme auroit pu faire honneur de ſa vertu à la ſupériorité de ſa raiſon, ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la ſageſſe ne firent point de Sages; & il falloit que les vains eſſais de la Philoſophie préparaſſent de nouveaux triomphes à la grace.

C'eſt elle enfin qui a montré à la terre le véritable Sage, que tout le faſte & tout l'appareil de la raiſon humaine nous annonçoit depuis ſi long-temps. Elle n'a pas borné toute ſa gloire, comme la Philoſophie, à eſſayer d'en former à peine un dans chaque ſiecle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les Empires, les déſerts; & l'univers entier a été pour elle un autre Licée, où au milieu des places publiques elle a prêché la ſageſſe à tous les hommes.

Ce n'eſt pas ſeulement parmi les peuples les plus polis, qu'elle a choiſi ſes Sages; (*Prov. 8. 1. 3. 4.*) le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe ont été également appellés à ſa divine philoſophie: ce n'eſt pas aux Savants tout ſeuls qu'elle a réſervé la connoiſſance ſublime de ſes myſteres; le ſimple a prophétiſé comme le ſage; & les ignorants eux-mêmes ſont devenus ſes docteurs & ſes apôtres. Il falloit que la véritable ſageſſe pût devenir la ſageſſe de tous les hommes.

Que dirai-je? Sa doctrine étoit inſenſée en apparence; & les Philoſophes ſoumirent leur raiſon orgueilleuſe à cette ſainte folie: elle n'annonçoit que des croix & des ſouffrances; & les Céſars devinrent ſes diſciples: elle ſeule vint apprendre aux hommes, que la chaſteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être aſſiſes ſur le Trône; & que le ſiege des paſſions & des plaiſirs pouvoit devenir le ſiege de la vertu & de l'innocence. Quelle gloire pour la Religion!

Mais, SIRE, ſi la piété des Grands eſt glorieuſe à la Religion, c'eſt la Religion toute ſeule qui fait la gloire véritable des Grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'eſt la vertu. Un Prince maître de ſes paſſions, apprenant ſur lui-même à commander aux autres, ne

voulant goûter de l'autorité, que les ſoins & les peines que le devoir y attache; plus touché de ſes fautes que des vaines louanges qui les lui déguiſent en vertus; regardant comme l'unique privilege de ſon rang, l'exemple qu'il eſt obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre regle que ſes deſirs, & faiſant pourtant à tous ſes deſirs un frein de la regle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à ſervir à ſes paſſions, & ne ſe croyant fait lui-même que pour ſervir à leurs beſoins; pouvant abuſer de tout, & ſe refuſant même ce qu'il auroit eu droit de ſe permettre: en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu: un Prince de ce caractere eſt le plus grand ſpectacle que la Foi puiſſe donner à la terre. Une ſeule de ſes journées compte plus d'actions glorieuſes que la longue carriere d'un conquérant; l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'eſt de toute la vie.

III. PARTIE. C'Est ainſi que Jeſus-Chriſt triomphe aujourd'hui du péché: mais il triomphe encore de la mort; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avoit fermées; & le ſein

même de ſon tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'eſt le dernier trait qui acheve le triomphe de la Religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devoit mourir avec ſon corps ; & cet être ſi noble, ſeul capable d'aimer & de connoître, n'étoit pourtant qu'un vil aſſemblage de boue que le haſard avoit formé, & que le haſard ſeul alloit diſſoudre pour toujours.

La ſuperſtition païenne lui promettoit au-delà du tombeau une félicité oiſeuſe, où les vains fantômes des ſens devoient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La Religion nous ouvre des eſpérances plus nobles & plus ſublimes; elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philoſophie avoit voulu lui ravir, ſubſtitue la poſſeſſion éternelle du bien ſouverain à ces champs fabuleux & à ces idées puériles de bonheur que la ſuperſtition avoit imaginées.

Mais cette immortalité, qui eſt la plus douce eſpérance de la Foi, n'eſt promiſe qu'à la Foi même : ſes promeſſes ſont la récompenſe de ſes maximes ; & pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu ſelon Dieu.

Oui, mes Freres, cette immortalité, même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le ſouvenir des hommes, les Grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort eſt preſque toujours l'écueil & le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avoit abuſés pendant leur vie, deſcendent preſque auſſi-tôt avec eux dans l'oubli du tombeau : ils ne ſurvivent pas long-temps à eux-mêmes ; ou s'il en reſte quelque ſouvenir parmi les hommes, ils en ſont plus redevables à la malignité des cenſures, qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits : ils ne ſont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien. Leurs adulateurs même deviennent leurs cenſeurs ; (car l'adulation dégénere toujours en ingratitude) ; de nouvelles eſpérances forment un nouveau langage ; on éleve ſur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ſes dépouilles & de ſes vertus celui qui prend ſa place. Les Grands ſont proprement le jouet des paſſions des hommes ; leur gloire n'a point de conſiſtance aſſurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de Princes vantés pendant leur vie, n'ont pas même laiſſé leur nom

à la poſtérité ! & que ſont les hiſtoires des Etats & des Empires, qu'un petit reſte de noms & d'actions, échappé de cette ſoule innombrable qui depuis la naiſſance des ſiecles eſt demeurée dans l'oubli ?

Qu'ils vivent ſelon Dieu, & leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes. Les Princes religieux ſont écrits en caracteres ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires & les conquêtes ſont de tous les ſiecles & de tous les regnes, & elles s'effacent, pour ainſi dire, les unes les autres dans nos hiſtoires: mais les grandes actions de piété plus rares, y conſervent toujours tout leur éclat. Un Prince pieux ſe démêle toujours de la foule des autres Princes dans la poſtérité: ſa tête & ſon nom s'élevent au deſſus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au deſſus de toute la multitude des Tribus; ſa gloire va même croiſſant en s'éloignant, & plus les ſiecles ſe corrompent, plus il devient un grand ſpectacle par ſa vertu.

Oui, SIRE, on a preſque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jeterent dans les Gaules les premiers fondements de votre Monarchie. Ils ſont plus connus par les Fables & par les Romans, que par les Hiſtoires; & l'on diſpute même s'il faut les mettre au nombre de vos auguſtes Prédéceſſeurs :

ils ſont demeurés comme enſevelis dans les fondements de l'Empire qu'ils ont élevé, & leur valeur, qui a perpétué la conquête du Royaume à leurs deſcendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier Prince qui a fait aſſeoir avec lui la Religion ſur le Trône des François, a immortaliſé tous ſes titres par celui de Chrétien : la France a conſervé chérement la mémoire du Grand Clovis : la Foi eſt devenue, pour ainſi dire, la premiere & la plus sûre époque de l'Hiſtoire de la Monarchie ; & nous ne commençons à connoître vos ancêtres, que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître J. C.

Les ſaints Rois dont les noms ſont écrits dans nos annales, ſeront toujours les titres les plus précieux de la Monarchie, & les modeles illuſtres que chaque ſiecle propoſera à leurs ſucceſſeurs.

C'eſt ſur la vie, SIRE, de ces pieux Princes vos ancêtres, qu'on a déja fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagnes & des ſaints Louis qui ajouterent à l'éclat de la Couronne que vous portez, l'éclat immortel de la juſtice & de la piété ; c'eſt ce que répetent tous les jours à Votre Majeſté de ſages inſtructions : ne remontez pas même ſi haut,

vous touchez à des exemples d'autant plus intéreſſants, qu'ils doivent vous être plus chers, & la piété coule de plus près dans vos veines avec le ſang d'un Pere pieux & d'un auguſte Biſaïeul.

Vous êtes, SIRE, le ſeul héritier de leur Trône; puiſſiez vous l'être de leurs vertus! puiſſent ces grands modeles revivre en vous par l'imitation, plus encore que par le nom! puiſſiez-vous devenir vous-même le modele des Rois vos ſucceſſeurs!

Déja ſi notre tendreſſe ne nous ſéduit pas; ſi une enfance cultivée par tant de ſoins & par des mains ſi habiles, & où l'excellence de la nature ſemble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos deſirs de vaines prédictions: déja s'ouvrent à nous de ſi douces eſpérances; déja nous voyons briller de loin les premieres lueurs de notre proſpérité future; déja la majeſté de vos ancêtres, peinte ſur votre front, nous annonce vos grandes deſtinées. Puiſſiez vous donc, SIRE, & ce ſouhait les renferme tous, puiſſiez-vous être un jour auſſi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu! ſi ce n'étoient-là que mes vœux & mes prieres, les dernieres ſans doute que mon miniſtere, attaché déſormais, par les jugements ſecrets de

votre Providence, au ſoin d'une de vos Egliſes, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguſte ; ſi ce n'étoient-là que mes vœux & mes prieres, & qui ſuis-je pour eſpérer qu'elles puiſſent monter juſqu'à votre Trône ? Mais ce ſont les vœux de tant de ſaints Rois qui ont gouverné la Monarchie, & qui mettant leurs Couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet Enfant auguſte la couronne de juſtice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce ſont les vœux du Prince pieux ſur-tout qui lui donna la naiſſance ; & qui proſterné dans le ciel, comme nous l'eſpérons, devant la face de votre gloire, ne ceſſe de vous demander que cet unique héritier de ſa Couronne, le devienne auſſi des graces & des miſéricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce ſont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, & qui, ou chargés du ſoin de ſon enfance, ou attachés de plus près à ſa perſonne ſacrée, répandent ici leur cœur en votre préſence ; afin que cet Enfant précieux, qui eſt comme l'enfant de nos ſoupirs & de nos larmes, non ſeulement ne périſſe pas, mais devienne lui-même le ſalut de ſon peuple.

Que dirai-je encore ? Ce ſont, ô mon Dieu ! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche ; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, & qui, malgré ſes crimes, eſt encore la portion la plus floriſſante de votre Egliſe.

Pourrez-vous, grand Dieu ! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miſéricorde ! Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere* : (*Pſ.* 79. 15. 16.) regardez du haut du ciel, & voyez, non les diſſolutions publiques & ſecretes, mais les malheurs de ce premier Royaume chrétien, de cette vigne ſi chérie que votre main elle-même a plantée, & qui a été arroſée du ſang de tant de martyrs ! *Reſpice de cœlo, & vide, & viſita vineam iſtam quam plantavit dextera tua.* Jetez ſur elle vos anciens regards de miſéricorde ; & ſi nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguſte Enfant que vous avez établi ſur nous, vous rappelle & vous rende à votre peuple : *Et ſuper filium hominis, quem confirmaſti tibi.*

Vous nous avez aſſez affligés, grand Dieu ! eſſuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez verſés ſur nous dans votre colere, nous font répandre. Faites ſuccéder des jours de joie & de miſéricorde

miſéricorde à ces jours de deuil, de courroux & de vengeance. Que vos faveurs abondent où vos châtiments avoient abondé; & que cet Enfant ſi cher ſoit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu! un Roi ſelon votre cœur, c'eſt-à-dire, le pere de ſon peuple; le protecteur de votre Egliſe; le modele des mœurs publiques; le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations; l'arbitre, plus que la terreur de ſes voiſins; & que l'Europe entiere envie plus notre bonheur & ſoit plus touchée de ſes vertus, qu'elle ne ſoit jalouſe de ſes victoires & de ſes conquêtes.

Exaucez des vœux ſi tendres & ſi juſtes, ô mon Dieu! & que ces faveurs temporelles ſoient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

SUR

LES VICES ET LES VERTUS

DES GRANDS.

Oſtendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum ; & dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.

Le démon montra à Jeſus-Chriſt tous les royaumes du monde, & toute la pompe & la gloire qui les environnent ; & il lui dit : Je vous donnerai toutes les choſes, ſi en vous proſternant devant moi, vous m'adorez. Matth. 4. 8. 9.

SIRE,

Les proſpérités humaines ont toujours été un des pieges les plus dangereux, dont le démon s'eſt ſervi pour prendre les hommes. Il ſait que l'amour de la gloire & de l'élévation nous eſt ſi na-

turel, que rien ne nous coûte pour y parvenir ; & que l'uſage en eſt ſi ſéduiſant, que rien n'eſt plus rare que la piété environnée de grandeur & de puiſſance.

Cependant, mes Freres, c'eſt Dieu ſeul qui éleve les Grands & les Puiſſants; qui vous place au deſſus des autres, afin que vous ſoyez les peres des peuples, les conſolateurs des affligés, les aſyles des foibles, les ſoutiens de l'Egliſe, les protecteurs de la vertu, les modeles de tous les Fideles.

Souffrez donc, mes Freres, qu'entrant dans l'eſprit de notre Evangile, je vous expoſe ici les périls & les avantages de votre état ; & qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de ſalut, je vous marque à l'entrée preſque de cette carriere les obſtacles & les facilités que vous offre, pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais auſſi il s'y trouve de grandes reſſources : on y naît, ce ſemble, avec plus de paſſions que le reſte des hommes; mais auſſi on peut y pratiquer plus de vertus : les vices y ont plus de ſuites ; mais auſſi la piété y devient plus utile : en un mot,

on eſt bien plus coupable que le peuple, quand on y oublie Dieu ; mais auſſi on y a bien plus de mérite, quand on lui eſt fidele.

Mon deſſein donc aujourd'hui, eſt de vous repréſenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices ; eſt de vous faire ſentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes nés ; eſt enfin, de vous rendre le déſordre odieux en vous développant les ſujets inexplicables que vos paſſions traînent après elles, & la piété aimable par les utilités incompréhenſibles qui ſuivent toujours vos bons exemples. Ce ne ſeroit pas aſſez de vous marquer les périls de votre état ; il faut auſſi vous en découvrir les avantages. La chaire chrétienne invective d'ordinaire contre les grandeurs & la gloire du ſiecle ; mais il ſeroit inutile de vous parler ſans ceſſe de vos maux, ſi l'on ne vous en préſentoit en même temps les remedes. C'eſt ces deux vérités que je me propoſe de réunir dans ce Diſcours, en vous expoſant quelles ſont les ſuites infinies des vices des Grands & des Puiſſants, & quelles ſont les utilités ineſtimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. UN jugement très-ſévere eſt réſervé à ceux qui ſont élevés, dit l'Eſprit de Dieu : on fera miſéricorde aux pauvres & aux petits ; mais le Seigneur déploiera toute la puiſſance de ſon bras pour châtier les Grands & les Puiſſants: *Exiguo conceditur miſericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur.* (*Sap. 6. 7.*)

Ce n'eſt pas, mes Freres, que le Seigneur rejette les Grands & les Puiſſants, comme dit l'Ecriture, puiſqu'il eſt puiſſant lui-même : ou que le rang & l'élévation ſoient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ſes graces, & faſſent preſque tout ſeuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de perſonne : il eſt le Seigneur des cedres du Liban, comme de l'hyſſope qui croît dans les plus profondes vallées ; il fait lever ſon ſoleil ſur les plus hautes montagnes, comme ſur les lieux les plus bas & les plus obſcurs : il a formé les aſtres du ciel comme les vers qui rampent ſur la terre : les Grands ſont même les images plus naturelles de ſa grandeur & de ſa gloire, les miniſtres de ſon autorité, les canaux de ſes libéralités & de ſa magnificence. Et je ne viens pas ici, mes Freres, ſelon le langage ordinaire, prononcer des anathêmes contre les

grandeurshumaines & vous faire un crime de votre état, puiſque votre état vient de Dieu, & qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls, que de vous montrer les moyens infinis de ſalut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes Freres, que les péchés des Grands & desPuiſſants ont deux caracteres d'énormité qui les rendent infiniment plus puniſſables devant Dieu que les péchés du commun des Fideles : premiérement, le ſcandale ; ſecondement, l'ingratitude.

Le ſcandale. Il n'eſt point de crime, mes Freres, auquel l'Evangile laiſſe moins d'eſpérance de pardon, qu'à celui d'être un ſujet de chûte à nos freres : *Malheur à l'homme qui ſcandaliſe*, dit Jeſus-Chriſt ; *il lui ſeroit plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occaſion de perte & de ſcandale au plus petit d'entre mes Diſciples.* (*Matth.* 18. 6. 7.) Premiérement, parce que vous perdez une ame qui devoit jouir éternellement de Dieu. Secondement, parce que vous faites périr votre frere pour lequel Jeſus-Chriſt étoit mort. Troiſiémement, parce que vous devenez le miniſtre des deſſeins du démon pour la perte des ames. Quatriémement, parce que vous êtes cet homme de péché, cet ante-

chriſt dont parle l'Apôtre : car Jeſus-Chriſt a ſauvé l'homme, & vous le perdez ; Jeſus-Chriſt a formé de véritables adorateurs à ſon Pere, & vous les lui ôtez ; Jeſus-Chriſt nous a acquis par ſon ſang, & vous lui raviſſez ſa conquête ; Jeſus-Chriſt eſt le médecin des ames, & vous en êtes le corrupteur ; il eſt leur voie, & vous êtes leur piege ; il eſt le paſteur qui vient chercher les brebis qui périſſent, & vous êtes le loup dévorant qui tuez & perdez les ouailles que ſon Pere lui avoit données. Cinquiémement enfin, parce que tous les autres péchés meurent, pour ainſi dire, avec le pécheur ; mais les fruits de ſes ſcandales ſeront immortels ; ils ſurvivront à ſes cendres ; ils ſubſiſteront après lui, & ſes crimes ne deſcendront pas avec lui dans le tombeau de ſes peres.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris ſeulement une regle d'or parmi des dépouilles que le Seigneur s'étoit conſacrées : mon Dieu ! quelle ſera donc la punition de celui qui ravit à Jeſus-Chriſt une ame qui étoit ſa dépouille précieuſe, rachetée non avec de l'or & de l'argent, mais de tout le ſang divin de l'Agneau ſans tache ? Le Veau d'or fut réduit en pouſſiere pour avoir fait prévariquer Iſraël ;

grand Dieu ! & tout l'éclat qui environne les Grands & les Puiſſants, les mettroit-il à couvert de votre colere, dès qu'ils ne ſont élevés que pour être à votre peuple une occaſion de chûte & d'idolâtrie ? Le ſerpent d'airain lui-même, ce monument ſacré des miſéricordes du Seigneur ſur Juda, fut briſé pour avoir été une occaſion de ſcandale aux Tribus : mon Dieu ! & le pécheur déja ſi odieux par ſes propres crimes, ſera-t-il épargné, lorſqu'il devient un piege & une pierre d'achoppement à ſes freres !

Or, mes Freres, voilà le premier caractere qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang & la naiſſance élevent ſur le commun des Fideles : le ſcandale. Les ames vulgaires & obſcures ne vivent que pour elles ſeules. Confondues dans la foule, & cachées aux yeux des hommes par la baſſeſſe de leur deſtinée, Dieu ſeul eſt le témoin ſecret de leurs voies & le ſpectateur inviſible de leurs chûtes ; ſi elles tombent, ou ſi elles demeurent fermes, c'eſt pour le Seigneur tout ſeul qui les voit & qui les juge : le monde qui ignore même leurs noms, n'eſt pas plus inſtruit de leurs exemples : leur vie n'a point de ſuite : ils peuvent faire des chûtes, mais ils tombent tout ſeuls ;

& s'ils ne ſe ſauvent pas, leur perte du moins ſe borne à eux & ne devient pas celle de leurs freres.

Mais les perſonnes nées dans l'élévation deviennent comme un ſpectacle public ſur lequel tous les regards ſont attachés : ce ſont ces maiſons bâties ſur la montagne, qui ne ſauroient ſe cacher, & que leur ſituation toute ſeule découvre ; ces flambeaux luiſants qui traînent par-tout avec eux l'éclat qui les trahit & qui les montre. C'eſt le malheur de la grandeur & des dignités ; vous ne vivez plus pour vous ſeul ; à votre perte ou à votre ſalut eſt attaché la perte ou le ſalut de tous ceux qui vous environnent ; vos mœurs forment les mœurs publiques ; vos exemples ſont les regles de la multitude ; vos actions ont le même éclat que vos titres : il ne vous eſt plus permis de vous égarer à l'inſu du public ; & le ſcandale eſt toujours le triſte privilege que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le ſcandale, premiérement, d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaiſir, mais ſur-tout lorſque de grands exemples le leur propoſent : ils trouvent alors une ſorte de vanité dans leurs égarements, parce que c'eſt par-là qu'ils vous reſſemblent : le peuple regarde comme un bon air de

marcher ſur vos traces : la ville croit ſe faire honneur en prenant tout le mauvais de la Cour : vos mœurs forment un poiſon qui gagne les peuples & les Provinces ; qui infecte tous les états ; qui change les mœurs publiques ; qui donne à la licence un air de nobleſſe & de bon goût, & qui ſubſtitue à la ſimplicité de nos peres & à l'innocence des mœurs anciennes, la nouveauté de vos plaiſirs, de votre luxe, de vos profuſions, & de vos indécences profanes. Ainſi c'eſt de vous que paſſent juſques dans le peuple les modes immodeſtes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un viſage où la pudeur toute ſeule devroit être peinte, la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des paſſions, & toute la corruption de nos ſiecles.

Et d'où croyez-vous, mes Freres, que vienne cette licence effrénée qui regne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous dans les Provinces les plus reculées, conſervent encore du moins quelque reſte de l'ancienne ſimplicité & de la premiere innocence ; ils vivent dans une heureuſe ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des loix. Mais plus les pays ſe rapprochent de vous, plus les mœurs

changent, plus l'innocence s'altere, plus les abus ſont communs ; & le plus grand crime des peuples, c'eſt la ſcience de vos mœurs & de vos uſages. Dès que les Chefs des Tribus furent entrés dans les tentes des Filles de Madian, tout Juda prévariqua, & il s'en trouva peu qui ſe conſervaſſent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu ! que le compte des Riches & des Puiſſants ſera un jour terrible, puiſqu'outre leurs paſſions infinies, ils ſe trouveront encore coupables devant vous des déſordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur ſiecle ; & que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres !

Secondement, un ſcandale de complaiſance. On cherche à vous plaire en vous imitant ; vos inférieurs, vos créatures, vos eſclaves ſe font de la reſſemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance ; ils copient vos vices, parce que vous les leur comptez comme des vertus ; ils entrent dans vos goûts, pour entrer dans votre confiance ; ils s'étudient à l'envi, ou de vous ſuivre ou de vous ſurpaſſer, parce que vous n'aimez en eux que ce qui vous reſſemble. Hélas ! mes Freres, combien d'ames foibles nées avec des principes de vertu, & qui loin de vous

n'auroient trouvé en elles que des diſpoſitions favorables au ſalut, ont trouvé dans l'obligation où leur fortune les mettoit de vous imiter, le piege de leur innocence ?

Troiſiémement, un ſcandale d'impunité. Vous ne ſauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous les abus & les excès que vous vous permettez vous-mêmes : vous êtes obligé de leur ſouffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire : il faut fermer les yeux à des déſordres que vous autoriſez par vos mœurs ; & de peur de vous condamner vous-même, faire grace à ceux qui vous reſſemblent. Une femme mondaine & toute occupée de plaire, répand ſur tout ſon domeſtique un air de licence & de mondanité ; ſa maiſon devient un écueil d'où l'innocence ne ſort jamais entiere ; chacun imite au dedans les paſſions qu'elle fait éclater au dehors ; & il faut qu'elle diſſimule ces déréglements, parce que ſes mœurs ne laiſſent plus rien à faire à ſes cenſures. Vous le ſavez, mes Freres, & la dignité de la Chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici ; quel déſordre dans ces maiſons deſtinées & ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domeſtiques que la vanité a multiplié à l'infini ? Que vos plaiſirs coûtent cher

à ces infortunés, qui loin de vos yeux, n'ayant plus de frein qui les retienne, & cherchant à occuper une oiſiveté où vos amuſements les laiſſent, ſentent autoriſer par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la baſſeſſe de leur éducation & d'un ſang vil & mépriſable ! O mon Dieu ! ſi celui qui néglige le ſoin des ſiens eſt devant vous pire qu'un infidele, quel eſt donc le crime de celui qui les ſcandaliſe, & qui leur fait trouver la mort & la condamnation, où ils auroient dû trouver des ſecours de ſalut & l'aſyle de leur innocence ?

Quatriémement, un ſcandale d'office & de néceſſité. Combien d'infortunés périſſent pour ſervir à vos plaiſirs & à vos paſſions injuſtes ? Les arts dangereux ne ſubſiſtent que pour vous ; les théatres ne ſont élevés que pour fournir à vos délaſſements criminels ; les harmonies profanes ne retentiſſent de toutes parts & ne corrompent tant de cœurs, que pour flatter la corruption du vôtre ; les ouvrages funeſtes à l'innocence ne paſſent à la derniere poſtérité qu'à la faveur de vos noms & de votre protection. C'eſt vous ſeuls, mes Freres, qui donnez à la terre des Poëtes laſcifs, des auteurs pernicieux, des Ecrivains profanes : c'eſt pour vous plaire que ces corrup-

teurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talents, & cherchent dans un ſuccès qui n'a pour but que la perte des ames, leur élévation & leur fortune : c'eſt vous ſeuls qui les protégez, qui les récompenſez, qui les produiſez, qui leur ôtez même en les honorant de votre familiarité, ce caractere de honte & d'infamie, que les Loix de l'Egliſe & de l'Etat leur avoient laiſſé, & qui les flétriſſoit aux yeux des hommes.

Ainſi, c'eſt par vous que les peuples participent à ces déſordres ; que ce poiſon infecte les villes & les provinces ; que ces plaiſirs publics deviennent la ſource des miſeres & de la licence publique ; que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour ſervir à vos plaiſirs ; & cherchant à ſoulager la médiocrité de leur fortune par l'uſage des talents que vos paſſions toutes ſeules ont rendu utiles & recommandables, viennent ſur des théatres criminels chanter des paſſions pour flatter les vôtres ; périr pour vous plaire ; perdre leur innocence en la faiſant perdre à ceux qui les écoutent ; devenir des écueils publics & le ſcandale de la Religion ; porter même le malheur & la diſſenſion dans vos familles ; & vous punir, femme du monde, de l'appui & du crédit que vous leur donnez par votre préſence

& par vos applaudiſſements, en devenant l'objet criminel de la paſſion & de la mauvaiſe conduite de vos enfants, & partageant peut-être avec vous-même le cœur de votre mari, & ruinant ſans reſſource ſes affaires & ſa fortune.

Cinquiémement, un ſcandale de durée. C'eſt peu, mes Freres, que la corruption de nos ſiecles ſoit preſque le ſeul ouvrage des grands & des Puiſſants ; les ſiecles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence & de leurs déſordres. Ces poéſies profanes qui n'ont vu le jour qu'à votre occaſion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous ſuivront : ces Auteurs dangereux que vous honorez de votre protection, paſſeront entre les mains de vos neveux ; & vos crimes ſe multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux, & qui ſe communiquera d'âge en âge. Vos paſſions même immortaliſées dans les hiſtoires, après avoir été un ſcandale pour votre ſiecle, le deviendront encore aux ſiecles ſuivants : la lecture de vos égarements conſervés à la poſtérité, ſe fera encore des imitateurs après votre mort : on ira encore chercher des leçons de crimes dans le récit de vos aventures ; & vos déſordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fourniſſent

encore des blaſphêmes & des dériſions aux impies & des motifs de ſécurité au libertinage: l'emportement de la femme de Putiphar s'eſt conſervé juſqu'à nous, & ſon rang a immortaliſé ſa foibleſſe. Telle eſt la deſtinée des vices & des paſſions des Grands & des Puiſſants: ils ne vivent pas pour leur ſiecle ſeul, ils vivent pour les ſiecles à venir, & la durée de leur ſcandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le ſavez vous-mêmes, mes Freres, encore aujourd'hui, ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires ſcandaleux faits dans le ſiecle de nos peres, qui ont conſervé juſqu'à nous les déſordres des Cours précédentes & immortaliſé les paſſions des principales perſonnes qui les compoſoient? Les déréglements d'un peuple obſcur & du reſte des hommes qui vivoient alors, ſont demeurés enſevelis dans l'oubli; leurs paſſions ont fini avec eux; leurs vices obſcurs comme leurs noms ont échappé à l'hiſtoire; & ils ſont à notre égard comme s'ils n'avoient jamais été: & tout ce qui nous reſte de ces âges paſſés, ce ſont les égarements de ceux que leur rang & leur naiſſance diſtinguoient dans leur ſiecle; ce ſont leurs paſſions qui en inſpirent tous les jours de nouvelles par la naïveté du ſtyle &

par la licence des Auteurs qui nous les ont conſervées; & l'unique privilege de leur condition, c'eſt que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des Grands & des Puiſſants renaiſſent, pour ainſi dire, de leurs cendres, paſſent d'âge en âge, ſont gravés dans les monuments publics, & ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu! qui ſont le ſcandale de tous les ſiecles, l'écueil de tous les états, & qui ſerviront juſqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur, & de modele au déréglement & à la licence!

Enfin, un ſcandale de ſéduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu mépriſable: la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous: l'extérieur de la piété eſt un mauvais air dont on ſe cache en votre préſence, comme d'un travers qui déshonore. Combien d'ames touchées de Dieu ne réſiſtent à ſa grace & à ſon eſprit, que de peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue ſociété de plaiſir leur a donnée! combien d'ames dégoûtées du monde n'oſent ſe déclarer & revenir à Dieu, pour ne pas s'expoſer à vos dériſions inſenſées; imitent encore vos mœurs & vos plaiſirs dont la grace les a détrom-

pées, & donnent à la complaiſance & à des égards injuſtes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût & leur nouvelle foi les éloigne !

Je ne parle pas, mes Freres, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde ; de ces diſcours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme ; qui de vous paſſent juſqu'au peuple, & maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété. & ces dériſions éternelles des Juſtes, qui ôtent à la vertu toute ſa dignité, & confirment les pécheurs dans le vice.

Et de-là, mes Freres, que de Juſtes ſéduits ! que de foibles entraînés ! que d'ames chancelantes retenues dans le déſordre ! que d'impies & de libertins raſſurés ! quel obſtacle devenez-vous au fruit de notre miniſtere ! que de cœurs préparés n'oppoſent à la force de la vérité que nous annonçons, que les longs engagements qui les lient à vos mœurs & à vos plaiſirs, & ne trouvent que vous ſeuls en eux qui ſervent comme de mur & de bouclier à la grace ! Mon Dieu, quel fléau pour un ſiecle, quel malheur pour les peuples, qu'un Grand ſelon le monde qui ne vous craint pas, qui ne vous connoît pas, & qui mépriſe vos loix & vos ordonnances éternelles ! c'eſt

un préſent que vous faites aux hommes dans votre colere, & la plus terrible marque de votre indignation ſur les Villes & ſur les Royaumes.

Oui, mes Freres, voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractere de vos fautes, le ſcandale. Votre deſtinée décide d'ordinaire de celles des peuples: les déſordres des petits ſont toujours la ſuite de vos déſordres; & les péchés de Jacob, dit le Prophete, c'eſt-à-dire, du peuple & des Tribus, ne viennent que de Samarie, le ſiege des Grands & des Puiſſants? *Quod ſcelus Jacob? Nonne Samaria?* (*Mich. 1. 5.*)

Mais quand le ſcandale inſéparable des péchés des Grands & des Puiſſants, n'y ajouteroit pas un nouveau degré d'énormité qui leur eſt propre; l'ingratitude qui en fait le ſecond caractere, ſuffiroit pour attirer ſur eux cet abandon de Dieu, qui ferme pour toujours ſes entrailles à la bonté & à la miſéricorde.

Je dis l'ingratitude, mes Freres: car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémiſſent dans l'obſcurité & dans l'indigence; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat & de l'abondance; il vous a choiſis ſur tout le peuple pour vous combler de

bienfaits ; il a raſſemblé ſur vous ſeuls les biens, les honneurs, les titres, les diſtinctions, & tous les avantages de la terre; il ſemble que ſa Providence ne veille que pour vous ſeuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation & d'amertume : la terre ne ſemble produire que pour vous ſeuls; le ſoleil, ne ſe lever & ne ſe coucher que pour vous ſeuls; le reſte des hommes même ne paroiſſent nés que pour vous, & pour ſervir à votre grandeur & à vos uſages : il ſemble que le Seigneur n'eſt occupé que de vous ſeuls, tandis qu'il oublie tant d'ames obſcures dont les jours ſont des jours de douleur & de miſere, & pour leſquelles il ſemble qu'il n'y a point de Dieu ſur la terre : & cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui; votre abondance ſert à vos paſſions ; votre élévation facilite vos plaiſirs, & ſes bienfaits deviennent vos crimes.

Oui, mes Freres, tandis que mille malheureux, ſur leſquels ſa main s'appeſantit avec tant de rigueur; tandis qu'une populace obſcure, pour qui la vie n'a rien que de dur & de triſte, l'invoque, le bénit, leve les mains vers lui dans la ſimplicité de ſon cœur, le regarde comme ſon Pere, & lui donne des marques d'une piété ſimple & d'une

religion ſincere : vous, mes Freres, qu'il accable de bienfaits ; vous, pour qui le monde tout entier ſemble fait, vous ne le connoiſſez pas ; vous ne daignez pas lever les yeux vers lui ; vous ne penſez pas ſeulement s'il y a un Dieu au deſſus de vous qui ſe mêle des choſes de la terre ; vous lui rendez pour action de graces des outrages, & la Religion n'eſt que pour le peuple.

Hélas ! mes Freres, vous trouvez ſi noir & ſi indigne, lorſque ceux dont l'élévation étoit votre ouvrage, vous oublient, vous méconnoiſſent, ſe déclarent contre vous, & n'uſent du crédit dont ils vous ſont redevables, que pour vous éloigner & pour vous détruire. Mais, mes Freres, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'eſt-elle pas ſon ouvrage ? N'eſt-ce pas ſa main toute ſeule qui a ſéparé vos ancêtres de la foule, & qui les a placés à la tête des peuples ? N'eſt-ce pas la diſpoſition ſeule de la Providence, qui vous a fait naître d'un ſang illuſtre, & qui vous a fait trouver tout d'un coup en naiſſant & ſans qu'il vous en coutât rien, ce qu'une vie entiere de ſoins & de peines n'auroit pas pu même vous faire attendre ? Qu'aviez-vous à ſes yeux plus que tant d'infortunés qu'il laiſſe dans la miſere ? Ah !

s'il n'avoit eu égard qu'aux qualités naturelles de l'ame, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modeſtie; combien d'ames obſcures nées avec toutes ces vertus, auroient dû vous être préférées & occuper la place où vous êtes? S'il n'eût conſulté que l'uſage que vous deviez faire un jour de ſes bienfaits, combien de malheureux dans la même ſituation où vous vous trouvez auroient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, & glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui dans leur indigence même l'invoquent & le béniſſent, au lieu que vous le faites blaſphêmer, & que votre exemple devient une ſéduction pour ſon peuple?

Et cependant il vous choiſit, & il les rejette; il les humilie, & il vous éleve: il eſt pour eux un maître dur & ſévere, & pour vous un pere libéral & magnifique. Que pouvoit-il faire davantage pour vous engager à le ſervir & à lui être fideles? Qu'y a-t-il de plus puiſſant que les bienfaits pour attirer les cœurs, & pour s'aſſurer des hommages? C'eſt de vous ſeul, Seigneur, diſoit David au milieu de ſa proſpérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puiſſance où je ſuis élevé; &

il eſt juſte, ô mon Dieu, de vous glorifier dans vos dons, de meſurer ce que je vous dois ſur ce que vous avez fait pour moi, & de faire ſervir mon élévation & tout ce que je ſuis à votre gloire : *Tua eſt, Domine, magnificentia, & potentia, & gloria... Nunc igitur, Deus noſter confitemur tibi, & laudamus nomen tuum inclytum.* (*1. Paral. 29. 11. 13.*)

Et cependant, mes Freres, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce ſont les Riches & les Puiſſants, qui vivent ſans autre Dieu dans ce monde que leurs plaiſirs injuſtes. C'eſt vous ſeuls qui lui diſputez les plus légers hommages ; qui vous croyez diſpenſés de tout ce que ſa loi a de pénible & de ſévere ; qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes, pour faire ſervir ſes bienfaits à vos paſſions, & qui laiſſez au ſimple peuple le ſoin de le ſervir, de lui rendre graces, & d'obſerver avec religion les ordonnances de ſa loi ſainte.

Ainſi ſouvent, mes Freres, le peuple l'adore, & vous l'outragez ; le peuple l'appaiſe, & vous l'irritez ; le peuple l'invoque, & vous l'oubliez ; le peuple le ſert avec un bon zele, & vous mépriſez ſes ſerviteurs ; le peuple leve ſans ceſſe les mains vers lui, & vous doutez même s'il exiſte, vous qui ſeuls reſ-

ſentez les effets de ſa libéralité & de ſa puiſſance : ſes châtiments lui forment des adorateurs, & ſes bienfaits ne lui valent que des dériſions & des outrages.

Je dis ſes bienfaits, mes Freres ; car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune. Il vous a fait naître encore avec des diſpoſitions plus favorables à la vertu que le ſimple peuple ; un cœur plus noble & plus élevé ; des inclinations plus heureuſes ; des ſentiments plus dignes de la grandeur de la Foi ; plus de lumiere, plus d'élévation, plus de connoiſſance, plus d'inſtruction, plus de goût pour les bonnes choſes. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui ſe communiquent avec le ſang, des paſſions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienſéances plus voiſines de la vertu ; cette politeſſe qui adoucit l'humeur ; cette dignité qui retient les ſaillies du tempérament ; cette humanité qui rend plus ſenſible aux impreſſions de la grace. De combien de bienfaits abuſez-vous donc, mes Freres, quand vous ne vivez pas ſelon Dieu ? Quel monſtre d'ingratitude qu'un Grand, qu'un homme comblé d'honneur & de proſpérité, & qui ne leve jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui diſpenſe !

Et

Et d'où croyez-vous auſſi, mes Freres, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes & les provinces ? Ce n'eſt que pour punir l'uſage injuſte que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quelquefois de ſtérilité les terres & les campagnes. Sa juſtice indignée que vous employiez contre lui ſes propres bienfaits, les ſouſtrait à vos paſſions, répand ſon indignation ſur la terre, permet les guerres & les diſſenſions, renverſe vos fortunes, éteint vos familles, fait ſécher la racine de votre poſtérité, fait paſſer à des mains étrangeres vos titres & vos poſſeſſions, & vous rend les exemples éclatants de l'inconſtance des choſes humaines, & les monuments anticipés de ſa colere contre les cœurs ingrats & inſenſibles aux ſoins paternels de ſa Providence.

Voilà, mes Freres, les deux caracteres inſéparables de vos péchés ; le ſcandale & l'ingratitude : voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas fideles à Dieu : voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne ſauriez être médiocrement coupables, dès que vous l'êtes. Les paſſions ſont les mêmes dans le peuple & parmi les Puiſſants ; mais il s'en faut bien que le crime ſoit égal ; & ſouvent un ſeul de

vos crimes entraîne plus de malheurs, & a devant Dieu des ſuites plus étendues & plus terribles, qu'une vie entiere d'iniquité dans une ame obſcure & vulgaire. Mais auſſi, mes Freres, vos vertus ont le même avantage & la même deſtinée ; & c'eſt ce qui me reſte à vous dire dans la derniere partie de ce Diſcours.

II. PARTIE. SI le ſcandale & l'ingratitude ſont les ſuites inſéparables des vices & des paſſions des perſonnes élevées, leurs vertus auſſi ont deux caracteres particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des fideles : premiérement, l'exemple ; ſecondement, l'autorité. Et voilà, mes Freres, une vérité bien conſolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, & bien capable de vous animer à ſervir Dieu, & de vous rendre la vertu aimable. Car ce ſeroit vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés, comme un obſtacle au ſalut & aux devoirs que la Religion nous impoſe. J'avoue que les écueils y ſont plus dangereux que dans une deſtinée plus obſcure, les tentations plus vives & plus fréquentes ; & en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au ſalut,

je ne prétends pas en diſſimuler les périls que Jeſus-Chriſt nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux ſeulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le ſimple peuple ; qu'il revient à la Religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une ſeule perſonne élevée, que de celle preſque d'un peuple entier de fideles : & que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu, qu'il tireroit plus de gloire de votre fidélité, & que vos vertus ont des ſuites plus étendues pour l'utilité de l'Egliſe & pour l'édification des Fideles.

La premiere, c'eſt l'exemple. Une ame d'entre le peuple qui craint Dieu, ne le glorifie que dans ſon cœur : c'eſt un enfant de lumiere qui marche, pour ainſi dire, dans les ténebres ; elle lui rend des hommages ; mais elle ne lui en attire point : renfermée dans l'obſcurité de ſa fortune, elle ne vit que ſous les yeux de Dieu ſeul ; elle ſouhaite que ſon nom ſoit glorifié, & lui rend par ſes deſirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ſes exemples : ſes vertus ſont utiles à ſon ſalut ; mais elles ſont comme perdues pour le ſalut de ſes freres : elle eſt ici-bas comme ce tréſor caché dans la terre, que le champ de Jeſus-Chriſt porte à ſon inſu, & dont il ne fait aucun uſage.

Mais pour vous, mes Freres, qui vivez exposés aux regards publics, & à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatants que vos noms : vous répandez la bonne odeur de Jesus-Christ, par-tout où celle de votre rang & de vos titres est répandue : vous faites glorifier le nom du Seigneur, par-tout où le vôtre se fait connoître : la même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le Ciel : les avantages de la nature découvrent par-tout en vous les merveilles de la grace : les peuples, les villes, les provinces, qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public : vous la prêchez à ceux que vous ne connoissez pas : vous devenez, dit le Prophete, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples : tout un Royaume a les yeux sur vous, & parle de vos exemples, & jusques dans les Cours étrangeres votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon étoit répandu dans toutes les Cours de l'Orient, dit l'Ecriture, & celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Héman & de

Calcol, les principaux des enfants de Mahol, n'étoit pas moins connue à Jéruſalem, malgré la diſtance des lieux qui les faiſoit vivre ſi loin de la Paleſtine.

Or dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples ! Premiérement, les grands modeles touchent bien plus ; & la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des Grands l'autoriſe. Secondement, l'idée de foibleſſe que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle eſt ennoblie de vos noms, pour ainſi dire, & qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troiſiémement, la modeſtie & la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reſte des hommes, dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand & modeſte ; & que la fuite du luxe & de la profuſion, non ſeulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation & à la naiſſance. Quatriémement, combien d'ames foibles rougiroient de la vertu, que votre exemple raſſure, qui ne craignent plus de marcher après vous, & qui trouvent même beau de ſuivre vos traces ! Cinquiémement, combien d'ames trop ſenſibles encore aux intérêts de la terre, craindroient que la piété ne fût un obſtacle à leur élévation, & trouveroient peut-être dans cette tenta-

tion l'écueil de tous leurs desirs de pénitence, si elles n'apprenoient en vous voyant, que la piété est utile à tout, & qu'en attirant les graces du Ciel, elle n'éloigne pas celles de la terre ! Sixiémement, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est devenue un moyen sûr de vous plaire, & que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance & dans votre estime.

Enfin, mes Freres, quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes qu'elle sait encore se former des Justes qui mépriſent les honneurs, les dignités, les richesses ; qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis ; qui sont élevés aux premieres places, sans perdre de vue les biens éternels ; qui possedent tout comme ne possédant rien ; qui sont plus grands que le monde entier ? & regardent comme de la boue tous les avantages de la terre, dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la foi leur montre dans le Ciel ! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-

aller ; qu'en vain ils tâchent de ſe perſuader qu'on n'a recours à Dieu que lorſque le monde nous manque ; puiſque comblés des faveurs du monde, vous ne laiſſez pas d'aimer l'opprobre de Jeſus-Chriſt ! Quelle conſolation même pour notre miniſtere, de pouvoir nous ſervir de vos exemples dans ces Chaires chrétiennes, pour confondre les pécheurs d'une deſtinée plus obſcure ; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices ; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuſes qu'ils nous oppoſent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu ; en leur montrant que les périls qui les environnent, ne ſont pas plus grands que les vôtres ; que les objets des paſſions au milieu deſquels ils vivent, ſont moins ſéduiſants ; que le monde ne leur offre pas plus de charmes & plus d'illuſion qu'il vous en offre ; que ſi la grace peut ſe former des cœurs fideles juſques dans les palais des Rois, elle peut s'en former à plus forte raiſon dans le tumulte des villes & ſous le toit du citoyen & du Magiſtrat ; & qu'ainſi on trouve le ſalut par-tout, & que notre état ne devient un prétexte favorable à nos paſſions, que lorſque la corruption de notre cœur eſt la véritable raiſon qui les autoriſe.

Oui, mes Freres, je le répete, vous donnez, quand vous ſervez Dieu, une nouvelle force à notre miniſtere; plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples; plus de confiance à notre zele; plus de dignité à la parole de Jeſus-Chriſt; plus de crédit à nos cenſures; plus de conſolation à nos travaux; & en jettant les yeux ſur vous, le monde trouve la déciſion des vérités qu'il nous avoit conteſtées. Que de biens, mes Freres, reviennent donc à l'Egliſe de vos exemples! Vous donnez du crédit à la piété; vous honorez la Religion dans l'eſprit des peuples; vous animez les Juſtes de tous les états; vous conſolez les ſerviteurs de Dieu; vous répandez dans tout un Royaume une odeur de vie qui confond le vice & qui autoriſe la vertu; vous maintenez les regles de l'Evangile contre les maximes du monde: on vous cite dans les Villes & dans les Provinces les plus éloignées pour encourager les foibles & agrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt: les peres apprennent vos noms à leurs enfants pour les animer à la vertu; & ſans le ſavoir, vous devenez le modele des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états & de tous les ordres. A peine les principaux des Tribus dans le

déſert & les femmes les plus diſtinguées eurent apporté à Moïſe leurs ornements les plus précieux pour la conſtruction du tabernacle, que tout le peuple, entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ſes dons & ſes préſents, & qu'il fallut que Moïſe mît des bornes à leurs pieux empreſſements, & modérât l'excès de leurs largeſſes.

Ah! mes Freres, que de biens, encore une fois, vos ſeuls exemples peuvent faire parmi les peuples! les plaiſirs publics décriés, dès que vous ne les autoriſez plus par votre préſence; les modes indécentes proſcrites, dès que vous les négligez; les uſages dangereux ſurannés, dès que vous les abandonnez; la ſource de preſque tous les déſordres tarie, dès que vous vivez ſelon Dieu. Et de-là que d'ames préſervées! que de malheurs prévenus! que de crimes arrêtés! que de maux empêchés! Quel gain pour la Religion qu'une ſeule perſonne élevée, qui vit ſelon la foi! Quel préſent Dieu fait à la terre, à un Royaume, à un peuple, quand il lui donne des Grands & des Puiſſants qui vivent dans ſa crainte! Et quand l'intérêt ſeul de votre ame, mes Freres, ne ſuffiroit pas pour vous rendre la vertu aimable, l'intérêt de tant d'ames, à qui vous êtes une occaſion de ſalut

en vivant ſelon Dieu, ne devroit-il pas préférer la crainte & l'amour de ſa loi à tous les vains plaiſirs de la terre ? Eſt-il de plaiſir plus doux pour un bon cœur, que de devenir une ſource de ſalut & de bénédiction pour ſes freres?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes Freres, c'eſt que vous ne vivez pas ſeulement pour votre ſiecle; je l'ai déja dit, vos exemples paſſeront juſques aux ſiecles ſuivants; les vertus des ſimples fideles périſſent, pour ainſi dire, avec eux; mais vos vertus ſeront conſervées dans nos hiſtoires avec vos noms. Vous deviendrez un modele de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous; vos rangs & vos emplois vous liant aux principaux événements qui ſe paſſent dans notre ſiecle, vous feront paſſer avec eux juſques aux ſiecles à venir. Les Cours qui ſuccéderont à la nôtre, trouveront encore l'hiſtoire de vos mœurs & de vos ſaints exemples mêlée avec l'hiſtoire publique de nos jours; vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous ſuivront; le ſouvenir de vos vertus conſervé dans nos annales, y ſervira encore d'inſtruction à vos deſcendants qui les liront: & l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célebres

& pleins de gloire & de juſtice, dont parle l'Ecriture, que votre piété n'a pas fini avec vous; que le ſouvenir de vos vertus paſſera d'âge en âge: que les peuples raconteront juſqu'à la fin votre ſageſſe & vos exemples; que l'Egliſe publiera vos louanges; & que les biens que vous avez faits, & l'odeur de votre vie ſe conſervera toujours au milieu de nous, avec les deſcendants qui naîtront de la gloire de votre ſang, & qui ſuccéderont à vos noms & à vos titres: *Quorum pietates non defuerunt; cum ſemine eorum permanent bona.* (*Eccli* 44. 10. 11.)

Mais, ce n'eſt pas tout, mes Freres: l'exemple rend vos vertus un bien public, & c'eſt-là leur premier caractere; mais l'autorité qui en eſt le ſecond, acheve & ſoutient les biens infinis que vos exemples ont commencé. Et quand je dis l'autorité, mes Freres, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immenſe dans les ſuites fécondes de la piété des Grands & des Puiſſants!

Premiérement, la protection de la vertu. La vertu timide eſt ſouvent opprimée, parce qu'elle manque ou de hardieſſe pour ſe montrer, ou de protection pour ſe défendre: la vertu obſcure eſt ſouvent mépriſée, parce que rien ne la releve aux yeux des ſens, &

que le monde eſt ravi de pouvoir faire un crime à la piété, de l'obſcurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que vous en prenez vous-mêmes le parti, mes Freres, ah ! la vertu ne manque plus de protection : vous devenez les interpretes des gens de bien auprès du Prince, déja ſi favorable lui-même à la piété, & les canaux par leſquels ils trouvent tous les jours accès auprès du Trône ; vous mettez en place des hommes juſtes qui deviennent des exemples publics ; vous produiſez des ſerviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumiere, de ſcience & de vertu, qui ſeroient demeurés dans la pouſſiere, & qui, à la faveur de votre nom & de votre appui paroiſſent dans le public, mettent en œuvres leurs talents, enrichiſſent quelquefois l'Egliſe d'ouvrages ſaints & chrétiens, contribuent à l'édification des Fideles, à l'inſtruction des peuples, à la conſommation des ſaints ; apprennent les regles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, & feront paſſer dans tous les ſiecles ſuivants, avec les monuments pieux de leur zele, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, & de votre amour pour les Juſtes.

Que dirai-je, mes Freres ? Vous ſou-

tenez le zele des gens de bien dans les entrepriſes ſaintes ; & votre protection les anime, & leur fait ſurmonter tous les obſtacles dont le démon traverſe toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu & contribuer au ſalut des ames. Que d'établiſſements utiles aujourd'hui, & qui ſont une ſource de bénédiction dans l'Egliſe, n'ont dû autrefois leur naiſſance qu'au crédit d'une ſeule perſonne élevée, à qui Dieu avoit mis dans le cœur de protéger une œuvre, dont il devoit tirer un jour tant de gloire! que de pieux deſſeins & avantageux à l'Egliſe exécutés, auroient échoué, ſi l'autorité d'un Juſte en place & élevé dans l'Egliſe, n'eût applani toutes les voies qui ſembloient en rendre l'exécution impoſſible ! Que de ſaints Miniſtres de Jeſus-Chriſt ſoutenus dans leurs fonctions, auroient cédé aux contradictions & privé par leur retraite les peuples de leurs inſtructions & de leurs exemples, ſi leur vertu n'eût trouvé dans la piété des Grands & des Puiſſants une protection qui aſſuroit la paix à leur troupeau, & l'autorité à leur miniſtere !

Que dirai-je encore, mes Freres ? Vous rendez par vos exemples la vertu reſpectable à ceux qui ne l'aiment pas ; & ce n'eſt plus une honte d'être Chrétien, dès que par-là on vous reſſem-

ble. Vous ôtez à l'impiété cet air de confiance & d'oſtentation, avec lequel elle oſe tous les jours paroître ; & le libertinage n'eſt plus un bon air, dès que votre conduite l'improuve. Vous maintenez parmi les peuples la Religion de nos peres ; vous conſervez la Foi aux ſiecles qui nous ſuivront ; & ſouvent il ne faut qu'un Grand dans un Royaume, ferme dans la Foi, pour arrêter les progrès de l'erreur & des nouveautés, & conſerver à tout un Etat la Foi de ſes ancêtres. La ſeule Eſther conſerva le peuple & la Loi de Dieu dans un grand Empire ; le ſeul Mathathias tint bon contre les autels étrangers, & empêcha les ſuperſtitions de prévaloir au milieu de Juda ; & la France ne doit les lumieres de l'Evangile & la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, qu'à la piété d'une ſainte Princeſſe, qui conquit à la Foi, avec le cœur d'un époux infidele, un Royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui & la portion la plus pure & la plus floriſſante. Oh ! mes Freres, que vous êtes grands quand vous êtes à Jeſus-Chriſt, & que votre naiſſance & votre élévation paroiſſent avec bien plus d'éclat & de dignité, dans les fruits immenſes de votre piété, que dans le faſte de vos paſſions, & tout le vain attirail des magnificences humaines !

Secondement, les récompenſes de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui ſont dues, & ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique ; en ne comptant ſur la fidélité des ſubalternes, qu'autant qu'ils ſont fideles à Dieu, & recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conſcience & l'innocence des mœurs, ſans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque, qui devient ou nuiſible ou inutile.

Et de-là, mes Freres, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un Royaume où les gens de bien occupent les premieres places, où les emplois ſont les récompenſes de la vertu, où les affaires publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, & qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venoient à perdre leur ame!

Quel avantage pour les peuples, lorſqu'ils trouvent leur pere dans leurs Juges ; les protecteurs de leurs foibleſſes dans les arbitres de leur deſtinée ; les conſolateurs de leurs peines, dans les interpretes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus! que de larmes eſſuyées!

que d'injuſtices évités ! quelle paix dans les familles ! quelle conſolation pour les malheureux ! quel honneur même pour la vertu, lorſque les peuples ſont ravis de la voir en place, & que le monde lui-même, tout monde qu'il eſt, eſt pourtant bien aiſe d'avoir des gens de bien pour défenſeurs & pour Juges ! Quel attrait pour la vertu, lorſqu'on voit qu'elle eſt devenue le chemin des graces, & qu'outre les promeſſes du ſiecle à venir, elle a encore pour elle les récompenſes de la terre : *Promiſſionem habens vitæ quæ nunc eſt, & futuræ.* (*1. Tim.* 4. *8.*)

Et ne dites pas, mes Freres, qu'en récompenſant la vertu on ne corrige pas les pécheurs, & qu'on multiplie ſeulement les hypocrites. Je ſais juſqu'où l'amour de l'élévation peut pouſſer les hommes, & quels abus ils ſont capables de faire de la Religion pour arriver à leurs fins ; mais du moins, vous obligez le vice de ſe cacher, du moins vous lui ôtez l'éclat & la ſécurité qui le répand & le communique ; vous conſervez du moins l'extérieur de la Religion parmi les peuples, vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les Fideles, & s'il n'y a pas moins de déréglement, les ſcandales du moins ſont plus rares.

Enfin, les ſaintes largeſſes de la vertu Mais je ſens que mon ſujet m'entraîne, & il eſt temps de finir. Oui, mes Freres, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'uſage chrétien & charitable de vos richeſſes ! Vous mettez l'innocence à couvert ; vous préparez des aſyles de pénitence aux crimes ; vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les reſſources qu'ils trouvent dans la vôtre ; vous aſſurez aux maris la fidélité de leurs épouſes ; aux peres le ſalut de leurs enfants ; aux Paſteurs la sûreté de leurs brebis ; la paix aux familles, la conſolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaiſſée, un ſecours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu, ou le remede de leurs vices.

Et ici, mes Freres, comprenez ſi vous pouvez, les fruits immenſes de votre vertu, & les avantages inexplicables qu'en retire l'Egliſe. Que de ſcandales évités ! que de crimes prévenus ! que de maux publics arrêtés ! que de foibles conſervés ! que de Juſtes affermis ! que de pécheurs rappellés ! que d'ames retirées du précipice ! Que vous contribuez, mes Freres, quand vous ſervez Dieu, à la gloire de l'Egliſe, à l'agrandiſſement du royaume de Jeſus Chriſt, à l'honneur de la Religion, à la con-

ſommation des Saints, au ſalut de tous les Fideles! Qu'il ſe trouvera un jour d'Elus dans le ciel de toute langue & de toute tribu, qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confeſſer publiquement qu'ils vous en ſont redevables? Quelle conſolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-mêmes, qu'en ſervant Dieu vous lui attirez des ſerviteurs, & que votre piété devient une ſource de bénédictions pour les peuples! Non, mes Freres, s'il y a quelque choſe de flatteur dans l'élévation, ah! ce n'eſt pas les vaines diſtinctions que l'uſage y attache; c'eſt d'y pouvoir devenir en ſervant Dieu la ſource des biens publics, le ſoutien de la Religion, la conſolation de l'Egliſe, & les principaux inſtruments dont Dieu ſe ſert pour l'accompliſſement de ſes deſſeins de miſéricorde ſur les hommes.

Que vous perdez donc, mes Freres, en ne vivant pas ſelon Dieu! que l'Egliſe perd en vous perdant! que nous perdons nous-mêmes lorſque vous nous manquez! de combien d'avantages privez-vous les Fideles! quelles conſolations vous ôtez-vous à vous-mêmes! quelle joie dans le ciel pour la converſion d'un ſeul pécheur élevé dans le ſiecle! Que vous êtes coupables, mes Freres, quand

vous ne vivez pas ſelon Dieu ! Vous ne pouvez ni vous perdre, ni vous ſauver tout ſeuls. Vous reſſemblez ou à ce dragon de l'Apocalypſe, qui en tombant du ciel où il étoit élevé, entraîne par ſa chûte la plupart des étoiles dans l'abyme ! ou à ce ſerpent myſtérieux, dont parle Jeſus-Chriſt, qui étant élevé ſur la terre, attire heureuſement tout après lui. Vous êtes établis pour la perte ou pour le ſalut de pluſieurs, des plaies ou des reſſources publiques. Puiſſiez-vous, mes Freres, connoître vos véritables intérêts; ſentir ce que vous êtes dans les deſſeins de Dieu, ce que vous pouvez pour ſa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Egliſe, ce que nous en attendons nous-mêmes ! Ah ! vous avez une ſi grande idée de votre rang & de vos places par rapport au monde !

Mais, mes Freres, permettez-moi de vous le dire : vous n'en connoiſſez pas encore toute la grandeur ; vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes ; vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété ; & les privileges de votre vertu ſont bien plus brillans & plus ſinguliers que ceux de vos titres. Puiſſiez-vous, mes Freres, remplir toute votre deſtinée ! Et vous, ô mon Dieu ! touchez durant ces jours de ſalut, par la force

de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les Grands & les Puiſſants; attirez à vous des cœurs dont la conquête vous aſſure celle du reſte des fideles; ayez pitié de vos pauvres, en ſanctifiant ceux que votre providence a mis à leur tête; ſauvez Iſraël, en ſauvant ceux qui le régiſſent; donnez à votre Egliſe de grands exemples, qui perpétuent la vertu d'âge en âge, & aident juſqu'à la fin à former cette aſſemblée immortelle des Juſtes qui vous bénira dans tous les ſiecles.

DISCOURS

PRONONCÉ

A UNE BÉNÉDICTION

Des Drapeaux du Régiment de Catinat.

Poſuerunt ſigna ſua, ſigna; & non cognoverunt ſicut in exitu ſuper ſummum.

Ils ont mis leurs Drapeaux dans le Temple comme un préſage de leur victoire; & ils n'ont pas connu quelle étoit la fin de cette pieuſe ſolemnité. Pſ. 73. 4. 5.

CE n'eſt pas pour vous rappeller ici des idées de feu & de ſang, & par le ſouvenir de vos victoires paſſées vous animer à de nouvelles, que je viens dans le Sanctuaire de la paix mêler un diſcours Evangélique à une cérémonie ſainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le Miniſtre, eſt une parole de réconciliation & de vie, deſtinée à réunir

les Grecs & les Barbares ; à faire habiter enſemble, ſelon l'expreſſion d'un Prophete, les lions, les aigles & les agneaux ; à raſſembler ſous un même chef toute langue, toute tribu, & toute nation ; à calmer les paſſions des Princes & des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalouſies, borner leur ambition, inſpirer les mêmes deſirs à ceux qui doivent avoir la même eſpérance ; & ſi elle propoſe quelquefois des guerres & des combats, ce ſont des guerres qui ſe terminent toutes dans le cœur, & des combats de la grace.

D'ailleurs, je me ſouviens que je parle ſous l'autel même de l'Agneau, qui eſt venu pacifier le ciel & la terre : dans un Temple conſacré au Chef d'une Légion ſainte, qui ſut préférer le culte de Jeſus-Chriſt à celui des ſtatues de l'Empereur, & laiſſer fiérement les Aigles de l'Empire pour ſuivre l'étendard de la Croix : & enfin, que je parle à une Troupe illuſtre, qui ne connoît les périls que pour les affronter, que mille actions diſtinguent plus que le nom du fameux Général qu'elle a l'honneur d'avoir à ſa tête, & le mérite de celui qui la commande ; & qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, & des avis pour faire la guerre ſaintement,

que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Meſſieurs, que laiſſant là le corps, pour ainſi dire, & les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'eſprit; que ſans approfondir ce qu'elle a d'antique & de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; & que loin de vous entretenir de la gloire des armes & du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état & des moyens d'y acquérir une gloire immortelle & ſolide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une eſpece de religion militaire, & que le culte ſe ſoit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fuſſent ſi jaloux de mettre leurs aigles & leurs Dieux à la tête de leurs Légions, & que les autres peuples affectaſſent de prendre ce qu'il y avoit de plus ſacré dans leurs ſuperſtitions, & en traçaſſent les figures & les ſymboles ſur leurs étendards, ſinon pour empêcher que le tumulte & l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux Dieux qui y préſident, & afin qu'à force de les avoir ſans ceſſe devant les yeux, on fût comme dans une heureuſe impuiſſance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les

Iſraëlites dans leurs marches & dans leurs combats fuſſent toujours précédés du Serpent d'airain ; que Conſtantin devenu la conquête de la Croix, fît élever ce ſignal de toutes les nations au milieu de ſes armées ; que nos Rois, dans leurs entrepriſes contre les Infideles, allaſſent recevoir l'étendard ſacré aux pieds des autels ; & qu'enfin encore aujourd'hui l'Egliſe conſacre par des prieres de paix & de charité ces ſignes déplorables de la guerre & de la diſſenſion, ſinon pour vous faire ſouvenir que la guerre même eſt une maniere de culte religieux ; que c'eſt le Dieu des armées qui préſide aux victoires & aux batailles ; que les Conquérants ne ſont bien ſouvent entre ſes mains que des inſtruments de colere dont il ſe ſert pour châtier les péchés des peuples ; qu'il n'eſt point de véritable valeur que celle qui prend ſa ſource dans la Religion & dans la piété ; & qu'après tout, les guerres & les révolutions des Etats ne ſont que des jeux aux yeux de Dieu, & un changement de ſcene dans l'univers ; que lui ſeul ne change point, & ſeul a de quoi fixer les agitations & les deſirs inſatiables du cœur humain.

Il eſt vrai, Meſſieurs, que la piété ſi pénible, même dans les Cloîtres, où tout l'inſpire, ſi rare dans le ſiecle où les

les devoirs communs de la Religion la ſoutiennent, trouve dans les diſſipations & la licence des armes des oſtacles & des écueils, où les plus belles eſpérances de l'éducation, les plus heureux préſages du naturel, les plus tendres précautions de la grace viennent tous les jours triſtement échouer.

C'eſt là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu ſous les yeux même d'un Joſué, d'un Général ſage & religieux, donner dans tous les excès & les crimes des nations. C'eſt là que des Chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confuſion, & ſe font un mérite de leur ignominie. C'eſt là que l'impiété eſt un bon air, la Foi une foibleſſe, la Religion un ſonge, les vérités du ſalut le partage des ames oiſeuſes, les terreurs de l'éternité une vaine frayeur, & la ſainteté de nos myſteres ſouvent l'aſſaiſonnement des débauches. C'eſt là que le Dieu que nous adorons n'eſt nommé que pour être inſulté; que le crime eſt une bienſéance, la volupté un mérite, la fureur une diſtinction. C'eſt là que ceux que la politeſſe, le rang ou l'intérêt même, ſous un Prince qui ne compte pour rien la valeur lorſqu'elle eſt toute ſeule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire & la ven-

geance; & ne ſe relâchent, ce ſemble, ſur les autres paſſions, que pour être plus vifs ſur celles-ci. C'eſt là que les plus ſages ſont ceux qui ne ſont occupés que de leur fortune & de leur avancement; qui ſacrifient tout, bien, repos, conſcience à leur gloire; qui, inſenſibles ſur la félicité des Saints & ſur les biens ſolides de l'éternité, ne ſont occupés qu'à ſaiſir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, & à ſe ménager des établiſſements qui ſont fondés ſur le ſable, & dans une cité qui n'eſt pas permanente. C'eſt là, en un mot, que Dieu n'eſt pas plus connu qu'au milieu des peuples infideles, & que la plus haute vertu n'eſt pas de n'avoir point de paſſions, mais de n'en avoir que de nobles & de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle & pour la défenſe de vos autels? Vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos juſtices & devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras ſacrileges le ſoin de rétablir votre culte & la majeſté de vos Temples? Et qu'importe que vous ſoyez déshonoré par les crimes des Fideles, ou par l'infidélité de vos ennemis? qu'importe que votre royaume s'agrandiſſe, ſi vous ne devez pas régner ſur les cœurs? qu'im-

porte que les diſperſions d'Iſraël ſe raſſemblent, ſi les Tribus reſtées à Jéruſalem ſurpaſſent même les profanations des ſujets de Jéroboam ?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes & loin des dangers de la guerre, peuvent ſe calmer ſur les déſordres de leur vie par l'eſpoir d'une vieilleſſe plus réguliere & d'une mort chrétienne. Et en effet, Meſſieurs, le loiſir que l'âge ou une lente infirmité laiſſent aux réflexions; le long uſage des plaiſirs, & le dégoût ou les déſagréments qui les ſuivent; l'expérience du monde & de ſes inutilités, dont un bon eſprit même ſe laſſe & revient tôt ou tard; les perfidies & les ſupercheries du commerce, qui toutes ſeules ſont capables de dégoûter une ame bien faite, & lui faire prendre le parti de la retraite & de la piété, tout cela aide les opérations de la grace dans le cœur des mondains; leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de converſion; les arrache peu à peu à leurs foibleſſes, & quelquefois fait que fatigués du monde, ils ſe donnent à Jeſus-Chriſt.

Je ſais que cette eſpérance des pécheurs périt ſouvent; que ſe flatter d'une converſion tardive, c'eſt inſulter à la grace & à la juſtice d'un Dieu vengeur; que renvoyer à des années de langueur &

d'infirmité l'affaire du ſalut, c'eſt la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a ſemé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'eſt pas un Dieu de tous les jours; que négligé, il néglige à ſon tour; & que la vertu qui vient ſi tard, n'eſt d'ordinaire qu'une impuiſſance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, & une bienſéance qu'on doit au monde autant qu'à Jeſus-Chriſt. Cependant la Religion ne veut pas qu'on déſeſpere; & plus d'une fois, ô mon Dieu, vous avez appellé des ouvriers à la onzieme heure du jour, & guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le déſeſpoir des vrais pénitents, & peut-être auſſi pour amuſer la fauſſe confiance des pécheurs.

Mais pour vous, Meſſieurs, qui au milieu des périls & des fureurs de la guerre pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes ſéparés que d'un ſeul degré de la mort: *Uno tantùm gradu ego morſque dividimur*; (*Reg.* 20. 3.) vous qui ne devez compter ſur la vie, que comme ſur un tréſor que vous tenez expoſé ſur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, & qui ne tenez au monde & à ſes plaiſirs, que par le plus foible de tous les liens: ah! qu'eſt-ce qui peut vous raſſurer

lorſque vous vous livrez à des paſſions d'ignominie ? & de quel eſpoir pouvez-vous vous amuſer vous-mêmes ? Eſt-ce ces moments que vous accordez à la Religion ſur le point d'un combat, qui flattent votre eſpérance ? eſt-ce la priere & les bénédictions d'un Miniſtre ? Mais vous qui êtes de bonne foi, quelle eſt alors, je vous prie, la ſituation de votre cœur ? Vous eſt-il jamais arrivé de repaſſer en pareille occaſion dans l'amertume de votre cœur toutes les années de votre vie ? Avez-vous jamais penſé dans ces circonſtances à offrir au Seigneur un cœur contrit & humilié, & à invoquer ſes miſéricordes ſur les miſeres de votre ame ? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours ſur la conſcience ſont alors moins de ſaiſon que jamais : on éloigne même ces penſées comme dangereuſes à la valeur ; on redouble les plaiſirs & les excès pour faire diverſion, & s'empêcher ſoi-même de s'en occuper ; & l'on paſſe, hélas ! preſque toujours du crime & de la débauche à la mort. Horrible deſtinée, ô mon Dieu ! & ſi commune cependant aux perſonnes à qui je parle ! Vous le ſavez, mes Freres, & mille fois dans la fureur des combats, vous avez vu diſparoître en un inſtant les compagnons de vos excès ; vous les

avez vus ne mettre preſque qu'un intervalle entre une impiété & le dernier ſoupir, & un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le temps même peut-être qu'ils faiſoient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranleroit-elle pas ? Pourquoi ne vous inſtruiriez-vous pas dans le malheur de leur ſurpriſe ! Eſt-ce parce que ces exemples ſont trop fréquents, que vous n'en êtes plus frappés ? C'eſt-à-dire, que vous vous raſſurez à meſure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laiſſeriez-vous pas toucher à la bonté & à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a ſauvés de tant de périls & conſervés juſqu'à préſent, que pour vous ménager plus de loiſir de vous convertir à lui ? Pourquoi changeriez-vous ſes deſſeins de miſéricorde en des deſſeins de colere ; & emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre ſalut, à prolonger le cours de vos iniquités ?

Eh ! ſi dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, & dont vous-même ne crûtes jamais ſortir, le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été, mon Frere, votre deſtinée ? quelle ame auriez-vous préſentée au tribunal de Jeſus-Chriſt ? quel monſtre d'ordures, de blaſphêmes, de

vengeances ! N'êtes-vous pas effrayé de vous repréſenter alors ſous le foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant ſa face, & les abymes éternels ouverts à vos pieds? Sa main toute-puiſſante vous délivra; il vous couvrit de ſon bouclier; ſon Ange détourna lui-même les coups, qui en décidant de votre vie auroient décidé de votre éternité : & quel uſage en avez-vous fait depuis ? quelle reconnoiſſance envers votre Libérateur ? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui ? Vous l'avez fait ſervir à l'iniquité ; & d'un membre de Jeſus-Chriſt vous en avez fait un inſtrument de honte & d'infamie. Ah ! vous avez bien ſu mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune ; mais avez-vous ſu le mettre à profit pour votre ſalut ? Vous l'avez fait valoir auprès du Prince ; mais en a-t-il été queſtion auprès de Dieu ? vous en êtes monté d'un degré dans le Service ; & vous voilà toujours le même dans la milice de Jeſus-Chriſt. Craignez, craignez, que ce moment fatal ne revienne ; que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre deſtinée ; qu'il ne vous traite comme l'impie Achab ; & qu'un coup parti de ſa main inviſible, n'aille à la premiere occaſion terminer enfin vos iniquités & commencer ſes vengeances.

Que votre ſort eſt à plaindre, Meſſieurs ! La voie des armes, où les engagements de la naiſſance & le ſervice du Prince vous appellent, eſt, à la vérité, brillante aux yeux des ſens ; c'eſt le ſeul chemin de la gloire ; c'eſt le ſeul poſte digne d'un homme qui porte un nom : mais en matiere de ſalut, de toutes les voies c'eſt la plus terrible. Voilà les périls ; voici les moyens de les éviter.

Car enfin, le bras de Dieu n'eſt pas raccourci ; le ſalut n'eſt nulle part impoſſible ; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter ; le Seigneur a ſes Elus par-tout ; & les mêmes dangers qui ſont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occaſions de mérite aux Juſtes.

Et pour entrer ici dans un détail qui vous le faſſe ſentir : quels ſont, dites-moi, dans votre état les écueils que la grace ne puiſſe vous faire éviter ? Quels ſont les maux qui n'aient en même temps leurs remedes ?

Je ſais que l'ambition eſt comme inévitable à un homme de guerre ; que l'Evangile, qui fait un vice de cette paſſion, ne ſauroit prévaloir contre l'uſage qui l'a érigée en vertu ; & qu'en fait de mérite militaire, qui ne ſent pas ces nobles mouvements qui nous font aſpirer aux grands poſtes, ne ſent pas auſſi

ceux qui nous font oſer de grandes actions. Mais outre que le deſir de voir vos ſervices récompenſés, s'il eſt modéré, ſi ſeul il n'abſorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, & établir votre fortune ſur les ruines de celle d'autrui ; outre, dis-je, que ce deſir environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puiſſe être bleſſée, qu'a-t-il, en vous offrant les eſpérances humaines, de ſi ſéduiſant qu'il puiſſe l'emporter ſur l'eſpoir des Chrétiens & les promeſſes de la Foi ? Des poſtes, des honneurs, des diſtinctions, un nom dans l'univers ? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là ? Que de circonſtances faut-il aſſortir, qui ne ſe trouvent preſque jamais enſemble ? Et d'ailleurs, eſt-ce le mérite qui décide toujours de la fortune ? Le Prince eſt éclairé, je le ſais ; mais peut-il voir tout de ſes yeux ? Combien de vertus obſcures & négligées ? Combien de ſervices oubliés ou diſſimulés ? & d'autre part, combien de favoris de la fortune, ſortis tout-à-coup du néant, vont de plain-pied ſaiſir les premiers poſtes ? Et de-là, quelle ſource de déſagréments & de dégoûts ! on ſe voit paſſer ſur le corps par des ſubalternes, gens qu'on a vu naître dans le

Service, & qui n'en ſavent pas encore aſſez même pour obéir ; tandis qu'on ſe ſent ſoi-même ſur le penchant de l'âge, & qu'on ne rapporte de ſes longs ſervices qu'un corps uſé, des affaires domeſtiques déſeſpérées, & la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ſes frais. Eh ! qu'entend-on autre choſe parmi vous, que des réflexions ſur l'abus des prétentions & des eſpérances ? Vous-mêmes qui m'écoutez, quelle eſt là-deſſus votre ſituation ? Et cependant on ſacrifie l'éternité à des chimeres ; on ſe flatte toujours qu'on ſera du nombre des heureux, & on ne s'apperçoit pas que la Providence ne ſemble laiſſer au haſard & au caprice des hommes le partage des poſtes & des emplois, que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres & les honneurs, & nous faire rapporter au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, & qui nous tiendra compte de nos plus petits ſoins, des ſervices que nous rendons aux Rois de la terre, qui ſouvent ou ne peuvent les voir, ou ne ſauroient les récompenſer.

Mais quand même votre bonheur répondroit à vos eſpérances ; quand même les douces erreurs & les ſonges ſur leſquels votre eſprit s'endort, deviendroient un jour des réalités ; quand même par un de ces coups du haſard qui entre tou-

jours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevés à des poſtes auxquels vous n'oſeriez même aſpirer, & que vous n'auriez plus rien à ſouhaiter du côté des prétentions humaines; que ſont les félicités d'ici-bas, & quelle eſt leur fragilité & leur rapide durée? Que nous reſte-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle ſi brillant dans l'univers? Ils ont paru un ſeul inſtant, & diſparu pour toujours aux yeux des hommes. On ſait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui ſait ce qu'ils ſont dans la région éternelle des morts? Les chimeres de la gloire & de l'immortalité ne ſont là d'aucun ſecours: le Dieu vengeur, qui du haut de ſon tribunal peſe leurs actions & diſcerne leur mérite, n'en juge pas ſur ce que nous diſons & ſur ce que nous penſons d'eux d'ici-bas; & tous ces grands traits qui font tant d'honneur à leur mémoire & qui enrichiſſent nos annales, ſont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, & les traits les plus honteux de leur ame aux yeux de Dieu.

Hélas! Meſſieurs, que ſont les hommes ſur la terre? des perſonnages de théatre: tout y roule ſur le faux; ce n'eſt par-tout que repréſentations; & tout ce qu'on y voit de plus pompeux & de

mieux établi, n'eſt l'affaire que d'une ſcene : qui ne le dit tous les jours dans le ſiecle ? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abymes de l'éternité; les ſiecles, les générations, les Empires, tout va ſe perdre dans ce gouffre : tout y entre & rien n'en ſort : nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, & nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous : ainſi les âges ſe renouvellent ; ainſi la figure du monde change ſans ceſſe ; ainſi les morts & les vivants ſe ſuccedent & ſe remplacent continuellement : rien ne demeure, tout s'uſe, tout s'éteint. Dieu ſeul eſt toujours le même, & ſes années ne finiſſent point : le torrent des âges & des ſiecles coule devant ſes yeux ; & il voit avec un air de vengeance & de fureur de foibles mortels, dans le temps même qu'ils ſont entraînés par le cours fatal, l'inſulter en paſſant, profiter de ce ſeul moment pour déshonorer ſon nom, & tomber au ſortir de là, entre les mains éternelles de ſa colere & de ſa juſtice.

Eh ! faiſons après cela des projets de fortune & d'élévation ; nourriſſons notre cœur de mille eſpérances flatteuſes ; prenons à grands frais des meſures infinies pour nous ménager un inſtant de bonheur ; & ne faiſons jamais une ſeule

démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'eſt une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable, ſi l'expérience de tous les jours n'y étoit.

Et d'ailleurs cet inſtant même de bonheur eſt-il tranquille ? Les ſoupçons, les jalouſies, les craintes, les agitations éternelles & inévitables aux grands emplois, le ſort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements & des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, & tant de revers à eſſuyer, le vuide même des proſpérités temporelles qui de loin piquent & attirent le cœur, mais qui touchées de près, ne peuvent ni le fixer, ni le ſatisfaire ; eſt-il de félicité que tout cela ne trouble & n'altere ; & ceux que vous regardez comme les heureux du ſiecle, ſont-ils toujours tels à leurs propres yeux ? O Seigneur, à qui ſeul appartient la gloire & la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'eſt point pour lui de félicité durable & tranquille hors de vous ? Que tout ce qui plaît ici-bas peut amuſer le cœur, mais ne ſauroit le ſatisfaire ; que la gloire & les plaiſirs ne piquent preſque que dans le moment qui les précede ; que les inquiétudes & les dégoûts qui les ſuivent, ſont des voix ſecretes qui nous appellent à vous ; & que quand

même on pourroit ſe promettre une fortune paiſible, ce ne ſeroit qu'une vapeur dont un inſtant décide, & qu'on voit naître, s'épaiſſir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Meſſieurs, c'eſt que dans une vie rude & pénible, dans des emplois dont les devoirs paſſent quelquefois la rigueur & les travaux des Cloîtres les plus auſteres, vous ſouffrez toujours en vain pour l'autre vie, & très-ſouvent pour celle-ci. Ah ! du moins le Solitaire dans ſa retraite, obligé de mortifier ſa chair & de la ſoumettre à l'eſprit, eſt ſoutenu par l'eſpoir d'une récompenſe aſſurée, & par l'onction ſecrete de la grace qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous, au lit de la mort, oſerez-vous préſenter à Jeſus-Chriſt vos fatigues & les déſagréments journaliers de votre emploi ? Oſerez-vous le ſolliciter d'une récompenſe ? Et qu'a-t-il dû mettre ſur ſon compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites ? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez ſacrifiés à votre profeſſion, dix ans de ſervices ont plus uſé votre corps qu'une vie entiere de pénitence : eh ! mon Frere, un ſeul jour de ces ſouffrances conſacré au Seigneur, vous auroit peut-être valu un bonheur

éternel ; une ſeule action pénible à la nature & offerte à Jeſus-Chriſt, vous auroit peut-être aſſuré l'héritage des Saints ; & vous en avez tant fait en vain pour le monde !

Ah ! la molleſſe & l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes ; mais pour vous, Meſſieurs, ce ſera le méchant uſage que vous faites de vos peines & de vos fatigues. Eh ! quoi, vous prenez ſur votre repos, ſur vos plaiſirs, ſur vos beſoins même, quand il s'agit de votre devoir : eh ! voilà le plus difficile fait ; ce qui vous reſte à faire pour le ſalut, ne coûte plus rien : ſoutenez ces travaux avec une foi chrétienne ; offrez-les au Dieu juſte comme le prix de vos iniquités ; & puiſqu'il faut les ſouffrir, ne les ſouffrez pas ſans mérite : ſi le Prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas ; c'eſt une reſſource que vous vous aſſurez dans la mauvaiſe fortune : vos ſervices ne ſeront, comme cela, jamais perdus, & les fruits de la guerre ſeront pour vous des fruits de paix & d'éternité. Mais encore une fois, vous ſouffrez tout ce qu'il faut ſouffrir pour le ſalut ; & vous ne ſavez pas vous en faire honneur auprès du Pere céleſte.

C'eſt ainſi, Seigneur, que votre loi ſe juſtifie devant les hommes ; que vous paroiſſez vous-même juſte dans vos

jugements; & qu'au jour terrible de vos vengeances vous vous ſervirez de la vie rude & laborieuſe d'un homme de guerre pour confondre la lâcheté du mondain & ſes excuſes ſur la difficulté de vos préceptes; & que d'autre part l'amour du mondain pour les plaiſirs condamnera le peu d'uſage que l'homme de guerre a fait de ſes ſouffrances. Voilà donc, Meſſieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une reſſource de grace.

Mais cette réputation de valeur ſi eſſentielle à votre état, comment l'ajuſter, me direz-vous, avec la douceur & l'humilité chrétienne? Mais qu'eſt-ce que la valeur, Meſſieurs? Eſt-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne ſoit que dans le ſang, une avidité mal-entendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petiteſſe d'eſprit qui ſe fait des dangers de gaieté de cœur, ſeulement pour avoir la gloire d'en être ſorti? Quel ſiecle fut jamais plus corrigé là-deſſus que le nôtre? Quel eſt le goût des honnêtes gens ſur ce qui fait la véritable valeur? La ſageſſe, la circonſpection, la maturité n'y entrent-elles pour rien? Quel a été le caractere des grands hommes que vous avez vus dans ce ſiecle à la tête de nos armées, & dont

les nom vous ſont encore ſi chers ? Les Turennes, les Condés, les Créquis, par quelle voie ſont-ils montés à ce dernier point de gloire & de réputation au-delà duquel il eſt défendu de prétendre ? Le ſage & le vaillant Général à qui cette Province doit ſa ſûreté, & le reſte du Royaume ſa paix & ſon abondance; lui, dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, & ſous le nom & les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'eſt-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du Prince & le bonheur de l'Etat l'ont placé, par une valeur indiſcrete ? & la ſageſſe qui eſt comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté, ou à ſon mérite, ou à ſa fortune ?

Mais c'eſt que nous nous faiſons de fauſſes idées des choſes. La Valeur, lorſqu'elle n'eſt pas à ſa place, n'eſt plus une vertu : & cette noble ardeur qui au milieu des combats eſt généroſité & grandeur d'ame, n'eſt plus hors de-là que ruſticité, jeuneſſe de cœur, ou défaut d'eſprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on dans les troupes, d'un homme qui paſſe pour avoir quelque commerce avec la dévotion ? Et quoi, Seigneur ! il y auroit donc de la gloire à ſervir les Rois de la terre ; & ce ſeroit baſſeſſe & lâcheté que de vous

être fidele ; & qu'y avoit-il autrefois dans les armées des Empereurs Païens de plus intrépide dans les périls que les ſoldats Chrétiens ? cependant, Meſſieurs, c'étoient des gens qui au milieu de la licence des Troupes avoient leurs heures marquées pour la priere, paſſoient quelquefois les nuits à bénir tous enſemble le Seigneur, & qui au ſortir d'une action ſavoient fort bien courir à l'échafaud, & y répandre ſans murmure leur ſang pour la défenſe de la Foi.

Il eſt vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive & tendre, ni toute l'attention & la ferveur des perſonnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du ſoin des choſes du Seigneur. Mais cette droiture d'ame, ce noble reſpect pour votre Dieu, ce fonds ſolide de Foi & de Religion, cette exactitude de ſi bon goût aux devoirs eſſentiels du Chriſtianiſme, cette probité inaltérable & ſi chere à l'eſtime des honnêtes gens, cette ſupériorité d'eſprit & de cœur, qui fait mépriſer la licence & les excès comme peu dignes même de la raiſon ; qui peut vous diſpenſer de l'avoir, & au jugement de qui eſt-il honteux d'en être accuſé ?

Croyez-moi, Meſſieurs, la Religion raſſure l'ame, bien loin de l'amollir :

on craint bien moins la mort, quand on eſt tranquille ſur les ſuites. Une conſcience que rien n'alarme voit le péril de ſang froid, & l'affronte courageuſement, dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la ſainte fierté d'un cœur qui combat ſous les yeux de Dieu, & qui en vengeant la querelle du Prince, honore le Seigneur & reſpecte ſa puiſſance dans celle du Souverain.

Et en effet, la piété eſt déja elle-même une grandeur d'ame : rien ne me paroît ſi héroïque, ni ſi digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien ſur toutes ſes paſſions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainſi dire, ſans ceſſe ſon ame entre ſes mains, régler ſes démarches, meſurer ſes mouvements, ne ſe permettre rien d'indigne du cœur, maîtriſer ſes ſens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille deſirs qui flattent, mille eſpérances qui amuſent ; tenir contre les ſéductions du commerce, & la force des exemples ; & toujours maître de ſoi-même, ne ſouffrir à ſon cœur aucune baſſeſſe capable de déshonorer un héritier du Ciel ! Ah ! il faut n'être pas né médiocre pour cela : la grace a ſes héros qui ne doivent rien à ceux

que les ſiecles paſſés ont admirés ; & aſſurément celui qui ſait vaincre ſes ennemis domeſtiques, & qui dès long-temps s'eſt aguerri à mépriſer tout ce que les ſens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'Etat, & aura bien moins de peine à expoſer avec intrépidité ſa propre vie.

Et d'ailleurs, Meſſieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'eſt dans ce ſiecle, de cette vieille erreur qui faiſoit conſiſter le courage à mépriſer ſa religion & ſon Dieu ? C'eſt là aujourd'hui le partage des malheureux : les devoirs du Chriſtianiſme entrent dans les bienſéances du monde poli ; & l'on donne au moins les dehors de la Religion à l'uſage.

Enfin, les Moïſes, les Joſués, les Davids, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre & de grands Saints, des Héros du ſiecle & de la Religion : les ſiecles chrétiens ont eu leurs Conſtantins & leurs Théodoſes ; terribles à la tête de leurs armées, humbles & religieux aux pieds des autels. Nous vivons ſous un Prince, qui n'ayant plus rien à ſouhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devoit en être comme le dernier trait ; qui tous les jours va humilier ſous le joug de Jeſus-Chriſt, une tête chargée des marques de ſa gran-

deur & de ſes victoires ; & qui dans le temps que tout retentit de ſon nom & du bruit de ſes conquêtes, ſait répandre ſon ame devant le Seigneur, & gémir en ſecret ſur le malheur des peuples & les triſtes ſuites d'une guerre ſi glorieuſe pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, ſous un Prince ſi religieux, des eſprits de foi & de piété ſur ces guerriers armés pour ſa querelle. Béniſſez vous-même ces étendards ſacrés ; laiſſez-y des traces de ſainteté, qui au milieu des combats aillent aider la foi des mourants; & réveiller l'ardeur de ceux qui combattent ; faites-en des ſignes aſſurés de la victoire: couvrez, couvrez de votre aile cette Troupe illuſtre qui vous les offre dans ce Temple ; detournez avec votre main tous les traits de l'ennemi ; ſervez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre ; environnez-la de votre force ; mettez à ſa tête cet Ange redoutable dont vous vous ſervites autrefois pour exterminer les Aſſyriens ; faites-la toujours précéder de la victoire & de la mort ; répandez ſur ſes ennemis des eſprits de terreur & de vertige ; & faites ſentir ſa valeur aux nations jalouſes de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plu-

tôt les Empires & les Royaumes ; appaiſez les eſprits des Princes & des peuples ; laiſſez-vous toucher au pitoyable ſpectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris & les plaintes des peuples montent juſqu'à vous ; que la déſolation des villes & des Provinces aille attendrir votre clémence ; que le péril & la perte de tant d'ames déſarment votre bras depuis ſi long-temps levé ſur nous ; que tant de profanations que les armes traînent toujours après ſoi, vous faſſent enfin jeter des yeux de pitié ſur votre Egliſe. Ecoutez les gémiſſements des Juſtes qui, touchés des calamités d'Iſraël, vous diſent tous les jours avec le Prophete : Seigneur, nous avons attendu la paix, & ce bien n'eſt pas encore venu ; nous croyions toucher au temps de conſolation, & voilà encore des troubles.

Ce ſont nos iniquités, Chrétiens, ſouffrez que je vous le diſe en finiſſant, qui ont attiré ſur nous ces fléaux du Ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous ſommes frappés, ſont des marques sûres de la colere de Dieu ſur nos déréglements. En vain nous gémiſſons ſur les malheurs du temps & ſur l'accablement de nos familles ; eh ! gémiſſons ſur nous-mêmes ; appaiſons le Seigneur par le change-

ment de nos mœurs ; rétabliſſons la paix de Jeſus-Chriſt dans nos cœurs ; calmons nos paſſions & nos ennemis domeſtiques : & nous verrons bientôt l'Europe calmée , les ennemis de la France appaiſés , la paix rétablie partout , & un repos éternel ſuccéder à celui d'ici-bas.

Ainſi ſoit il.

F I N.

590578
Sqsl